PER
V-213
EX.2

NOVEMBRE 1986 3,50 $

LA VIE EN ROSE

LE MAGAZINE FÉMINISTE D'ACTUALITÉ

renouvelée
le second début de
La Vie en Rose

MALADIES
TRANSMISES
SEXUELLEMENT
MORTELLES POUR LA VIE AMOUREUSE?
enquête et sondage

FORESTIER, SÉGUIN, PARIS, TREMBLAY
retour en force

ON N'A PLUS LA POLICE QU'ON AVAIT
histoire vraie

MARIE CARDINAL
ces salauds de terroristes!



Préoccupées d'obtenir la reconnaissance du travail accompli et une meilleure qualité de vie, les agricultrices s'interrogent et posent les mêmes gestes que leurs consoeurs associées à divers domaines d'activités. Le ministère de l'Agriculture, des Pêcheries et de l'Alimentation du Québec considère qu'elles jouent un rôle essentiel dans le développement de l'agriculture québécoise et est heureux de s'associer à leurs démarches.

Gouvernement du Québec
Ministère de l'Agriculture,
des Pêcheries et de l'Alimentation

Québec

LA VIE EN ROSE

SOMMAIRE



NOVEMBRE 1986
NO.40

Photo originale de Suzanne Langevin, une montréalaise... culottée, revenue depuis peu de Californie.

4 ÉDITO
Second début
Françoise Guénette

6 COURRIER

8 L'ACTUALITÉ VUE PAR...
Le terrorisme des salauds
Marie Cardinal

9 CHRONIQUE DÉLINQUANTE
Y a-t-il un but dans la salle?
Hélène Pedneault

10 ACTUEL
La vraie nature de Pro-vie
Louise Bessette

12 CONTROVERSÉ
Badinter, pour ou contre?
Françoise Guénette

14 BRÈVES
Louise Bessette

18 PRÉVU

21 ENQUÊTE
Maladies Transmises Sexuellement:
MORTELLES POUR LA VIE AMOUREUSE?
Carole Beaulieu
Nous n'en mourons pas, mais nous en sommes presque toutes frappées, un jour ou l'autre: les MTS et leurs complications nous gâchent la santé, la vie, l'amour. À qui la faute? Comment riposter?

27 SONDAGE
LES MTS ONT-ELLES CHANGÉ VOTRE VIE?
Lise Moisan, Bureau d'études socio-graphiques

30 REPORTAGE
ANTHROPOLOGIE: LÉVI-STRAUSS PERD DU TERRAIN
Monique de Gramont, Gloria Escomel

35 INTERNATIONAL
LE DUR LOBOLO DES MOZAMBICAINES
Martine Jacot
Représailles sud-africaines, mort accidentelle (?) du président Samora Machel, famine et guerre civile. Le sort s'acharne sur le Mozambique. Les femmes, là-dedans...

38 INTIME ET POLITIQUE
ON N'A PLUS LA POLICE QU'ON AVAIT
Jovette Marchessault
Ça cogne à la porte en pleine nuit, on ouvre... et on se retrouve un mois plus tard avec une voisine en moins et un ami en plus. Et quel ami!

45 BEST-SELLER
Télé
Quatre Saisons, oui et non
Christine Eddie, Danielle Fiset

46 MUSIQUE
LE RETOUR DES CHANTEUSES À COFFRE ET À CONTENU
Hélène Pedneault
L'automne est à elles: en spectacle ou sur disque, Louise Forestier, Marie-Claire Séguin, Geneviève Paris et Sylvie Tremblay reviennent en force. Dans quel état et pour dire quoi?

55 LITTÉRATURE
Clémence: période rose-bleu-vert
Gloria Escomel

57 THÉÂTRE
Les monstres de la porno
Lucie Villeneuve

59 FLASHES

63 LES CASES DE TANTE LUCIE

64 À SUIVRE

65 À LIRE?

66 COUP DE FOUDRE
La Médée d'Euripide
Line McMurray

COUP DE POING
Tenue de soirée
Hélène Pedneault

ÉDITO



SECOND DÉBUT

À quelle odeur, à quelle musique reconnaît-on l'imminence d'un vrai moment historique?

Il n'y a aucune trompette dans l'air et nous ne sommes plus que trois à *La Vie en rose*, ce mardi 7 octobre, 17 h15, quand le téléphone sonne. La fesse appuyée sur le bureau d'en face — nous étions en plein conciliabule — Lise Moisan saisit l'écouteur. Monsieur D., du cabinet de la ministre fédérale des Communications Flora MacDonald, lui retourne son appel.

«Bonjour, monsieur D... Non, personne ne m'a rejointe...» Long silence, pendant lequel Lise se redresse lentement et rougit comme une pivoine rouge: «Monsieur D., si vous étiez à côté de moi, je vous sauterais au cou!» Tournée vers moi, qui n'ai pas respiré depuis les 50 dernières secondes, elle articule soigneusement: «On l'a! Ça y est! C'est oui!»

J'avais compris. Assommée, muette, je reste là à l'écouter... De la salle de montage, Diane a entendu et accourt en lançant un «Rhay!» non équivoque. «Monsieur D., est-ce que j'ai bien entendu? Madame MacDonald vient de signer la lettre accordant à *La Vie en rose* le total de la somme demandée: 100 000 $?»

Moi, toujours sagement assise derrière mon bureau encombré, je commence à paranoïer: pourquoi diable les conservateurs nous donnent-ils 175 000 $ en deux jours? Car il faut dire que la veille, le 6 octobre, nous avons reçu la réponse positive du Secrétariat d'État à notre autre «grosse» demande de subvention spéciale: 74 500 $.

Autrement dit, nous avons gagné. La première manche, du moins: l'argent. Car ces 175 000 $ s'ajoutent aux 100 000 $ recueillis au début de l'été auprès des lectrices et des lecteurs du magazine. Nous avons maintenant les moyens de relancer *La Vie en rose* et de viser la rentabilité (c'est-à-dire l'absence de déficit!).

Le moment est historique, je le sais, mais sur le coup c'est la fatigue et le doute qui me tombent dessus: il faut le faire ce magazine, maintenant, et meilleur, comme nous l'avons promis. Il faut livrer la marchandise. Et toujours la question: pourquoi ont-ils dit oui? Je sens que cela n'a rien à voir avec la poignée de main que nous avons échangée un mois plus tôt, Francine Pelletier et moi, avec un Brian Mulroney poudré de passage au cocktail anniversaire de l'*Actualité*. Blague à part, je sais, nous savons toutes, et les fonctionnaires fédéraux-ales[1] nous le confirmeront, que si les politicien-ne-s ont accepté nos demandes c'est d'abord à cause de l'effet d'entraînement des premiers 100 000 $ venus du public. Sans un appui aussi concret et représentatif de milliers de Québécois-es, nous n'aurions convaincu personne, dans les officines d'Ottawa. (Nous n'avons d'ailleurs intéressé personne, jusqu'à présent, dans celles de Québec!)

Deuxièmement, notre projet était bien présenté et son argumentation, impeccable. Une argumentation d'abord économique, il va sans dire, démontrant noir sur blanc que, malgré un sévère déficit accumulé, LVR est une petite entreprise culturelle qui a tout pour réussir: un bon produit, une clientèle cible bien définie, une infrastructure adéquate, une saine administration. À cette entreprise, il ne manque qu'un capital de re-départ. C'est donc, clairement, une entreprise que le gouvernement conservateur subventionne ainsi et non pas d'abord un groupe de femmes. D'autant plus que le projet, complexe, de LVR prévoit une diversification des activités et des revenus, par exemple un possible «partenariat économique» avec certains groupes de femmes, dont la FFQ, l'AFEAS, le Y des femmes, le R des centres de femmes...

Troisième hypothèse: le gouvernement Mulroney avait là une belle occasion de refaire son image au Québec, à un moment où les sondages le boudent, et particulièrement auprès des groupes féministes et culturels peu choyés depuis deux ans par son administration. Autrement dit, *La Vie en rose* servira de caution...

Lise, qui vient de raccrocher après avoir convenu de la présence de madame Flora au cocktail de lancement du numéro de novembre, crie à son tour son contentement. C'est sûrement de circonstance quand on apprend qu'un miracle est survenu, espéré mais d'une ampleur inattendue. Et commence la ronde des téléphones: comme si c'était, depuis le début de cette crise, il y a six mois, la première bonne nouvelle à annoncer d'urgence aux employées, aux membres du conseil d'administration. Toutes attendent comme nous, d'un jour à l'autre depuis des semaines, ces deux réponses d'Ottawa, et surtout celle, déterminante, des Communications. Le téléphone vibre: elles sont ravies, leurs emplois sont enfin garantis au-delà du 1er novembre, leur ardeur de bénévoles ravivée...

Sur le coin de mon bureau, la maquette de la future *Vie en Rose*. C'est bleu, avec ROSE d'un bord à l'autre, c'est glacé et risqué, c'est ce que vous avez entre les mains. Cette maquette, nous l'avons choisie entre trois, à la suite d'une commande. En clarté, homogénéité, harmonie, elle l'emportait sur les deux autres. Son auteure: Sylvie Laurendeau, directrice artistique de LVR de mars 1984 à juin 1986! Nous, nous aimons cette maquette, sa couverture provocante mais justifiée (puisque cette image annonce un reportage sur les MTS, qui frappent où l'on sait...), son aspect fini, son aération intérieure.

J'entends que, d'un téléphone à l'autre, une petite fête s'improvise: rendez-vous vers 18 h 30, précise Lise en rigolant. Ça ne répond pas chez Francine... Le répondeur toujours bloqué contre l'oreille, je brasse la pile accumulée sur l'autre coin de mon bureau: des textes à relire, ou prêts à photocomposer. L'enquête de Carole sur les MTS avec, griffonné sur la première page, son nouveau numéro de téléphone à Paris; le commentaire de Marie Cardinal, les mots croisés de Lucie... Et je me dis que les changements au contenu seront bénéfiques.

Évidemment, il n'était pas question de toucher à la chronique délinquante de Pedneault (le *hit* nº 1 de LVR), au reportage international (apprécié à l'unanimité, révélait le sondage du printemps), au

FRANÇOISE GUÉNETTE



journal intime et politique (introuvable ailleurs)... Mais qu'il y ait à l'avenir moins de longs dossiers (éprouvants pour la rédaction et de qualité inégale), et plus d'enquêtes, de reportages et de sondages maison (Les MTS ont-elles changé votre vie? Vous mêlerez-vous des élections scolaires? Pourquoi ne pas faire d'enfant?), voilà qui devrait nous permettre de mieux traiter des préoccupations quotidiennes des Québécoises, que nous aurions tendance à oublier, plutôt célibataires et montréalaises que nous sommes...

Et puis, pour coller à l'actualité, il y a ces nouvelles chroniques: *L'actualité vue par...* une féministe, cette fois Marie Cardinal, et du côté culturel, *Best-seller,* la critique féministe d'un événement très populaire, comme les débuts de Télé Quatre Saisons ou les mémoires de René Lévesque.

Parce que le mot féministe va de soi, le contenu d'actualité féministe se renomme: *Actuel, Controversé, Brèves, Prévu* mais continue de regrouper analyses, débats, nouvelles et communiqués du mouvement des femmes au sens large. Parce que plusieurs commencent à lire par la fin, *Coup de foudre* et *Coup de poing,* deux critiques culturelles impressionnistes, tout blanc ou tout noir, colère sans politesse ou séduction totale, parce que le sens critique et la mesure ne sont pas obligatoires à toutes les pages. Et puis, des petites fleurs: des mots croisés féministes, pondus par l'une des Folles Alliées entre deux shows, et la recension d'une dizaine de livres reçus. Et puis, au total, 68 pages plutôt que 64, dont certaines en couleurs, avez-vous remarqué?

Il est 18 h, la ronde téléphonique se termine. Je me dis que la réunion du conseil d'administration, demain soir, sera plus agréable que prévu. Car le 8 octobre était la date fixée pour prendre la décision finale: continuer ou non? Sans ces 175 000 $ miraculeusement acquis, il aurait fallu suivre les conseils prudents d'Andrée Lafortune, notre comptable agréée et experte financière, et dire non: trop risqué de poursuivre des opérations déficitaires sans relance massive, coussin financier et fonds de roulement. Nous aurions produit le numéro de novembre, le dernier, remboursé les donatrices de l'été, et fermé la boîte. Raisonnables.

Mais ce coup de téléphone change tout. Nous voilà capables de lancer novembre en grand, de produire décembre, janvier et les autres, d'assainir nos finances, de rembourser nos quelques créanciers, de combler même une partie du déficit... et d'accepter des prévisions budgétaires conservatrices prévoyant, d'ici la fin 1987, un renversement de la tendance et ...un léger surplus!

Si tout va bien, évidemment. Si plus de 8 000 nouvelles abonnées se joignent aux 10 000 abonnées actuelles: c'est la «mission possible» des responsables de l'abonnement. Si nos ventes en kiosques passent chaque mois de 6 000 à 8 000 exemplaires (en moyenne). Si nos commanditaires continuent d'injecter, comme ce mois-ci, plus de 20 000 $ dans nos pages.

Beaucoup de *si,* autant d'objectifs bien définis pour les travailleuses de *La Vie en rose.* Mais le facteur le plus incontrôlable, c'est vous, les lectrices et lecteurs actuelle-s du magazine. Nous garderez-vous votre confiance ou vous sentirez-vous dépaysé-e-s, voire trahi-e-s, par la nouvelle *Vie en rose?*

C'est grâce à vous, aux nombreux 10, 25 ou 50 $, aux quelques 1 000 $, reçus de 2 000 d'entre vous, que nous venons de gagner cette première manche. C'est votre réponse qui nous a fourni le meilleur argument politique qui soit: la nécessité. Sans votre appui massif et incontournable à notre projet de presse féministe, la partie était perdue d'avance.

Comment vous remercier, toutes et tous? Nous avons pensé le faire publiquement, dans *La Presse* du mercredi 12 novembre. En partie pour confondre tous les fossoyeurs du féminisme qui ne lisent pas *La Vie en rose,* en partie pour que votre geste soit reconnu pour ce qu'il est, politique, et serve d'exemple. (Et puis *La Presse* nous a fait un très bon prix! Merci.)

Mais la meilleure façon de nous acquitter de notre dette, nous le savons, c'est de produire désormais un magazine qui corresponde autant à vos attentes qu'à nos objectifs. Et ne vous y trompez pas, ces objectifs sont inchangés: vous offrir une vision féministe de toute l'actualité, vous faire part des positions pluralistes et des débats animant le mouvement des femmes, vous associer à l'expérience.

Changée, *La Vie en rose?* Oui et non. Lisez, vous verrez bien.

«Mais qu'est-ce que tu fais là? Il est presque 6 h 30, viens, les autres nous attendent!» Lise est là, prête à partir. En me levant, je vois au calendrier que nous sommes à un mois, jour pour jour, de la sortie en kiosque du numéro de novembre, du second début officiel de *La Vie en rose.*◇

1. Merci entre autres à madame Esther Spivak, du Secrétariat d'Etat et à monsieur Don Stephenson, du programme Initiatives culturelles du ministère des Communications.

CONSEIL D'ADMINISTRATION: Camille Bachand, Françoise Guénette, Andrée Lafortune, Lise Moisan, Greta Nemiroff, Francine Pelletier
DIRECTION GÉNÉRALE: Lise Moisan
RÉDACTION: Louise Bessette, Françoise Guénette, Francine Pelletier
COMITÉ DE RÉDACTION: Anne-Marie Alonzo, Lynda Baril, Carole Beaulieu, Martine D'Amours, Anne Dandurand, Marie-Claire Dumas, Gloria Escomel, Yolande Fontaine, Hélène Lévesque, Line McMurray, Hélène Pedneault, Diane Poitras, Hélène Sarrasin, Marie-Claude Trépanier
ADMINISTRATION: Johanne Isabelle
SECRÉTARIAT: Johanne Lessard
DIRECTION ARTISTIQUE: Diane Blain, Sylvie Laurendeau
COLLABORATION: Marie Cardinal, Manon Cornellier, Monique de Gramont, Hélène Dorion, Christine Eddie, Danielle Fiset, Lucie Godbout, Martine Jacot, Johanne Lessard, Jovette Marchessault, Lucie Villeneuve
ILLUSTRATION: Thérèse Godbout, Nicole Lévesque
PHOTOGRAPHIE: Suzanne Langevin
CORRECTION: Dominique Pasquin
COMPOSITION ET MONTAGE: Photocomposition Trëma Inc.
PELLICULAGE ET IMPRESSION: Imprimerie Interweb Inc.
DISTRIBUTION: Les Messageries de presse Benjamin Ltée: 645-8754
PUBLICITÉ: Claude Krynski, Lisa Lamontagne: 843-7226

ABONNEMENTS: 1 an, 11 numéros: 24,95$; 2 ans, 22 numéros: 43,95$; 3 ans, 33 numéros: 63,95$. Tarif international pour un an, par voie de surface: 34,95$, par avion: 37,95$. Hélène Blondeau, Anne-Marie Cormier, Marie-France Poirier: 843-8366

La Vie en rose est subventionnée par le Conseil des arts du Canada, par le ministère des Affaires culturelles du Québec, par le ministère des Communications du Canada, et par le Secrétariat d'État, Programme de la femme.

La Vie en rose est publiée par les Productions des années 80, corporation sans but lucratif. On peut nous joindre de 9 h à 17 h, au 3963, rue Saint-Denis, Montréal, H2W 2M4, ou en téléphonant: (514) 843-8366 ou 843-7226.

Copyright 1986 — La Vie en rose. Tous droits de reproduction et d'adaptation réservés. Dépôt légal: Bibliothèques nationales du Québec et du Canada ISSN-0228-5479. Indexée dans Radar et membre de l'Association des périodiques culturels québécois. Courrier de 2e classe: 5188. Commission paritaire 4 067 CDN.

Courrier

Parlez-vous française?

Coïncidence que ce double débat dans votre numéro de septembre? Élisabeth Badinter prétend qu'il y a de nouveaux rapports hommes-femmes, que des hommes désirent vivre une grossesse, alors qu'ils se battent encore avec la dernière énergie pour empêcher la féminisation du français. Je crois plutôt qu'ils veulent préserver leur pouvoir du langage et s'approprier celui que nous tentons d'avoir sur notre corps, sur la grossesse et la maternité.

Danièle L. Proulx
Saint-Basile-le-Grand

Gag et gang de filles

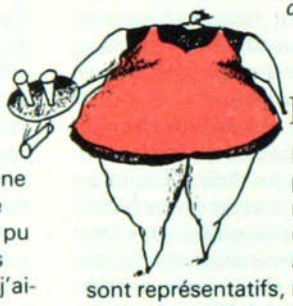
La gang de filles a décidé d'abonner la gang de gars du département à **La Vie en rose** pour arrêter de les faire frémir de peur au son des quatre syllabes de **La Vie en rose,** espérant qu'un jour, ils en frémiront de plaisir!; pour démystifier l'image qu'ils se font des féministes; pour améliorer la qualité de viedes femmes qui les entourent; et en souhaitant que le magazine devienne une drogue pour eux et qu'ils s'y abonnent eux-mêmes (comme des grands) l'an prochain.

L'équipe féminine
de la systématisation,
Métro-Richelieu

Bravo l'artiste!

«Y A-T-IL... Personne d'autre que toi, Hélène (Pedneault), n'aurait pu rendre un hommage aux artistes plus touchant, plus juste. T'écris comme j'aime, souvent. T'écris comme moi. Tu charges. Tu matérialises l'invisible. C'est très exactement ce que doit faire l'écrivain-e. Tu agites les mots comme on bat les oeufs à la fourchette, ça mousse et ça donne une belle omelette baveuse comme je l'aime.

Francine Bélanger
Montréal



Dessin macho

Mon frère Denis n'a pas fini sa 10e année, il travaille en usine et ses rapports avec les femmes sont représentatifs, ni plus, ni moins, de ce que la société patriarcale lui a enseigné: les femmes laides, c'est fait pour cuisiner, les belles, pour se faire «planter». Depuis peu, il s'intéresse aux «choses de l'esprit»: entre autres, il dessine. Ses personnages féminins ressemblent étrangement à ceux de l'illustratrice Suzanne Côté: grosse poitrine, grosses hanches et petites extrémités! Chez mon frère, je saisis les liens, chez Suzanne Côté, non. Ça me dérange!

Danièle Bourassa

Putes et porno



D'un côté, vous jouez les mères-poules des putes, et de l'autre, vous condamnez la porno. Incohérence ou hypocrisie? Savez-vous qui paye pour votre mépris d'intellos puritaines? Les filles, dont vous dévaluez le travail, et surtout pas les pornoproducteurs, qui grâce à vous peuvent les payer moins cher et les laisser sans protection sociale!

Défendre le droit des putes, réellement, c'est défendre le métier de base de la pornographie, et exiger que celle-ci devienne meilleure pour tout le monde.

Xaz Bismétis
putain nègre et fière de l'être

L'empire du déclin

(extraits d'une lettre au *Devoir,* non parue.) Le Déclin de l'empire américain appartient à première vue à la caricature sociale. Mais peut-être est-ce plutôt le premier film «yuppie» du néo-conservatisme montant...

(...) Derrière la misogynie affichée des principaux protagonistes, se cache en fait un androcentrisme beaucoup plus profond. Non seulement Arcand parodie, trafique, voire gomme complètement les transformations impulsées par les femmes dans les rapports entre les sexes depuis 20 ans, réduisant la «libération des femmes» à l'élargissement du rythme et des formes de la consommation sexuelle, aux pseudo exploits de productivité orgasmique ou à la fin de la naïve illusion amoureuse, mais il les réduit à n'être que les mauvais doubles d'un seul et même discours masculin.

(...) Par son anti-intellectualisme primaire et par son ton désabusé et cynique, cette suite du **Confort et de l'indifférence** réduit la pensée d'une société à ses ombres déconfites. Que le Québec n'ait pas été particulièrement brillant depuis quelques années, que les débats en soient réduits à des signes de piastres et que l'horizon soit ombragé par la nouvelle droite, tout le monde en convient... Mais à mésestimer voire à qui en reste, à refuser de voir que toute une génération a déjà pris la relève (...) n'est-ce pas nous pousser à un individualisme plus forcené et plus bête encore? Avaler ainsi tout rond l'histoire, pour la reconstruire au gré de ses phantasmes de mal d'homme, a manifestement aidé Arcand à sortir des frontières folklorisantes. Mais ce prétendu «tout est toujours pareil et se ramène à quelques histoires de...» d'une société où intelligence, sentiments et sexes sont également stérilisés, n'offre comme perspectives qu'un repli sur le conservatisme étroit, la fuite en avant du «here and now» ou l'ultime argument selon lequel le cinéma n'est que du cinéma!

Ai-je encore besoin de préciser mon étonnement de voir mon nom affiché au générique de ce film sous la rubrique «collaboration amicale au scénario»? Arcand m'a bien donné un contrat de recherche d'une semaine, en novembre 1984, dans le cadre de la pré-recherche d'un film devant alors porter sur les rapports hommes-femmes. Je lui ai fourni quelques textes et on a longuement discuté, mais je n'ai jamais vu l'ombre d'un scénario. (...) Habituellement, la déontologie et la simple politesse sont de consulter les intéressées pour savoir si elles acceptent d'être présentées dans des termes de pseudo collaboration, voire de caution muette d'un produit quelque peu contradictoire avec leur propre travail.(...)

Louise Vandelac,
professeure
de sociologie
UQAM





Nous sommes toujours partis
au bout du pays
au bout du monde

Et pourtant
nous sommes toujours
au rendez-vous
pour soutenir
et encourager
ce qui vous tient à coeur

Partout
Depuis 50 ans

Toujours plus loin
Plus près de vous

AIR CANADA

LE TERRORISME DES SALAUDS

Il y a peu de temps, à Paris, en septembre, je me suis trouvée confrontée aux bornes de ma connaissance. Des bombes ont éclaté jour après jour, tuant des promeneurs innocents, massacrant des gens simples assis aux tables d'un restaurant populaire ou entrant chez Tati, le grand magasin le moins cher de France. Deux fois des agents de sécurité ont fouillé mon sac et mes paquets. Les gens étaient graves, sérieux, et patients, obéissants...

Pour moi: du déjà vu.

Souvenir: du sang coule sur les trottoirs d'Alger. Il dégouline en suivant les jointures de ciment des dalles. Il va jusqu'au caniveau où il se fige, épais, noir déjà. Une terroriste vient de faire éclater une bombe dans un bistro «sans alcool» particulièrement fréquenté par les enfants les jours de congé scolaire. Ils buvaient du lait à la fraise ou au chocolat. Ils sont morts. Un carnage. Des bras et des jambes arrachés et projetés loin des corps auxquels ils appartenaient. Moi, je suis une jeune femme, je tiens mon fils de deux ans par la main, j'ai un autre enfant dans le ventre, ma fille, qui naîtra bientôt, la nuit, pendant le couvre-feu, dans une ambulance de l'armée.

J'aimais les Algérien-ne-s, je leur devais beaucoup de gaieté, beaucoup de beauté et presque toute la tendresse de mon enfance. J'aimais que la mère de Kader me prenne dans son giron pendant qu'elle roulait le couscous, ça sentait bon! J'aimais que Daïba efface mes larmes avec son index rougi de henné et puis qu'elle me berce en chantonnant une complainte où il était question d'Allah le Bien-aimé. Une fois adulte, j'ai trouvé que leur guerre était juste.

Une guerre, ça! Cette horreur dans l'après-midi!

La «vraie» guerre, celle qui est noble, celle qui fait des cadavres médaillés et parfumés d'encens, se mène avec des mitrailleuses, du napalm, des tenues léopard et des «terroristes» qu'on torture dans des baignoires en leur appliquant des électrodes sur les bouts de seins ou sur les testicules... la «vraie» guerre, donc, en Algérie, était gagnée. Militairement parlant, les Français ont gagné la guerre d'Algérie! Et pourtant, ils l'ont perdue! C'est par des actions terroristes que des millions d'Algérien-ne-s ont obtenu leur dignité. C'est le terrorisme qui a provoqué les négociations aboutissant à l'indépendance du peuple algérien.

Il n'y a pas si longtemps, on pouvait encore dire que le terrorisme était la guerre des pauvres, des exploité-e-s et des désarmé-e-s. La guerre de ceux et de celles qui, poussé-e-s à bout, n'avaient plus rien d'autre à faire que crever ou se défendre en faisant peur. Il n'y a pas si longtemps, ce qui était du terrorisme pour certain-e-s était de la résistance pour d'autres.

Mais, en cette fin de XX[e] siècle, il en va des mots comme des idéologies: ils bougent, se transforment, se déforment, meurent ou pourrissent vite, très vite. Le terrorisme n'est plus ce qu'il était, on ne sait plus quel idéal il sert, on ne sait plus surtout s'il sert un idéal. Par contre, on sait qu'il sert de couverture à certains groupes de malfaiteurs sans scrupules et dépourvus de la moindre idéologie. On se demande aussi s'il n'est pas devenu une arme conventionnelle, au même titre que la bombe atomique, entre les mains des pouvoirs traditionnels, qu'ils soient politiques ou religieux. Le terrorisme s'est faisandé et on ignore si les gens morts en septembre à Paris ont été tués pour que des Palestinien-ne-s, des Arménien-ne-s ou des Syrien-ne-s retrouvent leur dignité, ou alors pour que messieurs Assad et Kadhafi et autres mollahs ou ezbollahs enracinent mieux leurs pouvoirs despotiques, ou encore pour quelques mecs qui aiment jouer à ce jeu-là, le plus viril, le plus imbécile et le plus scandaleux qui soit!

Pendant la guerre du Viêt-nam, la Bande à Baader a fait exploser l'ordinateur américain, installé en Allemagne fédérale, qui progammait les bombardements. Cette machine indifférente avalait les renseignements fournis par l'armée et les services spéciaux et vomissait bientôt les ordres du lendemain: du napalm ici, des bombes à billes là, des défoliants ailleurs, etc. À cette époque, j'ai pris parti pour la Bande à Baader en écrivant des articles, en défilant dans la rue, en manifestant devant la prison de Manheim, en signant des pétitions. Ils sont tous morts, les fondateurs de la Bande, la plupart «suicidés»... Ceux qui les ont remplacés ont commencé à commettre des hold-up, des escroqueries. Quand on en attrapait un, il bredouillait pour sa défense un discours pseudo politique qui ne parvenait pas à masquer sa crétinerie foncière: des gars en manque de guerre, en manque de meurtres, des Bonnie and Clyde dépourvus de toute innocence... des salauds! Pareil pour les Brigades rouges, pareil aujourd'hui pour certains groupuscules du Moyen-Orient. Des salauds!

Je hais ces salauds parce qu'ils ont privé les plus défavorisé-e-s, les plus exploité-e-s, de la seule arme qu'ils et elles pouvaient utiliser pour se défendre. Je les hais parce qu'on ne sait plus, à cause d'eux, si le terrorisme est ce qu'un être humain peut faire de plus courageux ou de plus dégradant.



PHOTO: CANAPRESSE

Shopping fatal chez Tati, 17 septembre

CHRONIQUE DÉLINQUANTE



Y A-T-IL UN BUT DANS LA SALLE?

Aux rédactrices de *La Vie en rose*.

Écoutez, les p'tites filles. J'ai entendu dire que vous aviez besoin d'aide et je viens à votre secours: j'en ai conclu que vous aviez enfin compris que votre problème majeur était le manque d'hommes, dans votre équipe et dans vos pages. Maintenant que vous avez abdiqué à ce sujet, on va pouvoir s'entendre.

Moi , je trouve que Réjean Tremblay a trouvé l'«affaire» dans sa série *Lance et compte*: il recrée des vrais héros. Vous devriez prendre exemple sur lui pour faire votre relance parce qu'il y a une nette pénurie de héros dans votre revue. Et les femmes en ont besoin. Malheureusement, vous devez savoir qu'il n'y a pas une femme qui peut scorer comme un gars, à tous les points de vue. (Vous devez bien avoir fait un colloque là-dessus...) C'est clair dans le scénario de Tremblay: les gars sont faits pour scorer, autant sur une patinoire que dans un lit, et les femmes sont faites pour les admirer et se faire scorer. Ha, ha, ha!... un peu d'humour piquant n'a jamais fait de mal à personne, on s'en rend bien compte dans la chambre des joueurs (elle est bien bonne celle-là aussi. Avez-vous fini par avoir de l'humour après 15 ans de féminisme? Il serait temps.) On a besoin de stimulation, on n'est que des hommes après tout, avec tout ce que ça suppose de saine compétition et de viriles mises en échec. *That's the name of the game!* (Un peu d'anglais dans vos pages ne ferait pas de mal non plus. C'est *sharp*.)

La vie est cruelle, on l'aime de même. Le héros Marc Gagnon va se faire tasser par le p'tit Pierre Lambert, et c'est ça la vraie vie. Vous l'avez enfin compris puisque vous voulez devenir compétitives, et vous serez obligées de jouer du coude, même si on sait que vous êtes loin dans la course. Ça ne fait rien, lâchez pas. Tout est possible: regardez la montée de Réjean Tremblay de Chicoutimi à *La Presse* à Montréal puis à Radio-Canada, quasiment sur le même pied que J.R. dans *Dallas*. Chapeau.

Sa recette est pas compliquée, mais il fallait y penser: d'abord une belle chanson-thème en anglais, puis des beaux gars athlétiques, adulés des foules en public et des femmes en privé. Ensuite quelques Françaises parce que c'est une coproduction, et des belles p'tites filles qui savent encore admirer ce qui est le plus admirable au Québec, les grands joueurs de hockey. En plus, elle les aiment assez pour les stimuler (Ha, ha, ha!...) et les attendre sagement à la maison en leur pardonnant les petits écarts, parfaitement normaux, dus au stress épouvantable qu'ils sont obligés de vivre, les pauvres gars. C'est de toute beauté. On mélange tout ça et ça lève comme une belle pâte.

Il fallait que quelqu'un reprenne les choses en main (Ha, ha, ha!...) un jour, et il est heureux que Radio-Canada et tous les organismes subventionneurs l'aient compris et aient donné la chance à Tremblay d'être la bonne personne pour le faire. On vous en bouche un coin, les filles. Vous pensiez pas qu'on allait se redresser aussi vite après vos attaques répétées contre notre bon vieux patriarcat!

Non mais, entre nous, c'était plate *La Bonne Aventure*. Je n'ai pas hâte de voir *Les Dames de coeur*. Enfin, Radio-Canada étant une TV d'État, elle doit s'efforcer de plaire à tout le monde, j'imagine. *La Bonne Aventure* avait des bonnes cotes d'écoute, je vous l'accorde. Mais ça devait être juste des femmes qui écoutaient ça. Les chiffres sont faussés en partant. Ça ne compte pas.

Avez-vous remarqué aussi tous les commerciaux conçus en fonction de *Lance et compte*? C'est subtil sans bon sens: on ne peut pas oublier qu'on est en train d'écouter la série télévisée, ça marche à mort. Vous devriez faire pareil pour votre relance: avoir plein d'annonces de commerçants qui diraient: «On est fiers d'annoncer dans *La Vie en rose*.» Et quand il y aurait une photo de belle femme, elle pourrait être habillée seulement avec des pages de la revue judicieusement mises aux bons endroits. Ce serait *exciting*! Personne ne pourrait jamais penser être en train de lire *Châtelaine*. Plus d'erreur possible.

Les gens se mélangent tellement facilement: il faut les aider, les prendre par la main, leur expliquer toujours la même chose. C'est ça le bon marketing. Faites attention dans vos articles: souvent ils sont trop durs à comprendre et ils racontent des choses qu'on ne sait pas d'avance. C'est dangereux pour les ventes, faites attention. Regardez Tremblay: il a compris qu'il fallait simplifier au maximum la grande complexité d'un joueur de hockey. Parce qu'il ne faut pas que ça vire intellectuel: les joueurs auraient trop l'air maniéré. Comprenez-vous? Il faut accepter de faire des compromis, sinon on ne passe jamais.

J'espère que ces quelques conseils vous seront utiles pour votre relance (il n'y a pas de quoi, ça m'a fait plaisir). J'aime voir des p'tites filles se retrousser les manches (et le reste... Ha, ha, ha!), des p'tites filles baveuses qui n'ont pas froid aux yeux. Ça me stimule quand ça ne cède pas trop vite.

Lâchez pas, on vous aime même choquées. ◇

Jos «Rambo» Bleau

HÉLÈNE PEDNEAULT

ILLUSTRATION: NICOLE LÉVESQUE



Lucille Lavoie-Gordon, les bras ouverts à une coalition Pro-vie.

LA VRAIE NATURE DE PRO-VIE

D'Alma à Montréal, le mouvement Pro-vie québécois accumule les défaites juridiques cet automne[1]. Peut-on parler pour autant d'une raclée pour Reggie Chartrand et cie? La bataille de l'opinion publique, elle, se poursuit. Mais avons-nous vraiment affaire, avec Pro-vie, à une machine puissante, influente et bien financée? Dans le cadre du dossier sur l'avortement de la revue *Vie Ouvrière*, la journaliste Martine D'Amours assistait les 12, 13 et 14 septembre dernier, à Sillery, à la session de formation «Vie et politique», organisée par Coalition pour la vie-Québec.

LVR: Lors de cette session, la présidente de Coalition pour la vie-Québec, Lucille Lavoie-Gordon, a appelé les forces Pro-vie du Québec à se donner «un seul mouvement, une seule voix, qui, unanimement, défende le droit à la vie, le respect de la loi et l'alternative à l'avortement[2]». La Coalition jouera-t-elle ce rôle?

MD'A: Jusqu'à maintenant, la Coalition a été un groupe Pro-vie comme un autre, au même titre que les mouvements d'éducation Respect de la vie et Vie humaine internationale, ou le Comité pour le respect de la vie, récemment formé par les Chevaliers de Colomb pour mettre sur pied des maisons d'accueil pour femmes aux prises avec une grossesse non désirée, ou la toute nouvelle Association des femmes exploitées par l'avortement. Avec ceci de particulier qu'elle se définit comme un mouvement d'action politique, ce qui explique qu'elle soit le plus «public» des groupes Pro-vie. On lui doit la fermeture du service d'avortement du CLSC Sainte-Thérèse et les poursuites contre ceux du Saguenay Lac-Saint-Jean.

Les forces Pro-choix — «Pro-avortement», comme elle dit — s'étant regroupées pour parler d'une seule voix, madame Lavoie-Gordon a invité ses troupes à faire de même, c'est-à-dire à créer une véritable coalition. D'ailleurs, c'est déjà commencé. Leur pétition — réclamant du gouvernement québécois qu'il mette fin aux avortements illégaux dans les CLSC et les cliniques privées conformément à la loi canadienne — est distribuée par Respect de la vie et les Chevaliers de Colomb. Ils veulent recueillir 1 million de signatures, ils disent en avoir déjà 200 000.

LVR: La stratégie d'automne de la Coalition semblait viser d'abord les CLSC, par des poursuites judiciaires. Or, cette stratégie est perdante pour l'instant... est-elle toujours leur priorité?

MD'A: Leur stratégie a plusieurs volets. Le «respect de la loi» n'est que le premier. En un sens, ils sont «étapistes». Ils s'attaquent d'abord à ce qui est illégal, les CLSC ou les cliniques privées sans comité d'avortement thérapeutique (CAT), après ils passeront peut-être aux CAT dans les hôpitaux jugés trop libéraux, et après à la loi elle-même... Au niveau canadien, la cause de Joe Borowski, qui veut faire déclarer le foetus comme personne humaine, est encore en suspens; la Coalition pour la protection humaine veut faire inclure le droit de l'enfant dès sa conception dans les chartes québécoise et canadienne et faire rayer le mot «santé» de la loi.

Bien que les gens de la Coalition ne l'avouent pas, la bataille est mal engagée au plan juridique. Le procureur Gratien Duchesne, au lendemain de la décision d'Herbert Marx, est resté très prudent. La stratégie n'étant probablement pas arrêtée, il a réaffirmé que la voie juridique n'était pas compromise, mais qu'il fallait miser sur la voie politique.

Le vrai combat de l'heure, c'est celui de l'opinion publique: «qu'un million de petits Québécois signifient leur désaccord...». Et pour gagner cette opinion, croient-ils, il faut l'informer. C'est pourquoi ils diffusent le film *Le Cri muet*. Selon leur perception, si les femmes savaient ce qu'est un avortement, 90% y renonceraient. Au Saguenay, le film a été présenté devant 400 personnes. À Valleyfield et en Beauce, à la télévision communautaire. Ailleurs, dans des écoles et des hôpitaux. Ce sont les premiers lieux visés. Leur succès est relatif, dépendant des appuis qu'ils ont à l'intérieur de chaque institution. Le film est d'ailleurs vivement contesté. À Montréal, le Planning

LOUISE BESSETTE

PHOTO: ANDRÉ PICHETTE

des naissances Ville-Marie fait circuler une pétition demandant au ministère de l'Éducation d'évaluer le film et de publier ses conclusions. Et un autre film américain, *La Réponse au cri muet*, de contre-propagande cette fois-ci, sera bientôt disponible en français.

Un nouveau volet s'ajoute à la stratégie des Pro-vie: apporter la «réponse sociale» à un «problème social». Si la majorité des avortements sont accordés pour des raisons psycho-sociales, il faut offrir des ressources aux femmes enceintes en difficulté. Les Chevaliers de Colomb auraient déjà investi 200 000 $ dans une maison d'accueil à Saint-Eustache. Et lors de leur congrès d'avril dernier, chaque conseil local des C. de C. s'est engagé à s'impliquer dans sa région, «pour la défense de la vie et de la famille», dans les conseils d'administration des CLSC et les services de prévention et d'aide aux femmes enceintes en difficulté. L'organisme provincial, lui, prévoit faire pression et organiser un lobby auprès du gouvernement québécois pour qu'il développe ce genre de programme dans les CLSC.

LVR: Qui retrouvait-on à «Vie et politique»?

MD'A: Cette session de formation était une première, non réservée exclusivement aux membres. Bien sûr, il y avait une majorité de militant-e-s actif-ve-s en région: huit du Saguenay Lac-Saint-Jean, les autres de la région de Sainte-Thérèse, de Québec, de Hull, de la Côte-Nord et de la Beauce, mais aussi quelques nouveaux, recrutés probablement dans des organismes satellites comme Serena ou certains mouvements familiaux. Au total, une quarantaine de femmes parmi 60 personnes, des femmes à la maison, mères et parfois grands-mères, des médecins, des infirmières, quelques prêtres, moyenne d'âge: 45 à 50 ans.

LVR: Et quelle «formation politique» ont-elles reçue?

MD'A: Plusieurs conférenciers sont intervenus durant la fin de semaine: un biologiste, des médecins, des moralistes et des éthiciens pour le respect de la vie.

Un panel, le plus important, portait sur les stratégies politiques. En vedette: Mme Lavoie-Gordon a parlé de la tournée de sensibilisation; Gilles Charron, de Sainte-Thérèse, de la fermeture d'un service d'avortement dans un CLSC; et Hermance Arsenault, coordonnatrice de la Coalition pour la vie-Saguenay Lac-Saint-Jean, de la mise sur pied d'une coalition régionale.

LVR: On perçoit souvent les mouvements Pro-vie et Coalition pour la vie-Québec comme des organismes forts, bien organisés, bien financés. Est-ce ton évaluation?

MD'A: Ce qui m'a étonnée, c'est que les militant-e-s Pro-vie ont exactement la même perception des Pro-choix. Discutant en assemblée générale de la possibilité d'avoir des fonds gouvernementaux, une intervenante craignait d'essuyer un refus comme les Real Women. Conclusion: «De l'argent, il n'y en a que pour les féministes! Les députés ne reçoivent pas tout ce qu'on leur envoie, il suffit qu'une secrétaire féministe mette la main là-dessus et le jette à la poubelle. Les féministes sont fortes, bien organisées, il n'y en a que pour elles!»

Autre surprise: en plus d'estimer que le pouvoir d'influence du mouvement féministe est très (trop) fort, les Pro-vie se perçoivent comme des minoritaires, des marginaux, tout en prétendant que la majorité silencieuse est derrière eux[3]. Ils se disent absents du pouvoir, n'ayant pas suffisamment d'alliés politiques, médicaux et... religieux. Car l'Église, particulièrement, les déçoit. Ils espéraient que les paroisses soient nombreuses à faire signer leur pétition. À Québec, 64 paroisses sur 294 l'on fait; à Montréal, 30 sur 280.

Le membership de la Coalition me semble assez restreint. Sa capacité de mobilisation, c'est autre chose. Elle agit dans six et bientôt huit régions. Je ne dirais pas que c'est «gros, énorme, très organisé», mais c'est efficace. Un petit noyau actif — 14 personnes à Alma, par exemple — suffit à mener tout un branle-bas de combat.

Quant au financement, les gens de la Coalition sont extrêmement discrets. Ils viennent de demander l'incorporation d'une Société pour le droit à la vie, apte à émettre des reçus de charité, et veulent recueillir 100 000 $ en souscriptions publiques. C'est petit, 100 000 $, c'est des peanuts! Ils peuvent bien sûr compter sur du bénévolat, comme celui du procureur Duchesne, mais pour une grande campagne de mobilisation de l'opinion publique, c'est peu. Ça donne un ordre de grandeur.

LVR: L'Église les finance-t-elle, comme plusieurs le pensent?

MD'A: Non, pas Coalition pour la vie-Québec. L'Église ne finance que les mouvements d'éducation. La Conférence des évêques catholiques du Canada, par exemple, soutient les organismes nationaux, et certains diocèses appuient ceux de leur région.

LVR: Quels seront les arguments de poids dans la bataille de l'opinion publique?

MD'A: Ce qui m'inquiète, c'est la récupération du discours féministe. Dans leur discours, on s'élève, par exemple, contre le fait que les médecins fassent de l'argent avec la pose de stérilets. On dénonce la contraception «dure» qui rend les femmes sexuellement disponibles en tout temps et déresponsabilise les hommes. On considère que l'avortement est une décision trop grave pour qu'un comité d'avortement thérapeutique en juge en dix minutes.

Madame Lavoie-Gordon va jusqu'à conclure: «les personnes qui se disent féministes, celles qui veulent réellement défendre les intérêts des femmes, devront réajuster leur tir: l'avortement est une violence faite aux femmes.» Alors, apparaît très nettement la parenté avec le discours des Real Women. Dans les deux cas, on met le doigt sur des problèmes réels: la surexploitation des femmes sur le marché du travail, la non-reconnaissance du travail au foyer, le pouvoir que la profession médicale s'est arrogé sur les femmes. D'une même voix, on reproche aux féministes de s'être trompées de chemin, d'avoir contribué à détériorer, plutôt qu'à améliorer la condition des femmes. D'un commun accord, on propose le retour à une famille forte, pour une société forte. C'est le lien sacré des trois F: foetus-famille-fondement de la civilisation chrétienne. On prétend travailler davantage pour les femmes que les féministes, en développant des services pour les femmes enceintes en difficulté, en rendant possible l'adoption. Les militantes Pro-vie prétendront-elles bientôt être non seulement les «vraies femmes» mais aussi les «vraies féministes»?

---

1. Le 1er octobre, la Cour supérieure du district d'Alma rejetait la requête en injonction, déposée par un membre de la Coalition pour la vie-Saguenay Lac Saint-Jean, visant à empêcher le CLSC Le Norois d'implanter un service d'interruption de grossesse. Le 12 septembre, le procureur général Herbert Marx interrompait la poursuite pour avortement illégal contre le médecin montréalais Yvan Macchabée.
2. Martine D'Amours, «Pro-vie: la guerre sainte», dans la revue *Vie Ouvrière*, novembre 86.
3. Selon le récent sondage Sorecom-Le Point, 55% de la population québécoise est en accord avec la possibilité de services d'avortement sur demande.



CONTROVERSÉ

BADINTER, POUR OU CONTRE?

La venue d'Élisabeth Badinter au Québec, fin septembre, n'est pas passée exactement inaperçue. On lut l'auteure de *L'un est l'autre* dans *Le Devoir*[1], on la vit répondre placidement, à l'émission *Le Point,* aux questions tièdes de panelistes visiblement impressionnés par le calme, l'amabilité et le charme discret de cette philosophe française.

Le lundi 29 septembre, devant une salle hyper-comble de la Bibliothèque nationale, elle résumait ses propos: «Nous sommes en train de bâtir un modèle de rapports de sexes original, jamais vu: la mixité des rôles. (...) Oui, le patriarcat est mort puisque ses trois fondements, la division asymétrique des tâches, le contrôle de la fécondité des femmes et l'échange des femmes, sont sapés. Les femmes maîtrisent désormais leur fécondité, par exemple: un homme doit demander à une femme l'autorisation d'être père et inversement, une femme peut faire un enfant sans que le père le sache... (...) Je sais que le patriarcat a des soubresauts vivaces, que l'échelle salariale est inégalitaire, que tout dépend des conditions socio-économico-culturelles... Mais une telle mutation prend du temps. Entre la mort idéologique d'un modèle et l'implantation du suivant, il s'écoule des décennies. Le modèle de l'amour maternel, en France, a mis 100 ans à s'imposer.»

Plus tard, Badinter devait s'étonner que si peu d'hommes exercent leur droit à la paternité, en exigeant par exemple la garde de leurs enfants au moment de la séparation... Une femme, mère «monoparentale» de quatre enfants, rétorqua au micro qu'elle se sentait plus prisonnière de sa maternité qu'en position de pouvoir, et que ce «pouvoir-là», les hommes n'en veulent pas vraiment... «Vous réservez votre compassion aux femmes, lui répondit Badinter. Statistiquement, vous avez raison. Mais je suis de plus en plus gênée de cette appellation collective, *les hommes.* Maintenant, il y a des catégories d'hommes. À côté des absents, il y a les autres.» Ce qui lui valut une autre salve d'applaudissements nourris.

Pour elle, le slogan féministe des années 70, «Nous voulons l'égalité dans la différence», était impossible dans ses termes mêmes. «Si on insiste sur la différence, on arrive à l'exclusion: on est égaux mais que les Arabes restent chez eux! Il est donc plus utile de revendiquer l'égalité d'abord et on y parvient en insistant sur les ressemblances entre humains, plutôt que sur les différences.»

Comment ne pas être séduite par un discours aussi compréhensible, généreux, humaniste? Et qui tranche tellement avec le propos revendicateur, réaliste, critique, plus noir que rose, des féministes d'ici. Et puis «les visionnaires sont si rares», disait Francine en sortant de la salle. Moi, je regrettais que les femmes entendues quelques jours plus tôt n'aient pas été là pour contester un peu Badinter... au risque d'avoir le mauvais rôle.

Car le vendredi précédent, à l'UQAM, à l'initiative du Groupe interdisciplinaire de recherche et d'enseignement féministes (GIERF), cinq universitaires critiquaient sévèrement *L'un est l'autre,* devant un amphithéâtre plein et apparemment unanime, en l'absence de Badinter qui avait refusé la confrontation.

De l'anthropologue Chantal Collard à la psychanalyste Lise Monette, en passant par les sociologues Danielle Juteau, Francine Descarries et Roch Hurtubise, et disant «préférer ce qui est à ce qui devrait être», toutes reprochèrent à Badinter une théorie utopiste et culturaliste, une «vision Disneyworld des relations hommes-femmes», une théorie aux prémisses anthropologiques, psychologiques ou sociologiques mal fondées et aux effets peut-être dangereux. Une théorie séduisante, disent-elles, mais qui va à l'encontre de tous les faits sociaux actuellement observables et qui occulte le vécu concret de la majorité des femmes, même occidentales.

Par exemple, expliqua Descarries, Badinter prétend, pour invoquer la mort du patriarcat, qu'on assiste depuis 15 ans à un partage plus égalitaire du travail. C'est faux: trois quarts des travailleuses québécoises meublent les ghettos d'emploi, s'appauvrissent et voient leur travail se précariser (temps partiel); la nouvelle répartition n'a pas aboli mais renforcé la division sexuelle du travail. Badinter prétend que les travaux domestiques et l'élevage des enfants sont désormais désexualisés. Faux: les hommes ne les assument encore qu'irrégulièrement ou minimalement. Badinter prétend que les femmes contrôlent davantage leur fécondité. Faux: elles subissent les problèmes réels liés à la contraception, les pressions anti-avortement de la droite et, déjà, les effets des nouvelles technologies de la reproduction...

La plupart des interventions de la salle allèrent dans le même sens, soulevant le danger du modèle de ressemblance proposé par Badinter: «Pourquoi ce livre a-t-il un tel succès en France? Parce qu'il ne dérange pas mais arrange, conforte le patriarcat et consacre le post-féminisme: tout est acquis, les luttes sont dépassées...» Pourtant, répliqua l'une, «la droite ne veut pas non plus de l'androgynie et réagit aussi mal que les historiens, il y a quelques années, à la thèse de Badinter sur l'amour maternel!»

Alors, que penser? Démobilisatrice ou non, la philosophe? Dangereuse, en cette ère de condamnation facile du féminisme revendicateur? Ou intéressante parce qu'offrant une «utopie nécessaire», une vision inédite d'un avenir que nous «pensons» peu, coincées par les urgences du quotidien? ◇

Le même vendredi, le GIERF lançait deux livres. **L'École des femmes,** un recueil de textes sur les étudiantes adultes à l'université, réunis par Liliane Goulet et Lyne Kurtzman. Et puis **Maternité en mouvement,** sur les femmes, la re/production et les hommes de science, coédité par les Presses universitaires de Grenoble et Albert Saint-Martin. La Québécoise Louise Vandelac a collaboré à cet ouvrage collectif de chercheures françaises, pertinent à l'heure où la maternité se trouve «programmée, sur mesure, de location ou de substitution, et les mères porteuses, utérines, ovulaires ou sociales.» ◇



1. Voir, dans LVR de septembre 1986, «L'avenir androgyne d'Élisabeth Badinter», une entrevue de Diane Tremblay.

FRANÇOISE GUÉNETTE

LA VIE EN ROSE

vous envoie promener...

(voir page 50)

BRÈVES



REAL WOMEN LANCE ET COMPTE!

Women's Place, un groupe de références d'Ottawa, a subi les foudres du nouveau conseil municipal, à la suite des pressions de **Real Women**: son budget de 80 000$ a été amputé de moitié, le 17 septembre dernier.

Auprès de la Ville, **Real Women** a soutenu que ses membres refusaient de financer, à même leurs taxes, un groupe qui réfère des femmes vers des services d'avortement et de surcroît très ouvert aux lesbiennes. **RW** s'est trouvé en terrain propice parmi les nouveaux conseillers conservateurs qui contestent la nécessité des organismes sociaux et leur financement public.

Women's Place a été mis sur pied sur l'incitation de l'ex-mairesse néo-démocrate Marion Dewar, afin de combler le manque de services municipaux d'information, de références et de counselling pour les femmes. Un sondage avait montré que 80% des organismes de la région appuyaient l'initiative. Grâce à une subvention municipale de démarrage de 150 000$, l'organisme offrait, depuis janvier 86, ses services en français et en anglais, chose rare dans l'Outaouais ontarien, et comptait 580 membres.

Les 1 200 appels (majoritairement) favorables au centre et la cinquantaine de lettres d'appui d'organismes de la région n'ont pas changé l'idée du maire James Durrell. «Il y a un problème majeur, quand la visite de quelques femmes de **Real Women** a plus de poids qu'un millier d'appels», souligne Antoinette Gagné, de **Women's Place**. La diminution de moitié du personnel et la baisse des services pénaliseront les femmes outaouaises, celles-là mêmes que **Real Women** prétend défendre.

MANON CORNELLIER

FÉMINISME IS BUSINESS

Que va répondre Monique Gagnon-Tremblay, ministre déléguée à la Condition féminine, au cri pressant et unanime des groupes de femmes en péril financier? Sa rencontre avec les regroupements provinciaux, le 10 novembre, risque de ranimer le débat suscité par ses interrogations publiques sur le financement et l'utilité des groupes de femmes, lors de sa récente tournée en région. La recommandation du **Conseil du statut de la femme** — de reconnaître officiellement les groupes de services et leur accorder un financement adéquat et stable en respectant leur autonomie — ajoute aux pressions.

Début septembre, la ministre déclarait que le gouvernement Bourassa n'avait pas d'argent pour financer tous les groupes de femmes mis sur pied à l'aide des programmes fédéraux de création d'emplois, et qu'il s'apprêtait à analyser parcimonieusement les sommes accordées, avec la volonté de subventionner les «groupes rentables» de façon à combler les «vrais besoins» des femmes. Elle ajoutait trouver en région un discours plus «réaliste», moins «méfiant» que celui tenu par «les filles de Montréal», les représentantes des organismes provinciaux.

Les réactions de la **FFQ**, de **l'AFÉAS**, de **l'Association des familles monoparentales**, etc., n'ont pas tardé. La **Fédération des femmes du Québec** l'a prise au mot: «Les femmes sont prêtes à parler rentabilité. Elles aiment les entreprises fructueuses, les résultats rapides et ne peuvent qu'accueillir favorablement votre aide à devenir plus efficaces.» **L'Association des familles monoparentales** a clairement indiqué qu'elle ne voulait pas d'une ministre «inspecteur, enquêteur, délateur», les bouboussmacoutes d'un autre ministère étant déjà de trop.

La situation n'est-elle pas assez claire?

ANNIVERSAIRE NON TRADITIONNEL!

Action travail des femmes (ATF) fête dix ans de luttes pour l'accès des femmes aux emplois non traditionnels. **ATF** en a fait sa priorité car, soutient Dominique Leclerc, une des permanentes, «les femmes cherchent des boulots à temps plein, avec sécurité d'emploi, bien rémunérés et accessibles sans une longue et onéreuse formation. Les postes de cols bleus répondent à ces besoins et sont les rares disponibles.»

ATF célèbre aussi ses victoires: l'accessibilité aux programmes de formation subventionnés par Emploi Canada, l'ouverture de nouveaux secteurs d'emploi (opératrices chez Ultramar, par exemple)... Pour combattre la discrimination, **ATF** a su multiplier les stratégies, combiner actions publiques et services aux femmes. Qu'on se rappelle les poursuites juridiques contre les Chemins de fer nationaux du Canada (CN), les pressions publiques contre la STCUM et la création de la Coalition des femmes pour l'accès à l'égalité qui a réclamé — et obtenu — le règlement d'application des programmes d'accès à l'égalité prévus par la Charte des droits et libertés de la personne. L'organisme accueille aussi les femmes à la recherche d'emploi et les soutient dans leurs démarches par des rencontres avec les employeurs, conférences de presse, pétitions, contacts auprès de députés ou de ministres, et/ou dépôts de plaintes de discrimination.

Avec ses quatre permanentes et ses 14 représentantes au conseil d'administration, **ATF** rejoint plus de 500 femmes par an. Il lui reste du pain sur la planche pour la prochaine décennie: obtenir de plus en plus de programmes d'accès à l'égalité, déposer de nouvelles plaintes de discrimination... Et la décision que doit rendre la Cour suprême du Canada, dans l'affaire du CN, pourrait signifier une percée — souhaitons-le! — ou un recul important pour les Québécoises et les Canadiennes. La cause sera entendue début novembre. Bon anniversaire ATF! LB



Comment devenir monteures de lignes à l'Hydro? Quatre candidates et, à droite, Dominique Leclercq, d'ATF.

PHOTO: JACQUES GRENIER

VISIBLEMENT LESBIENNES

Pour la cinquième année consécutive, la **Journée d'interactions lesbiennes** a rassemblé à Montréal, le 4 octobre, plus de 500 femmes. Des 12 ateliers proposés, certains ont dû être doublés à cause de la demande (Visibilité, amour et sexualité), ou faire salle comble, avec 40 ou 50 lesbiennes (Qui a peur des Real Women?; Quelles ressources avons-nous pour faire respecter nos droits?). L'intérêt a été relancé pendant le dîner, autour des tables exposant divers services à la communauté lesbienne, des dépliants d'information sur les groupes et leurs activités, sur les lieux de rencontre, une information qui a pu circuler plus largement que d'habitude.

La plénière proposait cette année un projet d'intérêt commun: la formation d'une association, sur des bases larges et démocratiques. On la veut visible, afin qu'elle puisse rejoindre le plus de lesbiennes isolées et défendre leurs droits et leur dignité sur la place publique, lorsque la nécessité s'en fera sentir. Cette idée en a suscité une autre: la création d'une coalition des groupes existants, mais sans visibilité extérieure affichée. Après discussion, on vota plutôt majoritairement pour l'association, ce qui permettait à l'équipe des organisatrices de commencer immédiatement à la mettre sur pied. Toutes celles qui désirent avoir plus d'informations et participer à l'élaboration de l'association peuvent signaler le (514) 731-4126.

LISE MOISAN

Les journalistes de la chronique Féminin pluriel du *Devoir* l'ont pourtant démontré: «L'argent manque et la colère gronde. Les groupes de femmes qui ont hébergé des femmes violentées, offert des soins de santé et bouleversé des pratiques médicales, formé des femmes à des métiers non traditionnels, défié le marché de l'emploi sont aujourd'hui menacés de fermeture. Le réseau des groupes de femmes connaît les plus graves difficultés financières de sa courte histoire et demande que la société reconnaisse "les services essentiels" qu'ils rendent depuis quelques années à force de bénévolat.» Quelle sera la réplique gouvernementale?

LOUISE BESSETTE

BRÈVES

MATERNITÉ EN PÉRIL!

La Commission Forget s'apprête à déposer son rapport sur la réforme du régime d'assurance-chômage. Et le **Comité canadien d'action sur le statut de la femme**, CCA ou NAC, craint que les prestations de maternité ne soient menacées. Seront-elles retirées de la loi de l'assurance-chômage et transférées aux programmes provinciaux d'aide sociale? Ou seront-elles réduites, comme dans certains États américains, à six semaines? C'est ce que des intervenants du milieu des affaires ont proposé. Dans son mémoire, le **CCA** a revendiqué des prestations de maternité de 17 semaines, suivies d'un congé parental de 24 semaines, pour l'un ou l'autre parent, ou partagé. Le **CCA** prépare la riposte. **LB**

LA VIOLENCE PASSÉE AU CRIBLE

Plus de la moitié des femmes qui demandent la séparation ou le divorce au Palais de justice de Valleyfield le font pour cause de violence physique ou psychologique. Les femmes demeurent souvent avec un conjoint dans l'espoir de préserver la famille biparentale et n'en sortent que si la sécurité des enfants et la leur est menacée. Ce ne sont là que deux des conclusions de *La violence en milieu conjugal dans la région du Sud-Ouest du Québec,* recherche commandée par le centre d'hébergement **L'Accueil**, et maintenant disponible en téléphonant au (514) 371-4618. **LB**



LE PAPA D'AMANDINE!

Le biologiste Jacques Testart, père du premier bébé-éprouvette français, se retire des recherches sur le «diagnostic d'identité de l'oeuf», qui permettraient d'établir le sexe de l'embryon ou de poser un diagnostic d'anomalie génétique. Des chercheurs français du même laboratoire que lui annonçaient, quelques jours plus tard, que le choix du sexe chez les animaux est désormais possible, dès le premier stade embryonnaire. Aux États-Unis, le premier bébé-éprouvette femelle, au sexe préalablement choisi par les parents, est attendu en janvier. L'Institut de fécondité de la Nouvelle-Orléans était déjà responsable de la naissance, en janvier 86, du premier garçon prédéterminé fécondé in vitro. De par le monde, 300 couples ont déjà procédé ainsi à la sélection du sexe foetal. Dans la grande majorité des cas, ils attendent un garçon. **LB**

AFEAS

L'AFEAS, c'est 33 000 femmes de tous les coins du Québec. Chaque mois, elles se réunissent pour s'informer sur des sujets comme la santé, les droits des femmes, la consommation, etc.

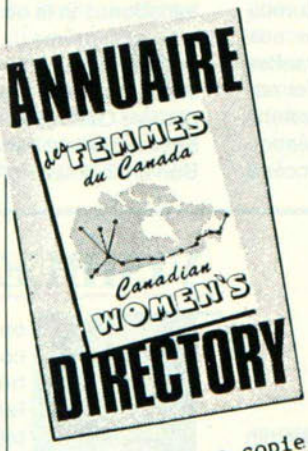
LES DOSSIERS PRIORITAIRES CETTE ANNÉE

- *Femmes et Pouvoir Politique*
- *Formation des Filles*
- *Reconnaissance des Acquis*
- *Lobbying*

L'Association Féminine d'Education et d'Action Sociale grandit avec les Québécoises depuis 20 ans ... Elles sont indissociables !

Pour plus d'informations:
siège social: 180 Dorchester Est, suite 200, Montréal, H2X 1N6, (514) 866-1813

VIENT DE PARAÎTRE : L'ANNUAIRE DES FEMMES DU CANADA 1987



- Enfin, un répertoire bilingue des groupes de femmes à travers le pays
- Près de 2,000 adresses, des rubriques variées; une foule de références pour chaque province et territoire
- Un outil indispensable pour les groupes féministes, les organismes communautaires... et pour toutes les femmes du Canada

Commandez votre copie dès maintenant!
7.95$
(+ 1.00$ frais d'envoi)
Disponible en librairie
Commandes téléphoniques acceptées

Les Editions Communiqu'Elles
3585 St-Urbain
Montréal, Qc, H2X 2N6
(514) 844-1761

WOMEN POWER IN USA



n nombre record d'Américaines seront candidates au Congrès ou à des postes de responsabilité locale lors des élections législatives de novembre. Certain-e-s analystes n'hésitent pas à parler de «seconde vague du féminisme américain». Il n'y a actuellement que deux femmes sénateures (sur 100), 23 représentantes (sur 435) et deux gouverneures (sur 50).

LB

AVANT QUE L'ENFANT PARAISSE

À l'occasion de la Semaine annuelle de santé et de sécurité au travail, fin octobre, le **Service de condition féminine de la FTQ** a lancé son dépliant *La Travailleuse enceinte et le droit au retrait préventif.* Un droit encore peu connu, notamment des non-syndiquées et des travailleuses isolées. Peu de salariées, particulièrement dans certains secteurs à haut risque, se prévalent de cette mesure qui leur permet, quand elles sont enceintes, de quitter plus tôt un emploi dangereux pour leur santé ou celle du foetus. D'autres cèdent aux pressions de l'employeur et restent au travail. Certaines se butent au refus du médecin qui méconnaît les risques inhérents à leurs conditions de travail. D'autres se le voient accorder très tard alors que des dommages peuvent avoir été causés à l'enfant.

Par ailleurs, les travailleuses du secteur bancaire ou des transports, par exemple, qui relèvent du Code fédéral du travail, ne bénéficient pas du droit au retrait préventif, les dispositions de la Loi sur la santé et la sécurité du travail ne s'appliquant pas dans leur cas. L'**Alliance de la fonction publique du Canada** vous invite à signer une pétition réclamant pour elles le droit au retrait préventif accordé à leurs consoeurs régies par le code québécois. On peut se procurer le dépliant et des copies de la pétition au: Service de la condition féminine, Fédération des travailleuses et travailleurs du Québec, 2100, av. Papineau, 4e étage, Montréal H2K 4J4. Tél.: (514) 527-8533.

HÉLÈNE LÉVESQUE

N • O • U • V • E • A • U • T • É

Alfred Dumais et Johanne Lévesque

L'AUTO-SANTÉ DES INDIVIDUS ET DES GROUPES AU QUÉBEC



Centres de santé des femmes, groupes en santé mentale, pharmacies communautaires, autant d'organismes nouveaux qui interviennent dans l'opinion publique. Qui sont-ils? Quels sont leurs projets? Comment les usagers les considèrent-ils? Des individus et des petits groupes qui veulent agir en marge du système officiel de santé? Peut-être. Des initiatives concrètes de prise en charge de la santé, menées à pied d'oeuvre? Sans doute.

Cette étude donne la parole aux initiateurs méconnus du mouvement alternatif en santé. On y prendra connaissance du bilan qu'ils font de leur action, des questions qu'ils se posent.

Ces initiatives parallèles incitent à une réflexion d'ensemble sur l'organisation des soins et des services de santé au Québec.

- 223 pages
- ISBN: 2-89224-078-6
- **17,00 $**

Ces ouvrages sont disponibles dans toutes les librairies ou à:

Institut québécois de recherche sur la culture
iqrc
1979

Institut québécois de recherche sur la culture
14, rue Haldimand
Québec (Québec)
G1R 4N4
Tél.: (418) 643-4695

PRÉVU



INVITATIONS

L'ASSOCIATION DES FEMMES DU SALVADOR (AMES) vous invite à un souper-bénéfice le 15 novembre, à 19 h, à l'Église Saint-Jean, au 110, rue Sainte-Catherine Est, à Montréal. Les fonds recueillis iront à la campagne de santé, menée par AMES, auprès des femmes salvadoriennes, Info: (514) 873-7540.

Le 28 novembre, à compter de 13 h 30, à l'UQAM, le **GROUPE INTERDISCIPLINAIRE DE RECHERCHE ET D'ENSEIGNEMENT FÉMINISTES** (GIERF) fête ses 10 ans et ses 10 000 étudiant-e-s. Au programme: lancement du réseau de recherches et d'enseignements féministes à travers toutes les constituantes de l'Université du Québec, ateliers de discussion. Enfin, des représentantes des principaux collectifs féministes universitaires brosseront un tableau d'ensemble des études féministes et de leur influence. Cocktail et souper de clôture. Cordiale invitation à toutes! Info: GIERF, Francine Valois, (514) 282-3669, ou UQAM, local A-3260.

Chaque lundi matin, **LA MARIE DEBOUT** vous permet de rencontrer des femmes intéressantes, tout en déjeunant. Le 10 novembre, Janelle Bouffard raconte son métier: vicaire! Le 17 novembre, Geneviève Daudelin informe sur les droits des locataires. Le 24 novembre, Odette Brosseau discute des communications et des médias. Devenez membre de La Marie Debout pour y participer. Au 562, rue Leclaire, Montréal. Info: (514) 255-1304.

De 12 h 15 à 13 h 30, sandwich en main, assistez aux **LUNCHS DU MARDI AU «Y» DES FEMMES.** Le 11 novembre, voyez le film **L'avortement, histoire secrète,** en compagnie de Francine Mayer, de la Coalition québécoise pour le droit à l'avortement libre et gratuit. Le 18 novembre, **No longer silent,** commenté par sa productrice Lorette Deschamps. Le 25 novembre, le vidéo **Ça fait pas partie d'la job!,** avec Isabelle St-Martin, du Groupe d'aide et d'information sur le harcèlement sexuel au travail. Et le 2 décembre, le vidéo **Les femmes, une seule nation.** Au 1355, boul. Dorchester Ouest, coin Crescent, métro Lucien L'Allier, Montréal. Haltegarderie. Info: (514) 866-9941.

Les mercredis 19, 26 novembre et 3 décembre, dans le cadre des **BELLES SOIRÉES** organisées par la Faculté d'éducation permanente de l'Université de Montréal, **Marie Cardinal recrée la Médée d'Euripide.** Au pavillon 3200, rue Jean-Brillant, à 19 h 30. Info: (514) 343-6090.



GROUPES

L'ÉCHO DES FEMMES DE LA PETITE PATRIE, contrairement à ce que nous annoncions en septembre, tiendra sa campagne de financement du 15 au 29 novembre. Faites parvenir vos dons à: L'Écho des femmes de la Petite Patrie, 6469, rue Boyer, bureau 303, Montréal H2S 2J2. Des reçus de charité sont émis sur demande. Info (514) 277-7445.

L'Accueil du sans-abri est mort. Vive **L'ACCUEIL!** qui change de nom pour mieux refléter la réalité de centre d'aide et d'hébergement pour femmes et enfants victimes de violence conjugale, à Valleyfield. L'Accueil poursuit sa campagne de financement: envoyez vos dons au 431, rue Dufferin, Valleyfield J6S 2B1. Participez aussi au tirage et courez la chance de gagner une croisière d'une semaine pour deux aux Caraïbes. Info: (514) 371-4618.

LES SAGES-FEMMES ASSOCIÉES ont maintenant pignon sur rue. Onze sages-femmes, après des années de travail en sourdine, donnent naissance à un bureau commun: 3939, rue Berri, Montréal H2L 4H2. Tél.: (514) 288-1848.



SERVICES

Les **ATELIERS D'ÉDUCATION POPULAIRE DE MERCIER** offrent un service de haltegarderie, les mardis, mercredis et jeudis après-midi, de 13 h à 16 h 30, pour les enfants d'un à cinq ans. Au 1200, rue Laurier Est, Montréal.: Info: (514) 271-4084.

Le **CONSEIL CONSULTATIF CANADIEN DE LA SITUATION DE LA FEMME** annonce la réouverture officielle de son bureau de la région de l'Est, situé à Montréal, sous la direction de la nouvelle vice-présidente, madame Clarisse Codère. Ses nombreuses publications sont disponibles gratuitement ou à un coût minime. Info: (514) 283-3123 ou 800, boul. Dorchester Ouest, bureau 1036, Montréal H3B 1X9.



DIVERS

En préparation du 10e **FESTIVAL INTERNATIONAL DES FILLES DES VUES** à Québec, en mars prochain, Vidéo-femmes est à l'affût de productions de femmes: fiction, documentaire, expérimental, animation, court, moyen ou long, en 16 mm, 35 mm ou vidéo. Sélection sera faite par le comité de programmation. Les chefs-d'oeuvre sont attendus avant le 10 décembre 86, a/s Hélène Roy, Martine Sauvageau, 56, rue Saint-Pierre, local 203, Québec G1K 4A1. Tél.: (418) 692-3090

VIVRE LA MÉNOPAUSE DANS UNE OPTIQUE DE CROISSANCE

EDP 0920-L
(cours atelier multidisciplinaire)

Invitées:
Nicole Trudel,
psychologue et psychothérapeute
Nicole Corbeil,
médecin
Louise Lambert-Lagacé,
diététiste-conseil

Les samedi et dimanche 22 et 23 novembre

Heure: 9:00 à 17:00

Lieu: Holiday Inn Richelieu
505 est, rue Sherbrooke

Frais: 120$

On s'inscrit à l'avance en faisant parvenir (pour fins informatiques inscrire nom, prénom, date de naissance et sexe) ainsi qu'un chèque ou mandat-poste à l'adresse suivante:

Université de Montréal
Faculté de l'éducation permanente
C.P. 6128, Succursale A
Montréal (Québec)
H3C 3J7

RENSEIGNEMENTS: 343-6090

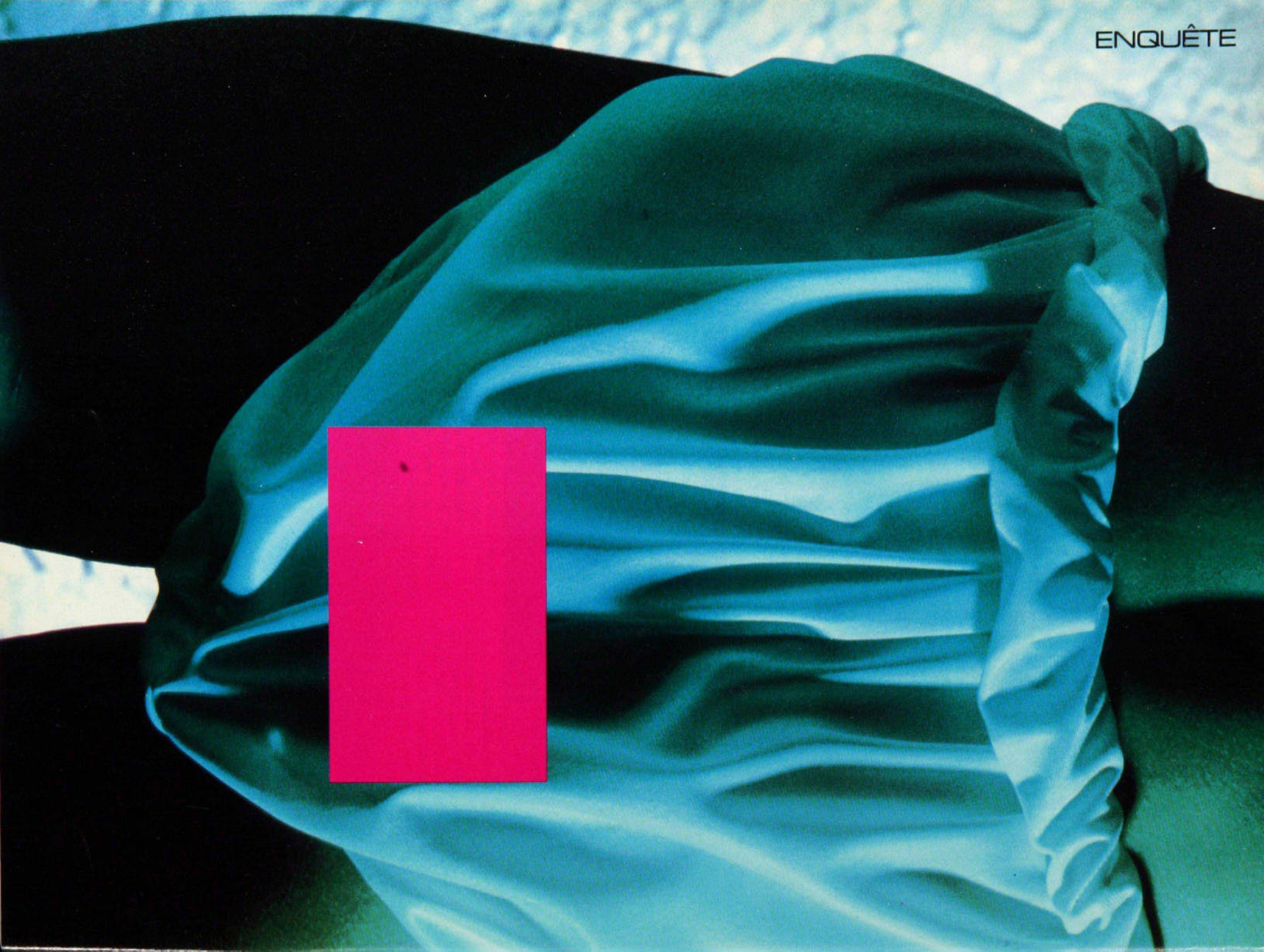
Université de Montréal
Faculté de l'éducation permanente

AVEC VOUS
POUR BÂTIR L'AVENIR SUR DU SOLIDE



LA SAUVEGARDE
COMPAGNIE D'ASSURANCE SUR LA VIE
une institution du mouvement desjardins

Siège social: 1, Complexe Desjardins, Montréal (Québec) H5B 1E2 (514) 285-7700



MORTELLES POUR LA VIE AMOUREUSE?

Pour une femme atteinte du SIDA, des millions de femmes victimes de maladies transmises sexuellement. Le chlamydia devenu épidémique, les séquelles se multiplient: salpingites, infections pelviennes. Des maladies très douloureuses, mal traitées, et souvent mortelles... pour la vie sociale et amoureuse. Peut-être en soufrez-vous déjà, sans le savoir.

Monogame depuis deux ans, Élise se croyait à l'abri des maladies transmises sexuellement. Illusoire sécurité du chum fidèle et steady. Il y a cinq ans, la douleur est venue. Au bas-ventre, une douleur sourde, lancinante, qui ne la quittait plus. Une première visite à un «gynécologue de réputation irréfutable» lui vaut un certificat de bonne santé vénérienne. Une première laparoscopie ne montre aucune évidence d'infection pelvienne.

«Mais j'avais toujours mal, raconte la jeune femme de 29 ans. Tellement mal que j'étais parfois crampée après une demi-heure de cinéma ou que je n'arrivais plus à marcher. Pendant deux ans j'ai été chez le gynécologue presque tous les trois mois. Je n'arrêtais pas de lui dire: faites quelque chose, j'ai mal.»

Au gynécologue qui lui recommande de «faire sa famille», Élise répond par deux grossesses qui se terminent par deux fausses couches et deux curetages. Et la douleur, toujours, la poursuit.

«J'ai cru devenir folle. Pour dormir je m'engourdissais en buvant un bon coup. Je passais des nuits blanches à serrer mon oreiller en me demandant ce qui se passait en dedans de mon ventre. J'ai vu un psychiatre, un gastroentérologue. J'ai fait la ronde des spécialistes. J'avais tellement mal tout le temps que je n'avais plus de vie sociale. Pas facile un party du jour de l'An, quand t'as mal au ventre et que les autres se plaignent de ta mauvaise humeur!»

Un an plus tard, Élise a finalement la réponse à ses maux de ventre en consultant un spécialiste en MTS. Contractée avant son mariage, une infection à chlamydia était demeurée latente dans son organisme. Non traitée, puisque sans symptôme, elle avait dégénéré en salpingite, une infection des trompes de Fallope.

«Tu sais ce que ça lui fait, à ton chum, quand il te trouve crampée, le matin, au bord du lit? Qu'il te prend dans ses bras pour t'emmener à l'urgence? Il n'ose plus te toucher. Ta vie de couple est "fuckée". Tu manques un jour de travail sur deux parce que t'es aux antibiotiques. T'as mal au ventre 24 heures sur 24. Tout ça parce qu'un médecin, il y a huit ans, n'a pas été fichu de diagnostiquer un chlamydia et que maintenant tu fais des salpingites aigües chroniques.»

Au deuxième étage de la petite maison blanche qu'habitent Élise et son mari, les deux chambres d'enfants sont toujours vides en cet automne 1986. Élise la sportive, adepte de ski et de bicyclette, n'a plus fait de sport depuis qu'une demi-heure de ski nautique l'a expédiée aux intraveineuses pour dix jours. L'infection, lui disent aujourd'hui ses médecins, est tellement chronique qu'elle ne risque plus d'être réinfectée par un partenaire. Elle se réinfecte elle-même. L'infection s'est même logée dans les articulations.

«J'suis tellement enragée en dedans. Des fois je voudrais qu'ils aient mal à la graine comme on a mal au ventre, lance la jeune physiothérapeute, qui a aussi cherché des solutions du côté des médecines douces. J'enrage de savoir qu'il y a encore des femmes aujourd'hui qui, comme moi, font le tour des médecins et se font dire que c'est dans leur tête.»

En Amérique du Nord, un million de femmes sont atteintes chaque année d'infections pelviennes du même type que celle qui bouleverse aujourd'hui la vie d'Élise[1]. Les experts estiment qu'au rythme où se propage l'épidémie de chlamydia, une Nord-américaine sur deux, née après 1970, aura fait une salpingite d'ici l'an 2000. Une sur cinq sera inféconde[2].

CAROLE BEAULIEU

PHOTO: SUZANNE LANGEVIN



Pour un hiver chaud, chic et chouette!...

Passez chez Black's et découvrez-y toute une gamme de vêtements légers et chauds, chics et pratiques! De la laine, du coton, de la soie, du duvet, du Gore-Tex, du Thinsolate... toutes sortes de fibres naturelles ou synthétiques, pour passer un hiver confortable.

Chouette Black's!

10% de réduction*

Blacks
CAMPING INTERNATIONAL

3525 Chemin Queen Mary, Montréal H3V 1H9
Tél.: (514) 739-4451 739-2141

Photo: Michel Blachas

* sur présentation de cette annonce ou de votre carte étudiant

exel | åsnes | fischer | patagonia | dho
LEKI | MERRELL | bonna | Royal Robbins
SIERRA DESIGNS | Rottefella | SALOMON | SNS

Les infections pelviennes ne sont pas des MTS. Ce sont des complications de certaines MTS! Particulièrement le chlamydia et la gonorrhée. Les infections pelviennes prennent surtout la forme d'une *infection des trompes* — ces tubes qu'emploie l'ovule pour se rendre de l'ovaire à l'utérus — mais elles peuvent aussi se manifester par une *infection des ovaires*, ou une *infection de toute la cavité pelvienne*.

Dans le passé, la tuberculose et les avortements clandestins étaient grands pourvoyeurs de salpingites. Aujourd'hui, le chlamydia — bactérie qui ne se manifeste par aucun ou bien peu de symptômes chez plus de 50% des femmes atteintes — est considéré comme le principal agent des salpingites.

Une salpingite ne condamne pas fatalement à la stérilité: 15% de risques selon un professeur suédois, spécialiste mondial des chlamydias[3]. Mais le risque est multiplié par deux à chaque nouvel épisode. Les experts estiment qu'après trois salpingites, 75% des femmes ne pourront plus avoir d'enfants.

Au Canada, aucune statistique exacte ne permet de connaître le nombre de femmes atteintes d'infections pelviennes. Pas plus qu'on ne sait combien de femmes, non diagnostiquées, ont le chlamydia et des infections pelviennes en puissance. Tout ce que l'on sait, c'est qu'entre 1971 et 1982, le nombre d'hospitalisations pour salpingites a augmenté de 22%, de 66% dans le cas des femmes âgées de 15 à 19 ans[4].

Déjà, à cause des infections pelviennes, des centaines de Québécoises ne vivent plus comme avant. Des dizaines, comme Élise, Diane, Ginette ou Sylvie, ne font plus l'amour comme avant.

«On a éliminé toutes les positions qui impliquaient une pénétration profonde, raconte Diane, une autre victime de douleurs pelviennes. Quand il me pénétrait, les jambes me barraient tellement ça me faisait mal. On a appris d'autres façons de vivre notre sexualité.»

Dans une société où la pénétration demeure le principal modèle d'expression de la sexualité, bien peu de couples hétérosexuels survivent à des infections pelviennes chroniques, affirment les femmes interrogées par LVR. «À l'hôpital, se rappelle Élise, quand j'étais aux intraveineuses, les autres femmes me disaient que j'étais bien chanceuse que mon chum continue de vivre avec moi.»

Outre les inconvénients évidents de la pénétration, certaines femmes ont dû renoncer aussi aux relations buco-génitales avec leurs amants ou leurs amantes. L'infection, en effet, peut aussi se loger dans la gorge.

«Combien de fois ai-je dit à mon chum de s'en aller, se remémore Élise. Qu'il n'y avait plus rien à faire avec moi. Que j'étais même plus capable de l'aimer.»

Certaines, dont une voisine de lit d'Élise, pour mettre fin à la douleur qui les poursuit depuis des années, décident de se soumettre à une intervention chirurgicale. Tous leurs organes reproducteurs disparus, elles découvrent parfois, avec horreur, que leur infection se loge dans la cavité pelvienne, que la douleur sera là pour le reste de leur vie.

Décrites par le journal de l'Association médicale américaine comme les maladies «les plus répandues et les plus incapacitantes affligeant aujourd'hui les femmes[5]», les infections pelviennes ne sont toutefois que la pointe de l'iceberg.

Sous l'eau, estiment les responsables de santé publique, se camouflent non seulement une épidémie de MTS que le réseau de santé n'arrive pas à juguler «faute de volonté politique», mais aussi le constat d'échec de la contraception, la faillite d'une société incapable de donner à ses membres une éducation qui leur permette d'exprimer leur sexualité sans y risquer leur santé.

«Je n'ai jamais imaginé, quand j'avais 18 ou 19 ans, que ça, cette douleur, ce serait le prix à payer pour ma liberté sexuelle», s'insurge Élise. «La pilule et le stérilet nous ont permis de baiser comme les gars, sans crainte de la grossesse, tente d'expliquer Sylvie, elle-même victime de deux épisodes de salpingite. Mais cette liberté sexuelle ne nous a pas mises à l'écoute de nos corps. Elle ne nous a pas rendues plus responsables de notre sexualité. Nous n'avons pas développé d'autres modèles, hors celui, dominant, de la pénétration.»

Au moment où le gouvernement libéral s'inquiète du faible taux de natalité des Québécoises et du coût croissant des salpingites (120 millions $ au Canada en 1982[6]), la volonté politique d'agir pour contrer la propagation des MTS (et éviter leurs complica-

« Si tu as mal au ventre à cause d'un cancer, les gens te plaignent. Si tu as une salpingite, ils pensent que tu l'as bien cherchée. »

tions) n'a jamais été aussi faible, affirment les médecins et les responsables de santé publique interrogés par LVR.

Huit fois sur dix, pourtant, les femmes qui font appel aux cliniques d'infertilité ne sont pas stériles à cause d'une malformation[7]. Elles subissent les conséquences d'une infection pelvienne. « En amont des bébés-éprouvettes, derrière les bébés-spectacles et les milliers de dollars dépensés pour les nouvelles technologies de reproduction, il y a des infections pelviennes dues à des MTS », constate le docteur Marc Steben, coordonnateur du comité MTS auprès du Département de santé communautaire de la Rive-sud de Montréal.

« Non pas que notre société manque de moyens pour lutter contre les MTS », affirme le docteur Jean Robert, directeur du Département de santé communautaire de Saint-Luc et président du Comité provincial des maladies infectieuses. « Nous avons les tests et les traitements. Le problème n'est pas là. Le problème c'est que nous n'avons pas de programme provincial pour les utiliser adéquatement. L'État québécois a abandonné sa responsabilité en matière de santé publique. »

Depuis la dissolution en 1983 de la Division des maladies infectieuses du ministère québécois de la Santé et des Services sociaux, plus personne n'a d'autorité « provinciale » sur le contrôle des maladies infectieuses. Dans chacun des 32 départements de santé communautaire de la province, les responsables des maladies infectieuses sont laissés à eux-mêmes pour définir des programmes de lutte contre les MTS.

« Certains DSC, comme ceux de Verdun, de Lévis ou du General Hospital de Montréal, sont très actifs. D'autres, moins. Le DSC de la Rive-sud, qui dessert une population de plus de 1,2 million d'habitant-e-s, vient à peine de créer un comité MTS. Même si les DSC ont fait des MTS leur priorité pour 1986-1987, plusieurs n'ont toujours pas de programmes spécifiques », constate le docteur Steben.

« Pourtant, affirme le président du Comité des maladies infectieuses, pour briser la chaîne de la contagion, il est important que tout le monde intervienne en même temps, de la même façon. En matière de santé publique, il est inutile d'intervenir auprès de 20% de la population si 80% demeure sujet à l'infection. »

À Québec, le directeur de la promotion de la santé, M. Michel Pelletier, confirme que les MTS « ne sont pas l'affaire » du ministère de la Santé et des Services sociaux. De plus, ajoute-t-il, au vu des « autres problèmes, comme ceux des personnes âgées par exemple », les MTS « peuvent difficilement être prioritaires » (!)

Pourtant, affirme le docteur Robert, « l'actuelle épidémie de chlamydia nécessiterait le même type d'intervention collective qu'on a mise de l'avant au cours des années 50 contre la poliomyélite et plus récemment contre le SIDA: dépistage systématique des groupes à risques, vaste campagne de prévention. »

Mais les maux de ventre des femmes, leurs infections vaginales et les enfants qu'elles n'auront pas... n'effraient pas autant que le SIDA. Les victimes du chlamydia et de ses complications ne meurent pas, elles, contrairement à celles du SIDA.

« C'est psychologiquement qu'on meurt, dénonce Élise. On perd nos bébés. On perd nos chums. On prend du retard sur le marché du travail. Certaines font des grossesses extra-utérines. » « J'en étais venue au point où mon corps me dégoûtait, renchérit Ginette, qui a vécu sa première salpingite à 17 ans. J'avais l'impression de pourrir en dedans. »

Pour lutter efficacement contre le chlamydia, grand responsable des salpingites, il faudrait investir un ou deux millions $ par année, pendant cinq ans, estime le docteur Robert. Ces sommes serviraient non seulement à des campagnes de prévention, mais aussi au dépistage systématique (nécessaire deux fois l'an, selon certains gynécologues) des jeunes femmes ayant une vie sexuelle active. Il y a peu de chances, toutefois, pour que le gouvernement prenne de telles mesures, selon lui. La seule récompense de cet investissement serait en effet la diminution du nombre de cas de chlamydia. « L'absence de maladie n'est pas très rentable politiquement, explique le docteur Robert. Et surtout, la résistance se situe à tous les niveaux. »

Et en effet, quand le ministre de l'Éducation du Québec, Claude Ryan, qualifie de « ridicule » un projet d'installation dans un cégep d'une distributrice de condoms; quand des employé-e-s d'hôpitaux parlent des victimes des salpingites comme des « plottes qui se sont réinfectées »; quand des commissions scolaires comme celle de Montréal (CÉCM) considèrent que promouvoir l'utilisation du condom équivaut à promouvoir la promiscuité... on comprend à quel point le sujet est tabou, et l'État loin de prendre ses responsabilités par rapport à la santé et à la sexualité de ses citoyen-ne-s.

« Une société peut difficilement avoir la volonté de lutter contre des maladies sur lesquelles elle porte un jugement moral, tente d'expliquer Sylvie. Si tu as mal au ventre à cause d'un cancer, les gens te plaignent. Si tu as une salpingite, ils pensent que tu l'as bien cherchée. »

« Les MTS sont les seules maladies, fait remarquer le docteur Alain Campbell, gynécologue spécialisé dans le traitement des MTS, pour lesquelles on insiste sur le mode de transmission. Personne n'a jamais parlé de maladies transmises par voies respiratoires pour la tuberculose, ou par voies digestives ou cutanées, par exemple. »

Selon les docteurs Campbell, Steben et Robert, l'opinion publique a tendance à rendre la sexualité responsable des maladies « alors que ce sont les microbes ». « On n'a jamais dit aux tuberculeux d'arrêter de respirer, insiste le docteur Robert. Pourquoi dirait-on aux jeunes dans les écoles de ne pas baiser parce qu'ils risquent d'attraper des maladies? Leur sexualité, ils vont l'exprimer de toute façon. Aussi bien leur dire comment la vivre tout en demeurant en santé. »

La pénétration, estiment les trois médecins, est encore trop vue, par les jeunes comme par les plus âgé-e-s, comme seul modèle sexuel. Au Québec, la prolifération des MTS et de leurs complications, qui découle directement de la pénétration dans la plupart des cas, ne semble pas susciter — outre chez les homosexuels, précise le docteur Steben — de remise en question des pratiques sexuelles. On n'assiste pas, estiment les responsables de la santé publique, à un mouvement de retour à la monogamie, par exemple, du type de celui annoncé récemment par des médias américains[8]. « Ce n'est pas facile d'évaluer si les attitudes ont changé, commente Sylvie Ratelle, médecin à la clinique de l'Annexe. Une certaine portion de la population est devenue plus prudente, mais ce ne sont pas nécessairement les gens qu'on considère à risques. »

« C'est le règne de la pensée magique, déplore Marc Steben. J'ai encore des patientes qui me disent: ça se peut pas, c'était un gars propre!, ou: ça se peut pas, c'était un médecin! » Plusieurs, confirme un autre médecin, continuent de croire qu'une bonne hygiène personnelle est garante de protection contre les MTS.

L'ignorance est parfois telle, même dans des milieux éduqués, que bon nombre de femmes ignorent que leur vaginite à trichomonas, à candida ou à gardnerella ne leur a pas nécessairement « été transmise ». Même si ces trois parasites sont considérés comme des MTS, ils sont en effet présents à l'état naturel dans la flore vaginale. Le contact avec un agent étranger — aussi banal pour certaines que l'utilisation répétée de papier de toilette parfumé — peut débalancer l'équilibre de cette flore et susciter des vaginites. Le parasite, en surnombre, peut alors se transmettre à un ou une partenaire.

Devant cette méconnaissance, il est urgent de procéder à une véritable « alphabétisation sexuelle ». Le milieu scolaire étant encore particulièrement réticent à l'éducation sexuelle — « les parents, affirme le docteur Robert, admettent mal que leur enfant en sache plus qu'eux » —, les responsables de santé publique préconisent des approches plus « douces ». La télévision, les panneaux publicitaires pourraient, par exemple, faire plus pour un changement de mentalité, dans le contexte actuel, qu'une confrontation avec le milieu scolaire.

« Ça ne veut pas dire qu'il faut renoncer à tester la résistance de son milieu scolaire, précise le docteur Robert. Mais il faut être réaliste et prêt à se replier sur d'autres méthodes d'éducation. »

En attendant une véritable remise en question de nos modèles

> *On explose de temps en temps dans le bureau du médecin. Mais dans le fond, on ne sait pas trop où est l'ennemi, à qui il faut s'attaquer.*

sexuels, on préconise une vaste campagne de promotion du condom, du type de celle réalisée récemment en Suède (panneaux-réclame, T-shirts, etc.). «Les gens n'arrêtent pas de faire des balades en auto parce qu'il y a des accidents, ironise le docteur Steben. Mais ils mettent leur ceinture de sécurité.»

La «ceinture de sécurité» recommandée par les médecins, c'est évidemment le condom ou une méthode contraceptive de type barrière, nécessitant l'emploi d'une mousse ou d'une gelée spermicide. «Si 80% des gens à risques utilisaient le condom, on verrait un effet direct, à la baisse, sur l'incidence des MTS», affirme le docteur Robert.

Les personnes à risques, ce sont les jeunes, les partenaires qu'on ne connaît pas ou peu, ceux et celles qui ont plusieurs partenaires.

Le petit bout de caoutchouc inventé de 1564 par un médecin italien aux prises avec une pandémie de syphilis a un avenir prometteur au Québec, s'il faut en croire deux des trois plus grands vendeurs canadiens, Ortho Pharmaceuticals et Julius Schmid.

«Il y a quelques années, le Québec était le marché le plus difficile, affirme le président de Julius Schmid, M. Murray Black. Maintenant c'est le plus prometteur.» En mars et avril derniers, les ventes de condoms Julius Schmid ont augmenté de 11% au Québec, de 20% en mai et juin. La société, qui contrôle les deux tiers du marché canadien des condoms, a vendu au Québec, en 1985, entre 10 000 et 12 000 boîtes de condoms. Chez Ortho aussi, «le taux de croissance des ventes au Québec est plus élevé que la moyenne nationale», affirme le directeur des produits, M. Guy Lallemand.

Les deux entreprises expliquent la hausse de popularité de leurs petits bouts de latex fin, jusqu'ici peu prisés tant par les femmes que par les hommes, par la crainte des MTS et surtout par un désillusionnement des femmes vis-à-vis de la contraception dite dure.

«Si l'on considère que le nombre de Québécois-es âgé-e-s de 15 à 30 ans a constamment diminué depuis cinq ans, la progression des ventes, même faible, indique un changement important», précise M. Lallemand.

Les fabricants de condoms ne s'aventurent encore que très prudemment sur le terrain de la publicité. Quelques annonces de Julius Schmid récemment parues dans des magazines et des journaux étudiants du Québec ont beaucoup fait jaser, selon un porte-parole de la société torontoise. Chez Ortho, on considère que les tabous entourant la contraception sont encore trop forts. La compagnie prépare toutefois, pour 1987, un projet de campagne dont elle préfère ne pas parler tout de suite.

«L'acceptation publique des condoms progresse, admet le docteur Steben, mais c'est lent. Très lent.» Bel exemple du malaise qui perdure: une controverse a récemment entouré l'initiative d'un jeune radiotechnicien de Trois-Rivières, propriétaire d'une entreprise de distributrices de condoms; il en avait installé entre autres dans des bars...

«Même entre elles les femmes parlent peu des MTS, soutient la docteure Sylvie Ratelle. Alors descendre dans la rue avec une pancarte pour revendiquer des médicaments gratuits ou le dépistage systématique...»

En dépit des douleurs abominables, des heures de travail perdues, des vies privées bouleversées, les victimes des infections pelviennes ont été jusqu'ici peu revendicatrices. Certaines n'en parlent même pas à leur famille ou à leurs amies. «On m'aurait prise pour une couraillleuse», explique Ginette, fidèle et mariée depuis plusieurs années au même homme. «On explose de temps en temps dans le bureau du médecin, raconte Élise. Mais dans le fond, on ne sait pas trop où est l'ennemi, à qui il faut s'attaquer. Et on se sent souvent seule et vulnérable.»

Mise à part l'excellente brochure sur les MTS publiée en 1984 par les Presses de la santé[9], bien peu de groupes de femmes québécoises se sont fait entendre sur la question des MTS et de leurs complications. «On en a déjà plein les bras avec l'avortement», explique Francine Léger, du Centre de santé des femmes de Montréal. «De toute façon, s'objecte le docteur Alain Campbell, ce n'est pas que la responsabilité des femmes, c'est celle de la société. Malheureusement, ce sont les femmes qui subissent les conséquences les plus dévastatrices.» ◇

Collaboration à la recherche:
LYNDA BARIL
Rédaction:
CAROLE BEAULIEU

1. *PID — Pelvic Inflammatory Disease*, the Vancouver Women's Health Research collective, 1983.
2. «Alerte rouge aux MTS», *Québec Science*, janvier 1986.
3. «Maladies sexuelles: nouvelles alarmes», *Le Point*, 22 juin 1986.
4. *Canadian Medical Association Journal*, CMAJ, 15 mai 1986.
5. «The Economic Cost of Pelvic Inflammatory Disease», *Journal of the American Medical Association* (JAMA), April 4, 1986, vol. 255, no 13.
6. Selon les données non encore publiées du Centre canadien de contrôle des maladies infectieuses. Aux États-Unis, la facture s'élevait déjà à 2,6 milliards $ en 1984 et pourrait s'élever à 3,5 milliards $ en 1990.
7. Ibid, *Le Point*.
8. «Sex with Care», *US News and World Report*, 2 juin 1986.
9. *Les Maladies transmissibles sexuellement*, Donna Cherniak, *Les Presses de la santé*, Montréal, 1984.

S'INQUIÉTER OU NON?

Chlamydia. Gonorrhée. Trichomonas. Gardnerella. Condylomes. Herpès. Morpions. La liste des bactéries, virus et parasites qui viennent bouleverser votre vie sexuelle semble s'allonger d'année en année. Certains, précisons-le, ne sont que des nuisances, sans conséquences. D'autres peuvent laisser des séquelles importantes. Les condylomes, entre autres, sont fréquemment reliés au cancer du col.

Seule façon de s'y retrouver, indiquent les médecins interrogé-e-s par LVR: savoir reconnaître les signaux normaux et anormaux que vous envoie votre corps.

Symptômes normaux

PERTES:

Si vous prenez des anovulants: des pertes collantes, sans odeur particulière, qui ne mouillent pas les sous-vêtements. Sans anovulants: pas de pertes au début et à la fin du cycle, mais des pertes mouillantes au moment de l'ovulation.

DOULEURS:

Au moment de l'ovulation, une douleur ressentie en général d'un seul côté, celui de l'ovaire qui ovule. Pendant vos règles, des douleurs menstruelles qui n'empêchent pas les activités de la vie quotidienne. Douleur possible lors d'une pénétration profonde, mais qui n'empêche pas de continuer.

Symptômes de MTS

PERTES:

Des pertes qui salissent régulièrement les sous-vêtements, qui piquent ou qui exhalent une forte odeur de poisson. De couleur jaune, verte, grise ou toute autre que blanche.

DOULEURS:

Des douleurs qui surviennent n'importe quand au cours du cycle peuvent être un signe de complications, de salpingites ou d'endométriose. Au cours du coït, des douleurs suffisamment fortes pour mettre fin à la relation ou qui perdurent le lendemain.

SAIGNEMENTS:

Après des relations sexuelles ou à tout moment au cours du cycle.

Il y a une autre chose importante à se rappeler: «magasiner» pour un bon médecin. Si le ou la vôtre ne pose pas de questions sur votre vie sexuelle, s'il-elle n'a pas le temps d'expliquer ni de vous écouter... il ou elle n'a pas le temps non plus de poser un bon diagnostic, affirme le docteur Marc Steben.

Les omnipraticien-ne-s, ajoute-t-il, en savent souvent plus long sur les MTS que les gynécologues, même si leur formation universitaire n'inclut encore que trois heures de cours sur le sujet. L'an passé seulement, 2 000 omnipraticien-ne-s ont participé à des programmes de formation continue organisés par la Fédération des médecins omnipraticiens (FMOO). Au cours de l'automne, les médecins de l'Annexe, grâce à la collaboration de la compagnie Ortho Pharmaceuticals, entreprennent une tournée de formation en régions éloignées.

C.B.



son or

Centre
de haute fidélité
7339, Saint-Zotique est
Ville d'Anjou
Province de Québec
H1M 3A5

Filtronique

HAUTE FIDÉLITÉ

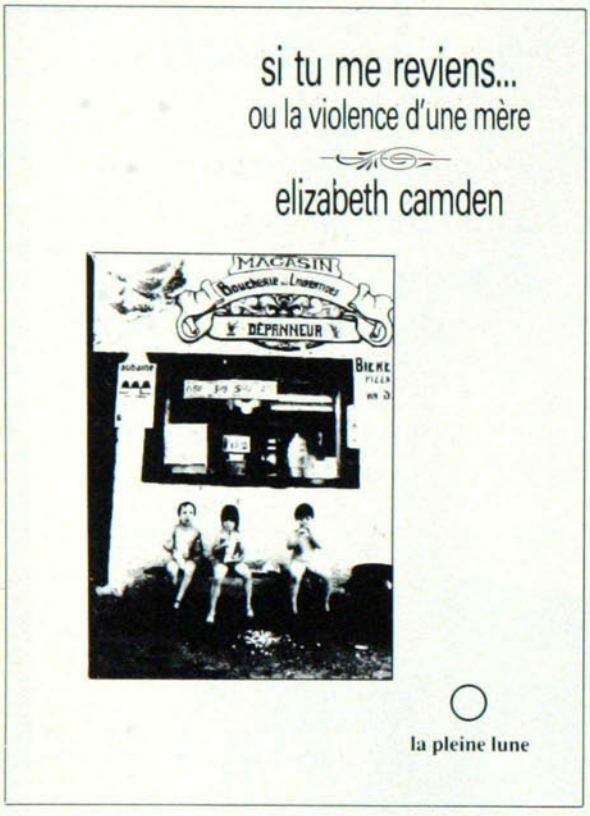
9343, Lajeunesse
Montréal, Québec
Canada. H2M 1S5
(514) 389-1377

"Là ou le dialogue remplace le traditionnel monologue du vendeur."

DUAL – ELIPSON – GRADO – HARMAN/KARDON – JBL – KEF – NAKAMICHI – ORTOFON – REVOLVER – TEAC

VIENT DE PARAÎTRE AUX ÉDITIONS DE LA PLEINE LUNE

Le premier ouvrage de la collection FAITS ET GESTES.



Une autobiographie qui révèle le cheminement intérieur d'une mère abusive et brise le silence qui entoure la question taboue des enfants battus.

SI TU ME REVIENS... est une histoire vraie, une histoire de souffrance, d'amour et de courage.

Ginette Larouche, M.Sc., a écrit la postface de ce livre.

Elizabeth Camden, *Si tu me reviens... ou la violence d'une mère* La Pleine Lune Montréal, 1986, 255p. 6" × 8¼". ISBN 2-89024-040-1.

Vous pouvez vous procurer cet ouvrage en librairie ou nous le commander directement en remplissant ce bon:

BON DE COMMANDE

Je désire recevoir ... exemplaire(s) du livre d'Elizabeth Camden:
SI TU ME REVIENS...

Ci-joint mon chèque ou mandat postal de $14.95 × ... = ...$

Nom: .....

Adresse: .....

Ville: .....

Code postal: .....

À retourner aux **ÉDITIONS DE LA PLEINE LUNE**
1569 Bd St-Joseph est, Montréal, H2J 1M8
Tél.: 523-2375.

Les frais de port sont à notre charge.

SONDAGE

LES **MTS** ONT-ELLES CHANGÉ VOTRE VIE?

Les maladies transmises sexuellement ont-elles un impact sur votre vie amoureuse et sociale? Vont-elles jusqu'à modifier vos pratiques sexuelles? Femme ou homme, nous vous invitons à répondre à ce questionnaire préparé par Lise Moisan et le Bureau d'études socio-graphiques[1]. En plus de provoquer (espérons-nous) une réflexion sur nos nouvelles anxiétés sexuelles (NAS!), ce premier sondage québécois nous dira ce que vous pensez des services actuels de dépistage et de traitement des MTS. Et puis, en lisant les résultats, publiés dans LVR de février 1987, vous ne vous sentirez plus aussi démuni-e face au pouvoir médical et à une morale qui nous veut encore «puni-e-s par où nous avons péché».

Veuillez remplir soigneusement ce questionnaire et le retourner vite, avant le 1er décembre 1986, à Sondage MTS, La Vie en rose, 3963, rue Saint-Denis, Montréal, H2W 2M4.

0. Avez-vous lu le reportage de **La Vie en rose** sur les maladies transmises sexuellement?

oui ☐ non ☐

Si **oui**, répondez à la question 1 en vous référant à vos connaissances des MTS antérieures à cette lecture. Si **non**, répondez en vous basant sur vos connaissances actuelles.

1. Voici quelques énoncés sur les maladies transmises sexuellement (MTS). Êtes-vous 1. très en accord, 2. en accord, 3. en désaccord ou 4. très en désaccord avec ces énoncés? Encerclez le chiffre correspondant à votre opinion.

Je connais bien les différentes infections transmises sexuellement.	1	2	3	4
Je sais reconnaître les différents symptômes de la gonorrhée et du chlamydia.	1	2	3	4
Je sais où m'adresser dans ma région en cas d'apparition de symptômes de maladies transmises sexuellement.	1	2	3	4
J'aimerais avoir plus d'information sur les maladies transmises sexuellement.	1	2	3	4
Je considère qu'il y a une épidémie de MTS au Québec.	1	2	3	4

2. Devant le risque pour la santé que représentent les MTS, quelles attitudes adoptez-vous?

	OUI	NON
Je n'y pense pas	☐	☐
Cela m'inquiète	☐	☐
Je crois ne courir aucun risque	☐	☐
J'utilise une méthode préventive telle que condom, crème vaginale, hygiène personnelle minutieuse	☐	☐
J'examine régulièrement mes organes génitaux pour m'assurer qu'ils ne présentent aucun signe de maladie	☐	☐
Je passe régulièrement des tests de dépistage	☐	☐
J'évite les contacts sexuels avec des partenaires que je ne connais pas bien	☐	☐
J'aborde la question des MTS avec mes partenaires avant d'avoir des contacts sexuels	☐	☐
J'ai réduit le nombre de mes partenaires sexuel-le-s	☐	☐
Je m'en tiens à un-e seul-e partenaire stable pour amoindrir le risque des MTS	☐	☐
J'ai choisi l'abstinence sexuelle totale, principalement pour éviter le risque des MTS	☐	☐

3. Au cours des deux dernières années...

	A. avez-vous été atteint-e de l'une des maladies suivantes?		B. et est-ce que l'un-e de vos partenaires en a été atteint-e?	
	OUI	NON	OUI	NON
Morpions	☐	☐	☐	☐
Gale	☐	☐	☐	☐
Herpès génital	☐	☐	☐	☐
Verrues vénériennes (condylomes)	☐	☐	☐	☐
Molluscum contagiosum	☐	☐	☐	☐
Syphilis	☐	☐	☐	☐
Gonorrhée	☐	☐	☐	☐
Chlamydia	☐	☐	☐	☐
Vaginite à Trichomonas	☐	☐	☐	☐
Vaginite à Candida (champignons)	☐	☐	☐	☐
Vaginite à Gardnerella	☐	☐	☐	☐
Hépatite (A, B, non-A, non-B)	☐	☐	☐	☐
SIDA	☐	☐	☐	☐

4. Si vous avez été atteint-e personnellement, indiquez le ou les sites de l'infection.

- ☐ Bouche, gorge
- ☐ Anus, périnée
- ☐ Vulve, vagin, col
- ☐ Pénis, scrotum
- ☐ Urètre
- ☐ Pubis
- ☐ Autres régions de la peau
- ☐ Autre, spécifiez: _____

Si vous avez répondu OUI à l'un ou plusieurs des éléments de la question 3, répondez à celles qui suivent. SINON, passez à la question 8.

5. Devant cette ou ces maladies, choisissez les **deux** énoncés qui décrivent le mieux ce que vous avez éprouvé.

- ☐ Je me suis senti-e anxieux-se
- ☐ Je me suis senti-e concerné-e par le bien-être de mon/ma/mes partenaires.
- ☐ J'ai été en colère
- ☐ Je me suis senti-e impuissant-e
- ☐ Je me suis senti-e indifférent-e
- ☐ J'ai eu peur
- ☐ J'ai voulu nier cette réalité
- ☐ Je me suis senti-e révolté-e
- ☐ Je me suis senti-e dégoûté-e
- ☐ Je me suis senti-e sali-e

6. Et quelles furent vos réactions immédiates?

	OUI	NON
J'ai dû révéler une relation clandestine à mon/ma partenaire régulier-e	☐	☐
Je n'avais plus le goût de faire l'amour	☐	☐
J'ai caché cette maladie à mon/ma/mes partenaires	☐	☐
J'ai caché cette maladie à ma famille et à mes ami-e-s	☐	☐
J'ai refusé de me faire soigner	☐	☐
J'ai cessé toute activité sexuelle pendant la durée de l'infection	☐	☐

7. Quel énoncé décrit le mieux l'impact de cette ou ces maladies sur vos relations avec votre ou vos partenaires sexuel-le-s?

- ☐ Aucun impact
- ☐ Cela a créé un froid entre nous
- ☐ Cela a provoqué la rupture de la relation
- ☐ Cela nous a rapproché-e-s un peu
- ☐ Cela nous a permis de beaucoup approfondir notre relation
- ☐ Autre, spécifiez: _____

8. Quels services avez-vous déjà consultés pour prévenir ou pour traiter des MTS?

- ☐ Aucun service
- ☐ Médecin en bureau privé
- ☐ CLSC
- ☐ Département de santé communautaire
- ☐ Centre hospitalier
- ☐ Centre de planning des naissances
- ☐ Centre de santé des femmes
- ☐ Autre, spécifiez: _____

9. Si vous avez consulté, avez-vous été 1. très satisfait-e, 2. satisfait-e, 3. insatisfait-e, 4. très insatisfait-e... de ces services?

Accueil du personnel infirmier	1	2	3	4
Accueil du personnel médical	1	2	3	4
Qualité du diagnostic	1	2	3	4
Qualité de l'information donnée	1	2	3	4
Efficacité du traitement	1	2	3	4
Qualité du suivi avec vous	1	2	3	4
Qualité du suivi avec votre ou vos partenaires	1	2	3	4

10. Êtes-vous 1. très en accord, 2. en accord, 3. en désaccord, 4. très en désaccord avec les énoncés suivants?

Le personnel infirmier a évité tout jugement moral négatif sur ma situation et mes pratiques sexuelles	1	2	3	4
Le personnel médical a évité tout jugement moral négatif sur ma situation et mes pratiques sexuelles	1	2	3	4
On a respecté la confidentialité des informations que j'ai fournies	1	2	3	4
Après avoir suivi le traitement, je me suis senti-e complètement guéri-e	1	2	3	4

11. Quel est votre sexe?

- ☐ Femme
- ☐ Homme

12. Et votre orientation sexuelle?

- ☐ Hétérosexuel-le
- ☐ Homosexuel-le (gai, lesbienne)
- ☐ Bisexuel-le

13. Combien de partenaires de chaque sexe avez-vous eus au cours des deux dernières années?

- ☐ Hommes _____
- ☐ Femmes _____

14. Toujours depuis deux ans, avez-vous eu des relations sexuelles avec un-e ou des...

- ☐ Prostitué-e-s?
- ☐ Étrangèr-e-s?

15. Quel est votre âge? _____

16. Et votre origine ethnique?

- ☐ Canadienne-française
- ☐ Canadienne-anglaise
- ☐ Autre, spécifiez: _____

17. À quelle religion vous identifiez-vous?

- ☐ Aucune
- ☐ Catholique
- ☐ Protestante
- ☐ Autre, spécifiez: _____

18. Quelle région du Québec ou du pays habitez-vous?

- ☐ Région de Montréal
- ☐ Région de Québec
- ☐ Estrie
- ☐ Centre du Québec (Mauricie, Bois-Francs, Drummondville)
- ☐ Ouest du Québec (Outaouais, Abitibi)
- ☐ Saguenay, Lac Saint-Jean
- ☐ Bas-du-fleuve
- ☐ Gaspésie, Côte-Nord
- ☐ Laurentides
- ☐ Autre, spécifiez: _____

Merci de votre collaboration.

1. Et merci à Donna Cherniak, médecin, pour ses précieux conseils techniques.



Flex
Amande, blanc, noir,
rouge, bleu, rose, mauve
39,95$

Les nouveaux téléphones
en vente chez Bell Canada:
des modèles de toute première
qualité qui conjuguent esthétisme
et fonctionnalité. Passez
les voir à une Téléboutique
ou à un comptoir Bell.



Marathon 210
Ivoire
59,95$



Diamond
Blanc, noir, jaune, gris, rouge
79,95$

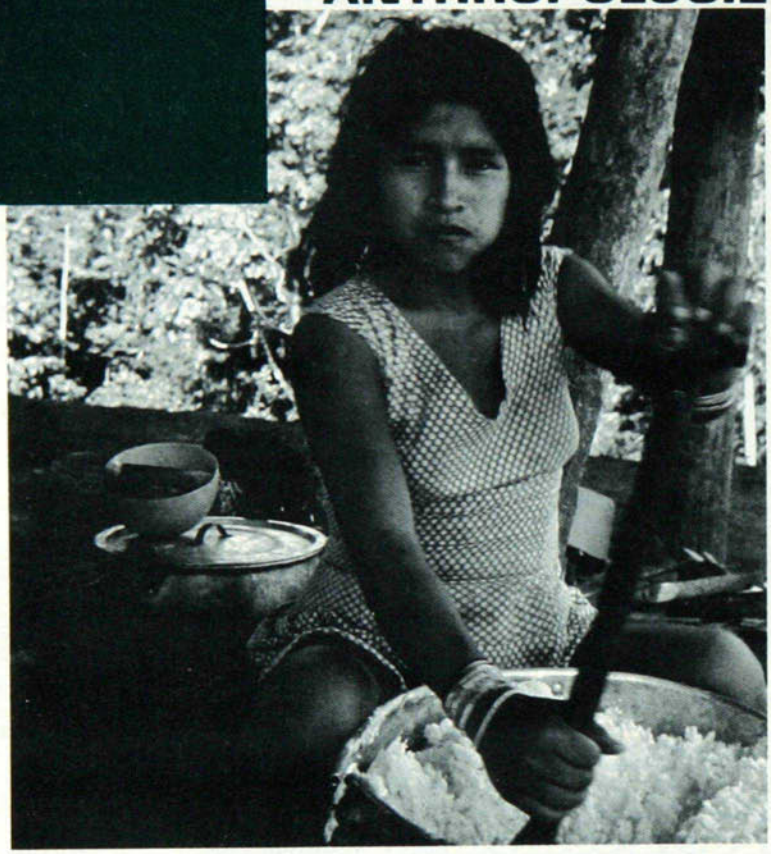


Italia
Blanc, noir, jaune,
gris, rouge
64,95$

L'efficacité
passe par Bell

Bell

ANTHROPOLOGIE



Pour le masoto *des hommes, cette femme achuar travaille plus de trois heures par jour.*

LÉVI-STRAUSS PERD DU TERRAIN

La «science de l'homme» est menacée de perdre ses oeillères: désormais, des femmes anthropologues étudient la société, primitive ou actuelle, et réinterprètent Lévi-Strauss et les autres.

MONIQUE DE GRAMONT

C'est un homme, le professeur Quadrepages qui, le premier, en 1855, a utilisé le mot *anthropologie* sur des affiches annonçant son cours. Et, pour bien préciser, il a ajouté «ou histoire naturelle de l'homme». Désormais baptisée, la nouvelle science de l'humanité s'est rapidement développée et divisée en diverses branches: anthropologie ethnographique, ethnologique, préhistorique, zoologique, somatique, linguistique, criminelle, médicale et archéologique.

Être anthropologue consiste à étudier un aspect précis des modes de vie d'une société. Loin de travailler retiré-e dans sa tour d'ivoire, l'anthropologue s'installe au milieu des gens qu'il-elle compte observer et il-elle participe à la vie de la communauté. Cela s'appelle faire un terrain.

L'entreprise ne s'improvise pas. L'anthropologue lit et assimile tout ce qui a déjà été écrit sur le peuple, la tribu ou le thème qu'il-elle a choisi. Il-elle doit, en général, apprendre la langue ou le dialecte utilisé dans la région où il-elle va se retrouver, seul-e ou avec des collègues, pour quelques semaines, quelques mois, voire une année; se familiariser avec les coutumes, les rituels afin de ne pas commettre d'impair. Le terrain, ça peut être une lointaine tribu de l'Amazonie ou un coin perdu du continent africain. Mais ça peut aussi être les immigré-e-s dans son pays ou le CLSC de son quartier.

Depuis que Broca a fondé la première société d'anthropologie en 1859, des milliers de recherches et de terrains ont été effectués. L'anthropologie a-t-elle tenu compte de l'existence des femmes au cours de ces enquêtes?

Partout où les hommes anthropologues sont allés, il y avait des

PHOTO: HÉLÈNE VALENTINI

femmes. Pourquoi en ont-ils si peu parlé? Dans plusieurs tribus, la chose est connue, les hommes n'ont pas le droit de parler, voire de regarder les femmes. Encore moins de pénétrer dans leurs quartiers. Si le chercheur est accompagné de son épouse, il peut espérer recueillir par elle certains renseignements; il peut aussi essayer de questionner un homme de la tribu. Mais les informations qu'il obtient alors se trouvent forcément filtrées par la pensée et la vision d'un homme... avec les conséquences que l'on peut imaginer.

Des hommes anthropologues ont longuement étudié les moeurs et les activités d'une tribu de chasseurs-cueilleurs, les Buchiman (on en a d'ailleurs fait un film: *Man the Hunter*). Des femmes, il n'est quasi pas question. Comme l'a demandé l'anthropologue américaine Sally Slocum: «Que faisaient donc les femmes Buchiman pendant que les hommes étaient à la chasse?»

Dans une autre très belle étude sur la tribu des Bororo, le réputé Claude Lévi-Strauss écrit: «Le village entier partit le lendemain dans une trentaine de pirogues, nous laissant seuls avec les femmes et les enfants dans leurs maisons abandonnées.» L'image est troublante: on a l'impression que les femmes arrêtent de respirer et le village entier d'exister à la minute même où les hommes partent chasser...

Les hommes anthropologues présentent leurs travaux comme s'il s'agissait d'études de sociétés dans leur globalité. «Mais en vérité, ils ne parlent que de la seule réalité des hommes», soutient Françoise Braun, anthropologue et chargée de cours au département d'anthropologie de l'Université de Montréal. «Cette réalité devient pour eux la norme et les femmes y sont en marge. Ils ont le droit d'agir ainsi, mais il leur faudrait spécifier qu'ils décrivent l'univers des hommes et non celui de l'ensemble de la société. En conséquence, ce qu'ils rapportent n'est pas faux, mais partiel.»

Réjouissons-nous: la réalité des femmes commence tout de même à émerger des ténèbres et les travaux des femmes anthropologues éclairent d'un jour différent ceux de leurs collègues masculins. Ainsi une équipe de chercheures — un homme et plusieurs femmes — est retournée chez les Buchiman dans le but de regarder vivre les femmes. Elle a découvert que même si cette société valorise beaucoup la chasse, 80% de toute la nourriture consommée provient du seul travail des femmes, comme c'est le cas dans la plupart des autres tribus de chasseurs-cueilleurs, comme ce fut presque toujours le cas, affirme l'anthropologue américaine Helen Fisher[1] dans un livre récent, *La Stratégie du sexe* (Éditions Calmann-Lévy): «La théorie longtemps défendue de l'homme primitif comme soutien de famille n'a aucun sens. Depuis des temps immémoriaux, les femmes sont les principales pourvoyeuses de l'alimentation générale.»

Suffirait-il donc d'étudier davantage les femmes pour obtenir un certain équilibre dans la vision d'un terrain? Françoise Braun est sceptique: «Les hommes anthropologues ont parlé des femmes dans certaines de leurs études. Ils commettent parfois un petit chapitre sur elles qu'ils glissent entre les poules et les rites religieux. Mais justement, de quelle manière ont-ils parlé, sous quel point de vue? Les hommes anthropologues qui ne voient pas de problèmes dans les rapports hommes-femmes au sein de leur propre société peuvent difficilement en voir ailleurs dans d'autres sociétés. Au fond, ce n'est pas qu'ils ne *veulent* pas voir le point de vue des femmes, c'est qu'ils ne *peuvent* pas!»

Hélène Valentini, anthropologue d'origine française installée au Québec depuis quelques années, partage ce point de vue: «Un chercheur observe toujours les comportements des autres à partir de la place qu'il occupe dans sa propre société. Comme l'homme et la femme n'ont pas le même statut dans la société, ce qu'ils vont faire ou rapporter sera déterminé pas leur appartenance. Cela paraît très théorique, mais j'ai pu le vérifier sur le terrain.»

Appelée en 1983 à se joindre à une équipe déjà engagée dans une recherche sur les Achuars, une tribu de l'Amazonie péruvienne, Hélène Valentini, avant de partir, étudie avec soin les recommandations et les données de ses collègues: «On me prévient qu'il y a chez les Achuars plusieurs rituels assez rigides. Il existe par exemple une façon d'arriver dans une maison, de s'asseoir, d'accepter un bol de *masato*, une boisson de manioc fermenté. Et je devrai, bien sûr, respecter ces rites. On me demande aussi de me présenter comme l'épouse d'un des anthropologues de l'équipe parce que, m'affirme-t-on, les Achuars seraient choqués de voir arriver une femme avec un homme sans qu'elle soit son épouse. On m'explique enfin que la société des Achuars est égalitaire, que les femmes Achuars ont beaucoup de pouvoir au sein de la tribu et qu'elles ont la main haute, entre autre, sur la boisson (le masato).

«Une fois sur place, au fil des semaines, j'ai pu me rendre compte que la réalité était tout autre. Oui, effectivement, il y a des rites, mais beaucoup moins importants pour les femmes que pour les hommes. Oui, les Achuars m'ont acceptée comme l'épouse de, mais ils étaient parfaitement capables de saisir que notre société ne fonctionnait pas comme la leur. En fait, ce qui leur paraît bizarre chez une femme n'est pas tant le fait de ne pas avoir d'homme que celui de ne pas avoir d'enfant. D'ailleurs, il y a chez eux des femmes qui vivent seules au village...

«J'en arrive à la fameuse égalité au sein de la tribu et au prétendu pouvoir des femmes sur les hommes, à cause du masato... Les femmes Achuars sont les principales responsables de la production alimentaire et domestique. Elles assurent quotidiennement l'entretien des enfants et du mari. Levées les premières, elles raniment le feu, elles préparent le thé. Le premier service de masato débute dès le lever du soleil. Cette boisson est très importante pour les hommes Achuars; elle ponctue toutes leurs activités. Chacun en absorbe plusieurs gallons par jour.

«La femme Achuar doit cultiver le manioc, le cueillir, le laver, l'éplucher, ce qui lui demande environ trois heures de travail quotidien. Une besogne fatigante, dure, routinière effectuée en plein soleil ou sous des pluies torrentielles. Puis il lui faut cuire le manioc, le piler, en mastiquer une certaine partie (ce sont les bouchées enrobées de salive qui permettent la macération). Enfin il lui faut servir le masato plusieurs fois par jour, aussi souvent que l'homme le lui demande; cette tâche aussi requiert de trois à quatre heures de travail par jour.

«Lorsque l'homme part à la chasse, ou lorsqu'il va travailler à la construction d'une maison, c'est lui qui décide si elle doit le suivre; auquel cas, les activités de la femme passent au second plan. Elle devra mettre les bouchées doubles au retour pour s'occuper du jardin, des enfants, des repas. On le voit, presque toute l'organisation du temps des femmes dépend des activités des hommes.

«Pendant mon séjour chez les Achuars, je n'ai jamais vu une femme refuser de servir le masato à un homme. Les femmes sont-elles aussi bien traitées? J'ai des raisons d'en douter: une femme m'a confié qu'il y avait dans un des villages plusieurs femmes battues par leur mari et même des cas de rapt. Vous voyez... selon qu'on est homme ou femme, on a une vision très différente de la réalité. Quant à cette histoire de contrôle du masato par les femmes, elle me paraît curieuse: d'accord, les hommes ne fabriquent pas, ne servent pas le masato; mais ils utilisent quotidiennement le temps et le corps des femmes, comme outils pour y avoir accès. Alors qui contrôle qui?»

Mais ce n'est pas parce qu'on est une femme qu'on va nécessairement observer une réalité du point de vue des femmes. Françoise Braun rappelle que des femmes anthropologues ont, par exemple, décrit les mutilations sexuelles (ablation du clitoris, infibulation) subies encore aujourd'hui par quelques millions de femmes, comme un rite de passage assimilé à la circoncision. Discours exactement semblable à celui de la plupart des hommes anthropologues, encore maintenant, sous prétexte qu'il faut regarder ces pratiques dans leur aspect symbolique seulement. «Le reste ne nous regarde pas», disent-ils. Et que fait-on de la souffrance des femmes?

«Le jour où des anthropologues féministes ont analysé les mutilations sexuelles au-delà de leur aspect symbolique, elles ont mis en évidence la différence qu'il y a entre circoncision et mutilation sur les plans physique, psychologique, médical et politique. L'Organisation mondiale de la Santé et l'ONU, qui considéraient jusqu'alors acceptables les mutilations sexuelles féminines, ont finalement compris la gravité des conséquences... sans pour autant les faire cesser.»

Deirdre Meintel, une anthropologue d'origine californienne, est actuellement professeure adjointe à l'Université de Montréal. Désireuse de faire un terrain seule, elle a vécu plus d'un an dans un petit archipel de l'Atlantique, à plus de 600 km du Sénégal. Selon elle, les hommes anthropologues sont de plus en plus conscients de l'importance de la réalité des femmes dans leurs travaux et certains commencent à s'intéresser aux rapport hommes-femmes. Elle raconte: «Il y a plusieurs années, Malinowski, un très célèbre anthropologue, est allé étudier les habitants des îles Trobriand. Quelques années plus tard, une femme anthropologue, Annette Weiner, y est allée aussi. À son retour, elle a publié un livre qui a fait beaucoup jaser la communauté anthropologique, *La Richesse*

des femmes ou comment l'esprit vient aux hommes (Éditions du Seuil, 1976) où elle apporte un point de vue différent de Malinowski.

«Elle a constaté que les femmes ont un certain type de pouvoir dans cette société trobriandaise, lié aux rites mortuaires, explique Deirdre Meintel. Les femmes de ces îles organisent seules la distribution des biens des morts en utilisant le réseau de la parenté; elles accèdent ainsi à une richesse, à un pouvoir non négligeable, mais qui n'est pas celui des hommes.» Malinowski n'avait vu, lui, que le pouvoir des hommes... et la beauté exotique des femmes!

Depuis que les femmes anthropologues ont entrepris de transformer la science de l'homme, on observe un changement bénéfique dans les écrits. «Tout récemment, des anthropologues ont démontré qu'un programme de développement en Tunisie a eu des conséquences très différentes pour les deux sexes, rapporte Deirdre Meintel. Certaines régions enregistraient une augmentation du produit national brut — ce qui faisait dire que le programme était un succès — mais le niveau de scolarité des filles y baissait. Les pères avaient retiré les filles des écoles — mais pas les garçons — pour les faire travailler et accroître ainsi la production! En réalité, le programme s'était avéré nocif pour les femmes.»

Depuis quelques années, les hommes s'intéressent plus qu'avant aux travaux des femmes anthropologues. Certains les trouvent d'ailleurs si remarquables qu'ils n'hésitent pas à les... récupérer. Des femmes anthropologues de trois universités ont confirmé la réalité de ces «vols» intellectuels (mais dans l'anonymat, par crainte de représailles). Plusieurs anthropologues hommes s'intéressent depuis peu, selon elles, à des questions développées par des femmes: la pornographie, la maternité, la fertilité. Elles estiment qu'ils en ont évidemment le droit, mais elles souhaiteraient que leurs collègues tiennent compte des travaux des femmes... sans pillage scientifique, et qu'en général ils respectent et soutiennent les travaux des chercheures.

Un jour, cela donnera peut-être ceci: «Le lendemain, les hommes partirent à la chasse dans une trentaine de pirogues. Dans le village, les femmes se mirent à la besogne. Il leur fallait sarcler, cueillir les noix, les fruits, les racines, faire provision d'eau, coudre, cuisiner, faire de la poterie, s'occuper des enfants, pêcher, mettre de l'ordre dans les cases, répartir les réserves. Ainsi, quand les hommes reviendraient, repus d'aventure, avec ou sans gibier, ils auraient à manger, à boire et à se vêtir dans un village vivant et agréable». Sans rancune, monsieur Lévi-Strauss.◇

1. Helen Fisher est vice-présidente de la section d'anthropologie de l'Académie des sciences de New York et chercheure à la New School for Social Research.

ÊTRE ANTHROPOLOGUE ET FEMME

«La réussite de Margaret Mead et de Ruth Benedict donne peut-être l'impression que les femmes peuvent facilement faire carrière en anthropologie. Ce n'est pas le cas, et ces deux illustres chercheures sont des exceptions», déclare madame Meintel.

Celles qui veulent faire de la recherche — des organismes privés ou publics et des gouvernements accordent des contrats — doivent avoir une maîtrise (deux années d'études après le bac). «Mais celles qui veulent faire une carrière universitaire doivent obtenir un doctorat», affirme la spécialiste. Même alors, les postes réguliers n'abondent guère. Madame Meintel en a trouvé un après 11 ans de travaux par contrats. Le salaire de base annuel est alors d'environ 30 000$.

Dans toute l'Amérique du Nord, rappelle-t-elle, les femmes sont depuis longtemps majoritaires au niveau du bac. Depuis quelques années, elles terminent davantage leur maîtrise. Actuellement, près de 50% des étudiants en maîtrise à l'Université de Montréal sont des femmes, tandis qu'au doctorat, elles ne forment que 33% des effectifs.

20% de réduction
SUR TOUS NOS LIVRES FORMAT DE POCHE
AGENCE DU LIVRE
LIBRAIRIE UNIVERSITAIRE
1246 rue St-Denis — Montréal, Qué. H2X 3J6 —
Tél.: 844-6896

Kimono ancien

• futons
• coussins
• 15 bases en érable ou mélamine
• paravents
• lampes
• grand choix de tissu
FUTONIA
LA QUALITE AUX PRIX ABORDABLES !
3933a St. Denis, Mtl. 843 4739
220 Laurier O., Mtl. 270 8175
5860 St. Hubert, Mtl. 271 5489

Comment expliquer cette désertion? «Quand on atteint le doctorat, on change de statut: d'élève on devient collègue et la compétition commence à jouer», explique madame Meintel. Sa collègue Françoise Braun ajoute: «Quand on arrive dans un réseau de professionnels, on a besoin d'avoir des modèles, et aussi de soutien, de complicité. Or le réseau actuel est constitué d'hommes. Il n'y a pas assez de femmes professeures pour nous ouvrir les portes. De plus, les jurys formés pour octroyer des subventions, distribuer des bourses, annoncer des nominations, sont habituellement composés d'hommes — uniquement ou majoritairement. Et ces hommes, évidemment, choisissent d'autres hommes! Un exemple parmi d'autres: cette année, l'Association canadienne française pour l'avancement des sciences (ACFAS) a décerné huit prix; sept sont allés à des hommes,... un à une femme. Et c'était une première!»

Pierrette Désy, présidente sortante de la Société canadienne d'ethnologie (SCE), professeure à l'UQAM, est tout à fait d'accord avec Meintel et Braun: «Beaucoup de femmes ont une formation anthropologique, au Québec, mais celles qui peuvent exercer le métier, ou qui ont des postes universitaires réguliers ne sont qu'une quinzaine. Les autres ont des bourses de recherches indépendantes, restent chargées de cours... ou finissent par travailler dans un autre secteur! Au Canada, il y a une femme anthropologue pour trois hommes dans les niveaux supérieurs (chargées de cours ou professeures). Au sein de la SCE, il s'est formé un réseau de (55) femmes qui enquête actuellement sur le statut, les tendances à l'embauche, le traitement réservé aux recherches des femmes et la discrimination.

«Malheureusement, les anthropologues francopohones ont peu répondu, jusqu'à présent, aux questionnaires envoyés par le réseau. Et pourtant, nous savons que c'est au Québec qu'elles ont le plus de difficultés.

«Quant aux champs de recherches des femmes, d'après les réponses reçues, ils couvrent surtout la condition des femmes ou les relations hommes-femmes, mais j'aurais tendance à nuancer ce portrait. En réalité, beaucoup d'entre elles travaillent aussi sur d'autres sujets, ce qui est une bonne façon de faire avancer la vision féministe en anthropologie. Par exemple, quand je travaille sur la notion de captivité (Indiens captifs et Blancs captifs), il est évident que je ne peux pas éluder les Indiennes captives, et que je vois la question non plus sous un angle "guerrier", mais plus largement social, où le sort réservé aux femmes est intégré dans son ensemble culturel.»

Voici, pour finir, quelques recherches féministes menées au Québec. Carmen Lambert (McGill): femmes indiennes dans les régions urbaines du Québec. Mariette Gobeil (Laval): femmes latino-américaines. Élise Massicotte (Université de Montréal): santé des femmes aymara en Bolivie. Suzanne Gérin-Lajoie (UdeM): relations entre hommes et femmes en Guadeloupe. Irène Demczuk (UdeM): impact des microtechnologies sur les travailleuses québécoises. Françoise Braun (UdeM): historique du concept de matriarcat dans une perspective féministe.

MONIQUE DE GRAMONT
GLORIA ESCOMEL

Eva Thomas

Le viol du silence



A toutes celles qui ont connu la prison de l'inceste, pour que nos voix se mêlent

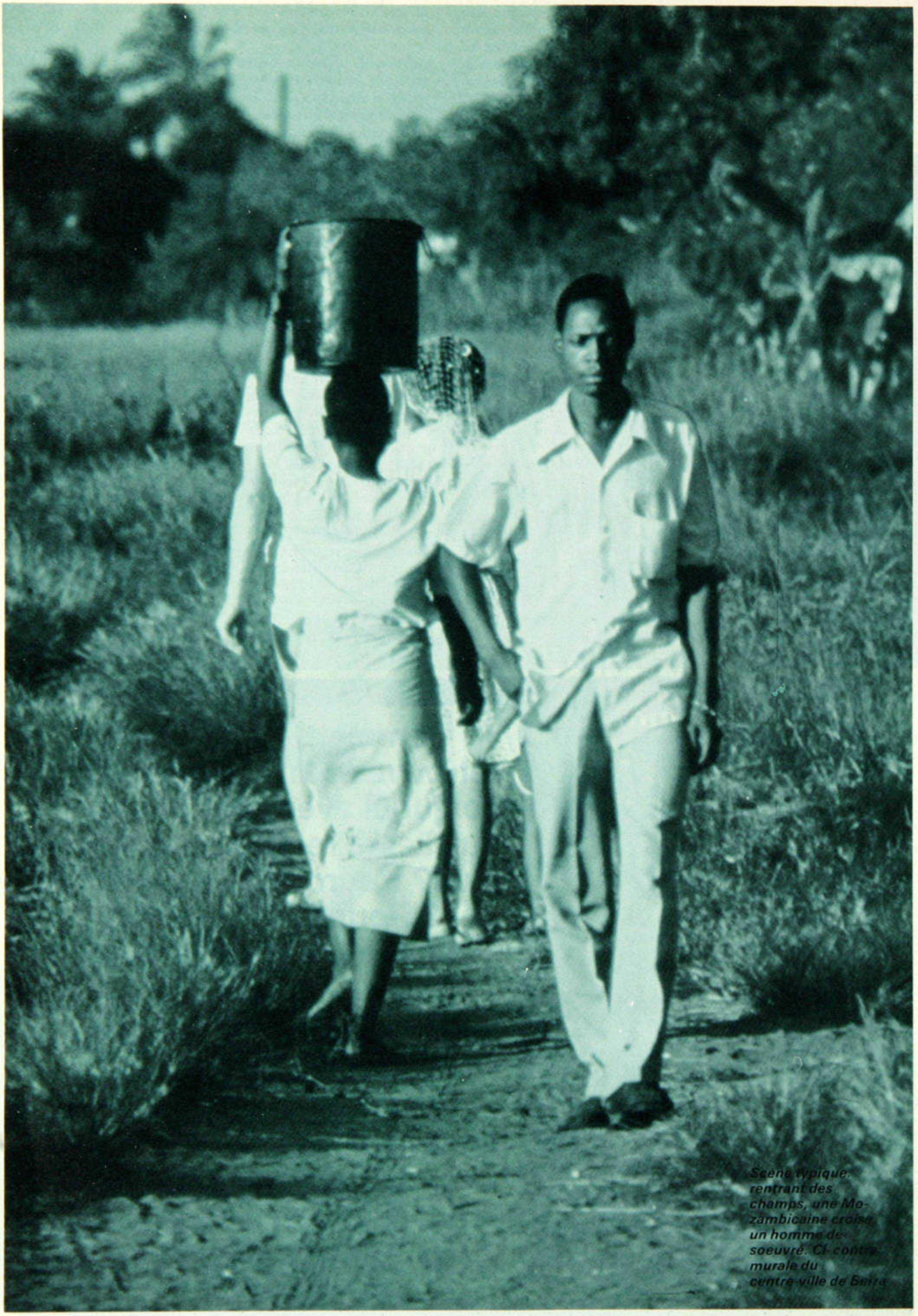
aubier

Comment s'est-elle retrouvée dans le grand lit conjugal avec cet homme qu'elle ne reconnaissait plus? Pourquoi n'a-t-elle pas crié? Pourquoi, pourquoi s'est-elle laissé faire?

Il lui faudra près de trente ans pour vivre jusqu'au bout l'horreur de cette nuit-là.

Un témoignage bouleversant.

AUBIER
Diffusion flammarion



Scène typique: rentrant des champs, une Mozambicaine croise un homme de soeuvré. Ci-contre, murale du centre-ville de Beira

LE **DUR** LOBOLO DES MOZAMBICAINES



Dernière heure: le 19 octobre, le président du Mozambique Samora Machel meurt dans l'écrasement accidentel (?) de son avion. On soupçonne l'Afrique du Sud...

À la mi-octobre, l'Afrique du Sud expulsait 60 000 travailleurs immigrés mozambicains. Le Mozambique était ainsi le premier des pays de la «ligne de front[1]» à subir les représailles de Pretoria, au fur et à mesure de l'extension des sanctions économiques imposées par les pays occidentaux au régime de l'apartheid. Pour le gouvernement de Maputo, le coup est dur: 30 millions $ de moins en devises par an, alors que la famine se poursuit et que la guérilla reprend l'offensive.

Comme tous les pays d'Afrique australe, le Mozambique — ancienne colonie portugaise, indépendante depuis 1975 — est l'otage économique, politique, voire militaire de son puissant voisin du Sud-Ouest. L'Afrique du Sud fournit notamment une bonne partie de son électricité à ce petit pays de 13,7 millions d'habitant-e-s (1 million à Maputo, la capitale), au bord de la banqueroute, sa production agricole et industrielle effondrée, sa population décimée par une sécheresse qui, depuis 1982, a fait plus de 100 000 morts.

Pour expulser tout Mozambicain d'Afrique du Sud, Pieter Botha accuse le gouvernement socialiste du président Samora Machel d'abriter encore les forces de l'ANC (Congrès national africain) et du SAPC (Parti communiste sud-africain), tous deux interdits en Afrique du Sud — comme il avait aidé il y a dix ans les guérilleros qui combattaient le régime blanc de la Rhodésie.

Les Rhodésiens d'Ian Smith avaient alors répliqué en suscitant, en sol mozambicain, la création du MNR (Mouvement national de résistance), composé surtout de mercenaires et d'anciens colons portugais et dirigé contre le régime de Maputo. Après l'indépendance de la Rhodésie, devenue Zimbabwe en 1980, l'Afrique du Sud, incapable de supporter l'existence d'un gouvernement de gauche à ses frontières, a pris la relève des Rhodésiens pour armer, soutenir et financer les milliers de membres du MNR. D'autant plus que Pretoria n'a pas renoncé à disposer librement des ressources naturelles et des ports mozambicains.

Le MNR n'a ni doctrine ni programme politique. Son seul objectif est de déstabiliser le pays en s'attaquant à un maximum de cibles économiques: chemins de fer, routes, lignes électriques, usines, récoltes, etc. Ces attentats, plus mortels d'une année à l'autre, obligent le gouvernement à consacrer le tiers du budget national à la défense et à la sécurité. Et malgré la signature en mars 1984 des Accords de Nkomati, un pacte de non-agression entre Pretoria et Maputo, les Sud-africains continuent de soutenir le MNR.

Famine, guerre civile, représailles économiques: voilà une toile de fond qui rend l'émancipation des femmes — une visée avouée du socialiste Samora Machel — difficile à réaliser. D'autant plus que les traditions africaines s'ajoutent aux priorités politiques et économiques.

PHOTOS: MARTINE JACOT

Le *lobolo*, c'est la dot à l'envers, une coutume très largement répandue au Mozambique et dans les tribus patriarcales d'Afrique noire. Même Nelson Mandela, le leader emprisonné du Congrès national africain, a scrupuleusement respecté cette tradition lorsqu'il a épousé sa femme Winnie à la fin des années 50. Le prétendant, généralement dans la force de l'âge voire vieillissant, qui désire prendre épouse, doit remettre à ses futurs beaux-parents de l'argent et/ou des animaux, des bijoux et des biens de consommation divers, avant de pouvoir convoler avec l'élue de son choix.

Cette dot à l'envers (la dot, en Occident, recouvrait les biens qu'une femme apportait au couple) s'insérait autrefois dans une tradition sociale et culturelle dévalorisante pour la femme, mais cohérente. Depuis l'arrivée des colonisateurs (portugais au Mozambique et véritablement installés à partir du XIXe siècle), depuis surtout la généralisation des échanges monétaires y compris dans les tribus les plus reculées, le lobolo est devenu prétexte à des surenchères purement mercantiles. Aujourd'hui, les parents de la fiancée peuvent exiger des sommes atteignant 50 000 *méticais* (plus de 1 500 dollars) en plus de divers biens de consommation et têtes de bétail. Cette somme représente environ 15 fois le salaire mensuel d'un manoeuvre et au minimum 20 fois les revenus d'un paysan: la population de ce pays en guerre depuis près de 20 ans, durement touché par la sécheresse et la famine, est paysanne à 85%.

Par désir ou par besoin urgent, les parents ont tendance à vouloir cette dot de plus en plus tôt et finissent par voir dans leurs filles une source de revenus indispensables. Plusieurs femmes éprouvent une fierté proportionnelle au montant du lobolo. Plus on paye cher, plus elles ont l'impression qu'elles seront traitées avec davantage de considération.

Le parti marxiste-léniniste Frelimo, au pouvoir depuis 1975, année où les Portugais ont été boutés hors de leur colonie, voit d'un mauvais oeil ce type d'excès aux relents parfaitement capitalistes.

De plus, le Frelimo est toujours apparu, dans ses discours au moins, soucieux de lutter pour l'égalité des femmes. Dès son congrès de formation en 1962, le Frelimo (Front de libération du Mozambique, devenu parti unique) se fixait comme objectif «la promotion par tous les moyens du développement social et culturel de la femme mozambicaine».

«Capitaliste» et inégalitaire: on pouvait donc s'attendre à ce que le lobolo soit politiquement combattu. Justement, l'Organisation de la femme mozambicaine (l'OMN, la branche «femmes» du Frelimo) se réunissait en novembre 1984 dans la capitale, Maputo, pour «élaborer une stratégie d'émancipation» et discuter des principaux obstacles à surmonter: «la dot, les rites d'initiation, la polygamie, la prostitution, le mariage précoce, l'adultère et le concubinage». Mais les centaines de femmes rassemblées à cette conférence inaugurée par le Président Samora Machel en personne, se sont finalement contentées de constater... que personne n'était d'accord sur la question de la dot. Certaines prônaient son maintien, d'autres son abolition pure et simple. Chacune s'étant néanmoins ralliée à une condamnation de la «dimension commerciale» du lobolo, plusieurs ont proposé un prix fixe maximum, pour limiter les dégâts. Et les discussions se sont arrêtées là.

MARTINE JACOT

Ridicule? Dérisoire? Comique? Scandaleux? On pourrait se limiter à ces jugements de valeur, du haut de nos «acquis» occidentaux. C'est d'ailleurs ce que les Africaines reprochent, à juste titre, à leurs consoeurs du Nord. Par crainte de ces opinions tranchantes, les Mozambicain-e-s ne fournissent souvent qu'une seule et vague réponse aux questions trop «blanches» des rares voyageurs en transit: «C'est compliqué, très compliqué à expliquer.»

Machine arrière toute. Le lobolo est une sorte d'épreuve: le prétendant a su gagner certains biens vitaux (animaux, par exemple), il s'est montré capable d'autonomie vis-à-vis de sa propre famille, il a su travailler. C'est donc qu'il saura faire vivre son foyer dans un pays où tant d'enfants et d'adultes meurent de faim, de malnutrition, de maladies, etc. Dans ce système, un homme trop pauvre pour payer un lobolo même minime n'a aucune chance de se marier. On lui refuse en quelque sorte le droit de faire des miséreux.

Or, dans les sociétés traditionnelles, chaque individu est foncièrement destiné à se marier, à moins d'être physiquement ou mentalement handicapé. Aujourd'hui encore, les célibataires, surtout les femmes, sont rares et vaguement considéré-e-s comme des raté-e-s, des asociaux-ales ou des «drop out». Ne pas se marier signifie en effet ne pas avoir d'enfants et donc se condamner à mort. Où trouvera-t-on les bras pour cultiver la terre? Qui prendra soin de soi la vieillesse et l'impotence venues? Personne ou presque.

Enfin, le mariage est une affaire communautaire. On ne marie pas tant deux individus que deux familles, qui se connaissent souvent et qui veulent défendre leur statut. La famille, qui a préservé sa cohésion, est toujours l'entité de base aux niveaux spirituel, social, économique et culturel.

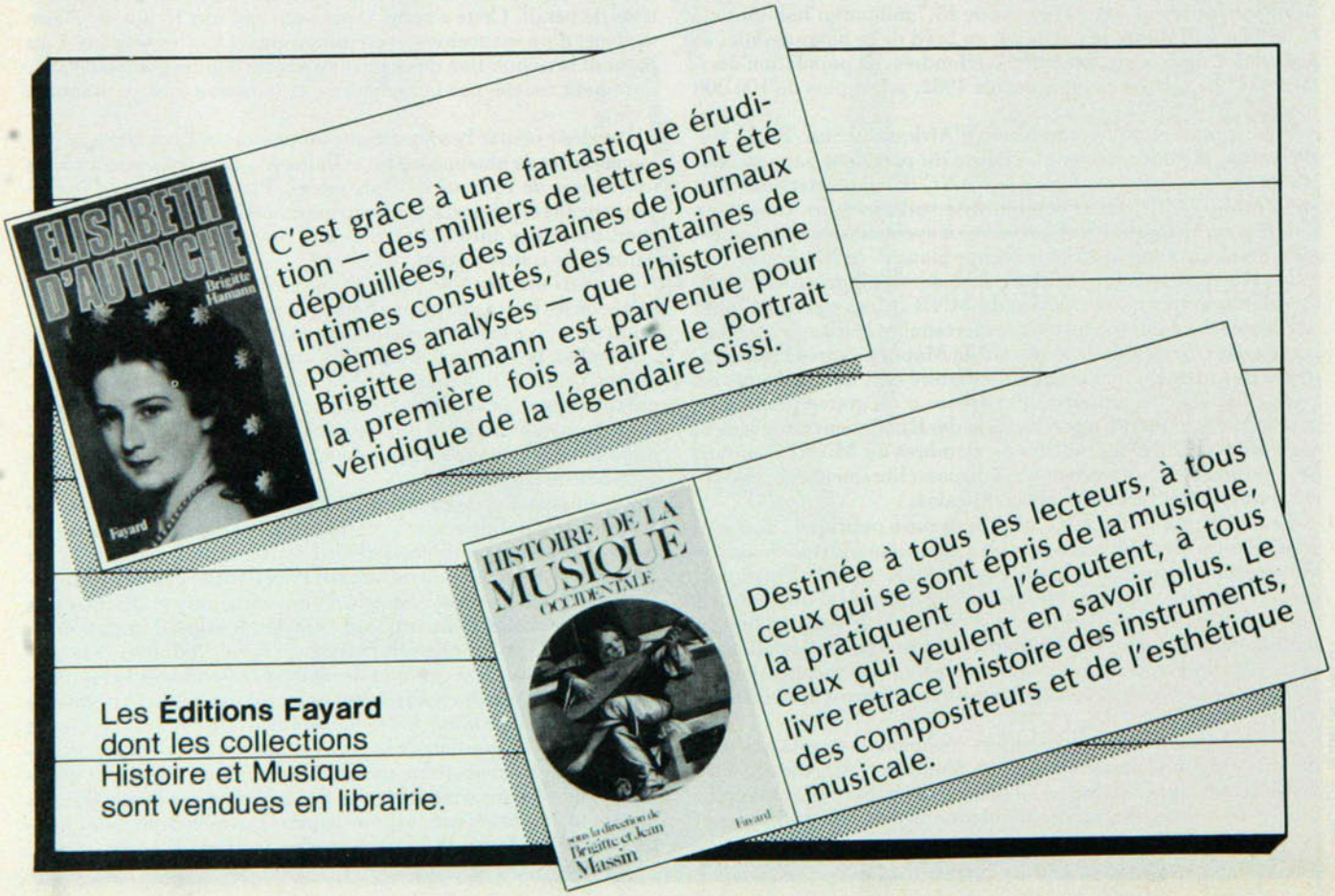
À partir de 11 ou 12 ans, toute l'éducation reçue par les adolescent-e-s est tournée vers la préparation à cette vie de futur-e époux ou épouse, où chacun-e a un rôle bien défini. Autrefois, la femme devait se préparer à cultiver la terre et élever ses enfants, l'homme à chasser et à pêcher. Le côté sexuel des rites d'initiation mettait et met encore en valeur le plaisir de l'homme et la soumission passive de la femme. Les parents, oncles et tantes des enfants se chargeaient de cet apprentissage. Si un mariage «battait de l'aile», c'était leur honneur à tous qui était en jeu. L'intervention des parents proches dans la vie du couple, à titre d'aîné-e-s doué-e-s de sagesse, très fréquente, visait à sauver à tout prix la cohésion du couple.

Dans un tel système, l'émancipation des femmes est évidemment loin de trouver son compte. Parfois promise dès sa naissance à un homme en général plus âgé qu'elle, une femme n'a pas toujours son mot à dire sur le choix de son compagnon, encore moins dans les décisions du foyer. Elle est élevée dans un total esprit de soumission à l'autorité de son mari, parfois assez riche pour payer plusieurs lobolos correspondant à autant d'autres épouses. S'il meurt — cas fréquent vu qu'il est plus âgé — il arrive souvent qu'on impose à la veuve un proche parent du défunt, pour que les enfants et les biens du mari décédé demeurent au sein de la même famille.

Ce système social prévaut encore largement dans les campagnes. Dans les villes, sa remise en question trop rapide provoque de nouveaux fléaux: augmentation alarmante du nombre des mères célibataires, pratiquement inexistantes auparavant, accentuation de la polygamie (les hommes qui viennent travailler en ville ont une femme à la campagne et une autre, qui n'a rien d'officiel et pour laquelle ils n'ont pas payé de lobolo, à la ville), mariages précoces «forcés» et apparition de la prostitution, surtout en période de famine.

Imaginez, cas fréquent, une adolescente qui débarque en ville pour poursuivre ses études d'infirmière, par exemple (quoique ces dernières écoles soient remplies à 75% d'hommes[2]). «C'est pour elle un véritable choc culturel. Elle ne connaît pas grand-monde, elle a très peu d'argent, vit dans des conditions souvent très difficiles et surtout, elles ne sait rien des choses de la vie; sans les références à son milieu familial, elle se sent absolument perdue», explique une enseignante, coopérante canadienne, qui avoue finalement son impuissance à assurer cet aspect de la formation de ses élèves. Elle-même doit trop se débattre pour organiser ses cours sans matériel, sans livres, sans cahiers, sans stylos. Pénuries et guerre obligent.

Mais que passe un bel Apollon au coeur tendre et voilà cette adolescente enceinte. Inutile de parler de contraception, même dans les villes. Pas la moindre trace d'une campagne publique de sensibilisation: sans doute, en partie, parce que le gouvernement a



besoin d'hommes pour peupler son armée et combattre la guérilla...

Avec son bébé sur les bras, la mère célibataire devient une véritable honte familiale, surtout si le père refuse de l'épouser. Les histoires de ce type abondent dans les villes, impliquant parfois des mauvais sorts jetés par le sorcier familial aux pères fautifs et des démêlés violents.

Que peut vouloir dire la notion d'indépendance, d'émancipation dans un tel contexte? Partout, dans les campagnes, à la limite des zones urbaines, sur le moindre terrain vague des villes, on ne voit que des femmes travaillant péniblement la terre, leur bambin attaché à leur dos, pilant laborieusement le mil ou le manioc avec de lourds bâtons. Elles n'ont pas le choix. Il n'y a rien à acheter dans les magasins, presque rien dans les marchés. Où sont les hommes?, se demande-t-on. Ils travaillent, ou ils chôment, ou ils sont à l'armée. Ils sont surtout en pleine crise d'identité.

Leur rôle traditionnel (chasse et pêche) a été bouleversé par la colonisation:les Portugais ont raflé, dans les villages,tous les bras vaillants pour cultiver le coton des grandes exploitations ou pour extraire l'or des mines d'Afrique du Sud. Pendant leur absence, due à ces réquisitions, à la guerre d'indépendance, à la guerre tout court, ce sont les femmes qui ont assumé toutes les tâches.

«Si vous me prenez ma femme pour qu'elle aille à des réunions, il faut m'en donner une autre», rapporte Michèle Manceaux dans son livre *Les Femmes du Mozambique*. Une phrase qui dit tout de l'attitude des hommes à l'égard de l'émancipation des femmes.

Bafouer la tradition sociale et familiale exige un courage quasi surhumain, au risque d'être complètement rejetée. Un isolement souvent insupportable. Le divorce, par exemple, est très mal vu partout, même dans les rangs du parti, qui le considère comme «un facteur de déstabilisation sociale». Odetta, une métis, privilégiée au sens où elle a pu finir l'équivalent de son secondaire puis étudier le secrétariat sous le régime portugais, a osé quitter son mari, après plusieurs années de mésentente. Elle est allée après quelque temps vivre avec un autre homme. Le scandale a même été discuté par la cellule du parti. Après des pressions subtiles mais pesantes auprès de la direction de son entreprise, pour que tout «rentre dans l'ordre», elle a bien dû céder quelque part et son mari s'est attribué unilatéralement la garde de ses deux enfants qu'elle ne voit que les fins de semaine. Pourtant, il admettait aussi que leur vie commune n'avait plus de sens. Mais, l'honneur, l'honneur... Les formalités de divorce prendront au minimum deux ans.

Quelle ligne adopte donc le Frelimo pour défendre la lutte des femmes? Voici en vrac des réponses parfois contradictoires. «La lutte pour l'émancipation de la femme doit se poursuivre par son engagement dans les tâches de la révolution. Son intégration au front de la production a été définie comme la forme principale de ce combat.» «L'OMN mobilise la femme afin qu'elle se dédie prioritairement à la production alimentaire.» «L'OMN a créé deux centres régionaux de formation destinés principalement à l'éducation sociale de la femme en tant que mère et épouse.» Mais aussi «l'émancipation de la femme passe par la conquête du savoir dans le domaine de la science et de la technologie.» Allez savoir.

La conférence de l'OMN a dénoncé avec virulence les travers machistes des hommes, en particulier la polygamie. Elle a recommandé «un châtiment légal à l'égard des hommes qui séduisent les jeunes filles ou qui sont responsables de leur grossesse», ainsi qu'une «attitude de réprobation sévère à l'égard des mères célibataires de manière à décourager les attitudes d'insouciance et de libertinage».

L'écrivaine Benoîte Groult répète souvent que pour conquérir son indépendance, il faut d'abord avoir pris conscience de sa dépendance. Mais comment susciter cette prise de conscience à moindres frais au Mozambique ou dans tout autre pays où l'on essaie de survivre avant de penser à vivre? ◇

1. Tanzanie, Angola, Botswana, Mozambique, Zambie et Zimbabwe.
2. En dépit de toutes les difficultés, le gouvernement du Frelimo a réalisé depuis 1975 un formidable effort en éducation. Le taux d'analphabétisation, par exemple, qui était alors de 93%, est tombé à 72%. Mais, sur 1 000 filles qui commencent l'école primaire, seulement 260 la terminent. Les conditions de santé sont encore précaires: le Mozambique n'a que trois médecins pour 100 000 habitant-e-s et l'espérance de vie n'est que de 46 ans (74 au Canada).

MARTINE JACOT est journaliste. Elle a vécu au Mozambique pendant quelques semaines, en 1985.

L'ÉLECTRICITÉ

une force économique inépuisable

D'ici à 1988, Hydro-Québec prévoit effectuer des achats de biens et de services de près de 5 milliards de dollars, dont 75 % auprès de fournisseurs québécois. Ses activités contribueront également à soutenir chaque année environ 55 000 emplois directs et indirects et formeront plus de 5 % du produit intérieur brut du Québec.



Voilà ce que procure l'électrifficacité

L'électrifficacité Q

ON N'A PLUS LA POLICE QU'ON AVAIT

«Je me suis longtemps couché de bonne heure...[1]» Et c'était une nuit fraîche, je dormais profondément. Tout d'un coup, je suis assise dans mon lit, le coeur battant. Dehors, dans la nuit, quelqu'un pleure très fort. Ce n'est pas une voix animale. Ne riez pas, il y a des lièvres qui pleurent comme des bébés humains. J'entends maintenant qu'on sanglote, qu'on frappe à la vitre en criant mon nom. Je dégringole l'escalier, cours à la porte... Ce que je vois me frappe comme l'éclair du magnésium des catastrophes: ma voisine, une amie de la campagne, en robe de nuit, les traits convulsés, avec plein de sang sur les bras, la poitrine, le cou.

«Pour l'amour du ciel, dis-je en l'attirant dans la maison. Qui t'a fait ça? Qui?

— Il est fou! Il est fou, sanglote-t-elle. Il m'a frappée avec le couteau à viande. Il veut me tuer! Il est fou!

— C'est Charles?

— Oui. Il veut me tuer. Oh! comme j'ai mal, mal!»

Ses pupilles sont dilatées, la terreur l'a frappée de plein fouet. La blessure est à l'avant-bras droit, celui qu'on lève toujours pour se protéger. Un trou profond et le sang qui coule, coule... Je nettoie la plaie, j'essaie d'arrêter le sang, je parle à Lucienne, j'essaie de la rassurer, de la consoler... Et à chaque instant je jette un coup d'oeil dehors car leur maison est à moins de deux kilomètres et ils ont deux véhicules... Si je vois des phares sur mon chemin, c'est qu'il est en route pour finir sa sale besogne. J'aurai le temps de mettre une balle mortelle dans ma 410... Et après? Je ne pourrai pas tirer sur Charles. Je le sais. Me battre avec lui? Un ancien champion des Golden Gloves!

«Il est fou, répète Lucienne en pleurant, en regardant sa blessure. Avec le couteau à viande!

— Il faut appeler la police... J'appelle la municipale ou...

— Non, dit Lucienne, appelle la Sûreté du Québec!»

Ce que je fais en résumant brièvement les événements.

«Madame, nous serons là dans quelques minutes», conclut l'homme qui note mon adresse. C'est une voix rassurante et je me sens un peu réconfortée. «Faites vite», dis-je en raccrochant.

Je mets de l'eau à bouillir pour le café et subitement je pense aux enfants. Lucienne doit lire dans mes pensées... «Les enfants se sont barricadés dans leur chambre. Il ne les touchera pas, je le sais. C'est à moi qu'il en veut! Mais qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu? Tu peux m'expliquer ça, toi, Jovette? Tu me connais, tu le connais. Toujours parti pour son travail... Pendant des mois, il me laisse sans nouvelles... Je m'occupe de tout. J'ai toujours été fidèle!»

J'essuie les larmes, le sang séché dans le cou, sur la poitrine, les bras. Je change le pansement... Elle pousse un cri! «Il a juré qu'il aurait ma peau! Qu'il me coulerait les deux pieds dans un bloc de ciment, qu'il me jetterait ensuite dans une fosse septique!»

«Charles est malade», dis-je en pensant que ce n'est pas le temps de vomir. «Mais tu vas être protégée contre lui. C'est fini, Lucienne... C'est fini.»

Sur le chemin qui mène à l'Étang-aux-Oies, deux phares et un gyrophare... Ils ont dû voler dans les airs! Ils entrent. Les uniformes, les armes: j'ai un mouvement de recul. L'un d'eux s'assied face à Lucienne qui sanglote...

«Il m'a frappée avec un couteau de cuisine, j'ai levé mon bras pour me protéger... Ensuite j'ai crié à mon fils d'appeler la police. Il m'a lâchée pour se précipiter sur le téléphone et je me suis sauvée dehors. Les clés étaient sur le volant... Tout a commencé par une discussion. J'ai dû dire quelque chose qui l'a exaspéré...»

Le policier assis en face d'elle prend sa main. C'est à cet instant que je remarque son visage sensible.

«Madame, dit-il à Lucienne, peu importe ce que vous avez dit. Rien, m'entendez-vous, rien ne peut justifier le geste de votre mari. C'est criminel!

— Il y a deux adolescents à la maison, dis-je.

— C'est toujours à moi qu'il s'en prend, laisse échapper Lucienne. Ça fait dix-neuf ans qu'il me bat, ajoute-t-elle en éclatant en sanglots.

— Vous n'avez jamais porté plainte?, demande le policier.

— Non... Depuis deux ans c'est l'enfer. Il travaille chez les Arabes pour une compagnie québécoise. Il a une maîtresse là-bas. Il en est fou! Une Arabe, gémit-elle. Il me préfère une Arabe! Quand il revient à la maison, il ne parle que d'elle. Il me rend folle, puis il me bat! Une Arabe!»

Comme c'est facile d'être raciste, pensai-je.

«Pouvez-vous la conduire à l'hôpital?, me demande le policier sensible.

— Oui. Allez-vous arrêter Charles?

— Immédiatement.

— Pouvez-vous me téléphoner dès que ce sera fait? Nous voulons rassurer les enfants et Lucienne va changer de vêtements, j'imagine...

— Je vous fais signe dès que la voie est libre, dit-il en notant l'adresse de Lucienne.

— Quel est votre nom?»

Il écrit son nom sur mon paquet de cigarettes, un numéro de téléphone où je peux le rejoidnre toute la nuit. «Dès que vous serez à l'hôpital, téléphonez-moi, dit-il. J'aimerais que vous preniez note du nom du médecin qui va l'examiner. Demandez-lui de faire un examen complet.»

Les deux policiers s'en vont. Je lis son nom sur mon paquet de cigarettes. Je ne l'oublierai jamais, pensai-je. Je ressens une émotion curieuse et forte: ce n'est pas la peur mais le sentiment que quelque chose a changé dans notre société. Je fais le café, très fort, je monte me changer, je ramasse mon permis. La sonnerie du téléphone... C'est Michel O. La voie est libre.

À l'urgence de l'Hôtel-Dieu de Sherbrooke, on nous attend et Lucienne reçoit les meilleurs soins et une certaine chaleur humaine. «Je crois qu'il faudra une chirurgie plastique, dit la jeune femme médecin qui l'examine. La blessure est profonde...»

On vient me chercher, je suis demandée au téléphone. C'est l'agent Michel O: «J'étais inquiet». «Nous nous sommes arrêtées chez elle et j'ai roulé lentement», dis-je en m'excusant.

On jase encore un peu et je retourne près de Lucienne. «On va me faire une chirurgie plastique, dit-elle. À huit heures ce matin.»

Je regarde l'heure... Il est seulement quatre heures. «Tu veux attendre?» Elle hésite... «On pourrait rentrer, prendre une bonne douche, déjeuner et je te ramènerais à temps.»

Son visage s'éclaire, elle se lève pour se rhabiller. Je vois des ecchymoses violacées sur ses cuisses, ses bras. Je remercie le personnel de l'urgence et nous reprenons la route.

Comme une terrible vague de fond, la terreur revient... «Ils vont le relâcher. Il va se venger! Il va me tuer!

— J'ai demandé au policier, dis-je. Charles passe à la Cour vers onze heures... S'il est relâché, ça ne sera pas avant midi. Je vais faire des démarches, tu vas être protégée, Lucienne. Est-ce qu'il y a des armes à feu, chez vous?

— Il a trois carabines et une mitrailleuse. Et la syphilis en plus.»

Je reste silencieuse, le souffle coupé par toutes ces bonnes nouvelles.

«Il est revenu de là-bas avec la syphilis. Je n'en peux plus...» Et elle me raconte d'un seul souffle ses dix-neuf années de mariage et toutes les raclées.

JOVETTE MARCHESSAULT

Il est cinq heures trente quand je téléphone à mon amie Solange L. de Sherbrooke: la misère et la détresse humaine, elle est dedans à la journée longue. Elle travaille pour les services sociaux.

«Il faut que ton amie se rende à l'Escale. Il y a une équipe extraordinaire là-bas. On peut l'accueillir avec ses enfants.

— Il y a, paraît-il, en plus de trois carabines, une mitrailleuse dans la maison.

— Tu dois avertir la police, dit Solange. Ce n'est pas une trahison, Jovette... C'est dans le but de protéger ton amie et ses enfants. Tu sais, c'est dans les Cantons de l'Est qu'il y a le plus fort pourcentage de femmes battues et de malformations chez les nouveaux-nés!»

Il y a peut-être une relation de cause à effet, pensai-je.

«Et toi, comment vas-tu?, demande Solange.

— Je me sens épuisée et j'ai peur. Penses-tu qu'on va le remettre en liberté?

— Si c'est la première fois qu'elle porte plainte... Je ne sais pas, dit Solange. Tu ne devrais pas dormir chez toi ce soir. Il y a souvent des représailles.

— J'y ai pensé.»

Il est six heures du matin quand je téléphone à l'Escale. Une voix chaleureuse et sympathique. Lucienne peut venir quand elle veut, avec les enfants. Y demeurer le temps qu'il faudra. Je me sens réconfortée. Je téléphone à Michel O. La mitrailleuse.

«C'est une arme prohibée, dit-il. Nous allons perquisitionner. Deux enquêteurs judiciaires vont passer chez vous dans le courant de l'après-midi.

— J'y serai. J'ai peur de Charles.

— Ce matin, à la Cour, je vais exiger que ce monsieur n'entre pas en communication avec vous. Nous allons vous protéger. Vous habitez seule, demande-t-il... Dans ce cas, il vaudrait mieux que vous ne dormiez pas chez vous pendant quelques jours. Il y a souvent des représailles.

— Je tiens à vous dire que j'ai apprécié votre attitude avec Lucienne.

— Merci. Ces dernières années, on a beaucoup parlé de la condition féminine... mais la condition masculine n'est pas drôle non plus! J'ai dit tout ça à Charles, tout à l'heure....

— Et qu'est-ce qu'il a répondu?

— Qu'en Afrique du Nord, il n'aurait pas tous ces problèmes-là et que c'est elle qu'on tuerait pour avoir dénoncé son mari!... En même temps, il dit qu'il regrette son geste. Il a pris un avocat.

— Il est schizoïde: charmant en société, brutal à la maison. On va le libérer, n'est-ce pas?

— Si vous saviez toutes les contradictions que je vis quelquefois dans mon métier, dit Michel O.

— J'imagine. Êtes-vous un père?

— Nous avons deux enfants et ma femme est une femme formidable.

— Charles n'est pas un père. Il est toujours absent. C'est Lucienne qui s'occupe de tout. Il n'a pas vu grandir ses enfants.»

Troisième jour. Lucienne n'ira pas à l'Escale. Les enfants ne veulent pas en entendre parler.

«Alors, vas-y seule, pour une heure ou deux, prendre un café, jaser, t'informer de tes droits. J'irai te conduire si tu veux, j'attendrai le temps qu'il faut...

— Il n'y a pas de justice, répète-t-elle depuis trois jours. Ils l'ont libéré.

— Dans moins de dix jours vous serez devant un juge. Il a un avocat, tu dois te préparer aussi, Lucienne. La police lui a retiré son passeport, il n'a pas le droit d'approcher de ta maison ou d'essayer d'entrer en communication avec toi ou avec les enfants. Il est parti vivre à Montréal mais tous les cinq ou six jours il doit se rapporter à la Sûreté du Québec. On m'a donné l'assurance qu'il n'était pas agressif.

— Il n'y a pas de justice!

— Si tu allais à l'Escale, on pourrait te conseiller un excellent avocat.

— Il n'y a pas de justice et je n'irai pas me faire bourrer le crâne à ton Escale!

— Tu es bouleversée et tu as de la peine...»

Elle a déjà raccroché.

Cinquième jour. Pendant la nuit, quelque chose fait tumeur dans ma mémoire: la robe de nuit de Lucienne... Une robe largement échancrée par devant et par derrière, taillée dans un tissu *cheap* qui imite la peau du léopard! Pourquoi portait-elle, à une heure du matin, cette robe de séductrice si son mari a la syphilis?

The Highlands Inn



PETITE AUBERGE EN NOUVELLE-ANGLETERRE

À seulement 3 heures de route de Montréal, dans les montagnes blanches du New Hampshire, le Highlands Inn est un endroit unique pour vous, vos ami-e-s, vos amant-e-s. Cent acres de terrain privé, des montagnes à perte de vue, des chambres meublées d'antiquités et des salles communes spacieuses. Nous avons aussi un bain tourbillon, des pistes de ski de fond et alpin à proximité et des promenades en traineau.

Aubergistes:
Judith Hall et Grace Newman
(603) 869-3978

P.O. Box 118 U
Valley View Lane
Bethlehem, N.H. 03574

Septième jour. En fait, depuis la nuit du couteau, Lucienne ne m'a jamais téléphoné. C'est moi qui prends toujours de ses nouvelles. Ce matin, en me rendant au village, je l'ai aperçue dehors. J'ai fait un signe amical. Elle m'a tourné le dos. Un dos hostile! Le message est clair.

Dixième jour. Ce matin, elle ne s'est pas présentée à la Cour. Elle est partie se cacher à Québec.

«Elle doit être chez le frère de son mari. Je l'ai déjà rencontré avec sa femme. C'est un couple intelligent et sensible. Ils vont coopérer avec vous», dis-je à Michel O.

Douzième jour. Elle est de retour. Quand je croise les enfants sur la route, eux aussi détournent la tête. Depuis dix jours, je n'écris plus mon roman, mon chant de résurrection, parce que j'ai la mort dans l'âme.

Seizième jour. Aujourd'hui, Lucienne s'est enfin présentée à la Cour. Coup de théâtre! Elle a crié au juge, aux avocats: «Lâchez-le! Laissez-le tranquille! Allez-vous arrêter de le harceler! C'est mon mari! Je l'aime!»

Puis elle a pointé du doigt Michel O. en hurlant: «Tout ça est de ta faute, Michel O.»

«Elle faisait peine à voir, dit Michel O. Le juge a suspendu l'audience et j'ai cherché dans Sherbrooke quelqu'un qui pourrait venir auprès d'elle pour la consoler et la calmer. Je me suis senti très seul. L'Escale n'a pas voulu se déplacer... (Comme je les comprends, pensai-je) mais enfin, une jeune femme du CLSC s'est rendue auprès d'elle.»

J'entends combien il est bouleversé et fatigué.

«Je rédige ma thèse de maîtrise sur le *burn-out* chez les policiers, dit-il.

— Je suis certaine que vous avez des choses essentielles et importantes à dire.»

Nous nous faisons mutuellement la promesse de prendre un café ensemble. Bientôt.

Aujourd'hui, nous nous croisons sur la route. Charles au volant de la familiale. Lucienne à ses côtés, les enfants... On raconte qu'ils vont quitter la région. Plus tard, dans la journée, je téléphone chez Michel O. C'est Lucie, sa femme, qui répond. «Michel m'a fait lire la lettre que tu as adressée à son chef. C'est vraiment gentil de ta part.»

Plus loin dans la conversation, elle dit que s'il arrivait quelque chose d'irrémédiable à son mari, elle a déjà, dans sa tête, un scénario de prêt.

À quelques jours de là, Michel O. vient prendre un café. En plein jour et il porte des vêtements couleur de l'arc-en-ciel. Bien sûr, nous évoquons cette fameuse nuit, le coup de théâtre de Lucienne...

«Il faut la comprendre. Elle avait peur de perdre l'affection de ses enfants, dit-il. Si les enfants détournent la tête, c'est que pour eux, en se réfugiant chez toi, leur mère a trahi un secret de famille. C'est sacré, un secret de famille... Que ce soit celui des femmes ou des enfants battus, l'inceste, l'alcoolisme...[2]»

Nous parlons de la condition féminine, de la condition masculine, de la violence, des interférences de son métier dans sa vie familiale.

«Un jour, dit Michel O., mon fils m'a demandé pourquoi les autres enfants disaient que j'étais un chien sale.»

Cet après-midi là, nous sommes intarrissables.

«Lucie, dit-il en partant, a bien hâte de te rencontrer!

— Dis-lui que c'est réciproque.»

Le lendemain, une amie très chère et très fiable me téléphone. Nouveau coup de théâtre: Lucienne est en train de répandre sa version des faits! À la Cour, l'avocat de Charles a cogné fort et très bas, raconte-t-elle à des amies. Cette femme, aurait-il dit pour défendre Charles, s'est réfugiée en pleine nuit, à moitié vêtue, chez une amie chère, qui est une lesbienne notoire de la région. C'est à ce moment précis qu'elle, Lucienne, se serait sentie devenir hystérique: on allait, c'est certain, lui enlever ses enfants, la déposséder de tout!

Le doute, l'affeux doute, celui qui vous enlève toute vision intérieure, s'insinue en moi. Je téléphone immédiatement à Michel O. «Est-tu certain de m'avoir tout dit de la comparution?, dis-je d'une voix qui tremble. Lucienne raconte une autre version...»

Il m'écoute puis me dit qu'il vient prendre un café chez moi, qu'il part immédiatement...

«Le mot *lesbienne*, ou *homosexuelle*, n'a jamais été prononcé par le juge, ou par moi-même, ou par l'avocat de la Couronne et encore moins par l'avocat de la défense, dit Michel O. Il n'y avait plus d'avocat de la défense ce matin-là. Charles venait de le remercier de ses services. J'étais là quand il lui a fait un chèque et l'a congédié. Je sais que j'ai l'air de défendre Charles. Si tu ne me crois pas, je suis prêt à faire l'impossible pour obtenir une copie des notes sténotypées...»

— Je te crois. Tu n'as aucune raison de me mentir. Je pense que Lucienne se sent terriblement coupable et qu'elle essaie de redorer son blason!

— Et moi, je pense qu'elle fait de la manipulation! Il y a une chose dont je n'ai pas parlé... J'ai commencé à douter de sa sincérité le jour où je lui ai dit que ce n'était pas très gentil de sa part de te tourner le dos ainsi. C'est alors qu'elle s'est mise à te déprécier et à déprécier tes amies. C'est elle qui m'a dit que tu étais une lesbienne. Ce n'est ni Charles, ni son avocat! Les femmes battues ont souvent... plein de zones grises mais tant que je ferai ce métier, je continuerai de les conduire, quand elles le veulent, à l'Escale. Il y a quelque temps, une jeune femme, que j'avais amenée à l'Escale avec ses deux bébés, m'a téléphoné pour me remercier. Ce jour-là, elle venait d'obtenir son divorce.»

En partant, Michel O. me remercie de lui avoir téléphoné.

«Durant quelques secondes, j'ai douté, dis-je. Mais la confiance l'a emporté.»

Je suis revenue à mon roman, à mon chant de résurrection. Je pense souvent à Lucienne... Je me dis qu'un temps viendra où elle pourra à son tour, peut-être, aider celle ou celui qui frappera à sa porte, une nuit, sur la terre promise.

Dans quelques décennies, on ne parlera plus séparément de la condition féminine, de la condition masculine ou de celle des enfants. On parlera plutôt de la condition humaine planétaire, de sa détresse et de sa douleur. J'en suis certaine, l'humanité est en marche vers le pardon et vers la lumière. ◇

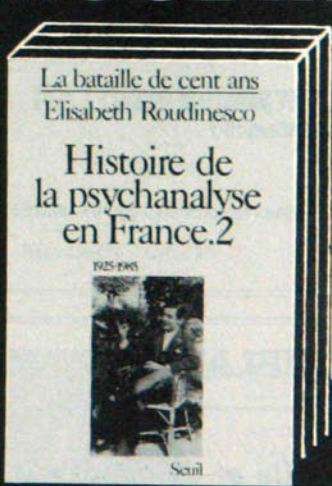


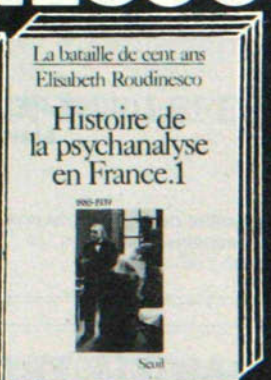
1. Première phrase de *À la recherche du temps perdu*, Marcel Proust.

2. Michel O. m'a dit aussi qu'au classement général c'était les médecins et autres professionnels libéraux qui battaient le plus leurs femmes, suivis des policiers et des routiers! Intéressant, non?



ELISABETH ROUDINESCO





t. 1 — 512 p.
t. 2 — 800 p.
Aussi disponibles en relié

Elisabeth Roudinesco achève ici ce qu'elle avait si brillamment commencé avec le premier tome paru en 1982, aujourd'hui revu et corrigé. Du rôle de la figure centrale de la psychanalyse en France: Jacques Lacan; du débat sur les idées et sur les pratiques, des scissions, des différents modèles d'institutions mis à l'essai ici ou là, du conflit aussi des doctrines, tout est dit.
Tout ce qui est raconté ici, par un témoin tantôt direct, tantôt indirect, fera date pour des décennies.

Seuil

FEMMES
PROFESSIONNELLES

DENISE NOËL
PSYCHANALYSTE

4380, DELORIMIER
MONTRÉAL H2H 2B2
TÉL.: (514) 523-5025

CATHARSIS glaudienne PSYCHOTHÉRAPIE INDIVIDUELLE TRAITEMENT NON MÉDICAL DES PROBLÈMES DE SANTÉ PHYSIQUE ET PSYCHOLOGIQUE PAR CATHARSIS ET/OU SOPHROLOGIE.

LOUISE PELLETIER, INF. PSY.
LAVAL: 681-9480

MEMBRE DE LA CORPORATION INTERNATIONALE DES CATHARSISTES GLAUDIENS, O.I.I.Q., A.Q.I.I.P.

NICOLE REEVES, M.A.
Psychologue
Psychothérapie Individuelle

Tél.: (514) 274-4645
920, rue Cherrier
Mtl, H2L 1H7

Lise Ponton
Psychologue

1209 rue Bernard Ouest
Suite 207, Outremont
Qué. H2V 1V7

Tél.: (514) 527-2268

CATHARSIS glaudienne PSYCHOTHÉRAPIE INDIVIDUELLE TRAITEMENT NON MÉDICAL DES PROBLÈMES DE SANTÉ PHYSIQUE ET PSYCHOLOGIQUE PAR CATHARSIS ET/OU SOPHROLOGIE.

LOUISE PELLETIER, INF. PSY.
LAVAL: 681-9480

MEMBRE DE LA CORPORATION INTERNATIONALE DES CATHARSISTES GLAUDIENS, O.I.I.Q., A.Q.I.I.P.

DENYSE DUFRESNE
Psychologue
Psychothérapie individuelle

920, rue Cherrier
Montréal, Qc H2L 1H7
(Métro Sherbrooke)

Tél.: 525-7832

DANIÈLE TREMBLAY

Psychologue
Thérapie individuelle et de couple

Expertise psycho-légale
dans tous les cas d'agression sexuelle.

426 est, boulevard Saint-Joseph,
Montréal, H2J 1J5

721-1806



un répertoire unique

3,50$
•en kiosque•librairie
•super-marché•tabagie
•dépanneur
•et au siège social
(ajoutez 1.75$ pour la poste)

Le répertoire de l'Association des femmes d'affaires du Québec
376, rue Sherbrooke Est,
Montréal, H2X 1E6

(514) 845-4281

Parizeau, De Lagrave et Croteau
Avocats & Procureurs
Barristers & Solicitors

François Parizeau
Carole De Lagrave
Nathalie Croteau

4017A, rue Notre-Dame ouest
Montréal (Québec) H4C 1R3
Tél. (514) 937-9326

TEL. 934-0841

LOUISE ROLLAND
AVOCATE

UNTERBERG, LABELLE, JENNEAU, DESSUREAULT & Associés
1980 SHERBROOKE OUEST, SUITE 700, MONTRÉAL H3H 1E8

GUYLAINE BEAUCHAMP
NOTAIRE
CONSEILLER JURIDIQUE

6351 A DES ANGEVINS
ANJOU, QC
H1K 3R4
TÉL.: 353-3360

TRUST GÉNÉRAL

Le maître courtier

Place d'Anjou
7355, rue St-Zotique
Anjou (Québec)
H1M 3A5
Bur.: 353-9942
Rés.: 525-5397

Danièle Méthot
Représentant immobilier

- Co-propriété indivise et locations d'immeubles
- Artistes pigistes
- Travailleurs (euses) indépendants (tes)
- Élaboration de système comptable
- Tenue de livres manuelle
- Informatique
- Vérification
- Groupes sans but lucratif
- P.M.E.

BERNADETTE JOBIN
COMPTABILITÉ GÉNÉRALE
4290 RUE LAVAL
MONTRÉAL H2W 2J5
849-2530

PAULINE PROULX-TAILLEFER
assureur-vie

Montréal: 932-1419 **Laval: 687-0470**

Pauline Edward

ASTROLOGIE, RÉFLEXOLOGIE
ÉSOTÉRISME

By appointment
Sur rendez-vous ☎ *277-5902*



APPROCHE GLOBALE DU CORPS

ANTI-GYMNASTIQUE
IMAGERIE MENTALE

SYLVIE LAPOINTE, PRATICIENNE
4621 CHRISTOPHE-COLOMB
MONTRÉAL, QUÉBEC H2J 3G7
TÉL.: 523-3638 ou 523-5623

FEMMES
PROFESSIONNELLES

(514) 688-1044

Luce Bertrand M.P.s.
PSYCHOLOGUE
«Une femme à l'écoute des femmes»

PEURS – DÉPENDANCES – CULPABILITÉ
HÉTÉROSEXUALITÉ – HOMOSEXUALITÉ
CROISSANCE – CHEMINEMENT

---

(514) 282-0159

Diane Girard M.A.
PSYCHOLOGUE

30, boul. Saint-Joseph Est (coin Saint-Laurent)
Suite 910
Montréal H2T 1G9

Centre de santé psycho-corporelle
Phénix enr.
2071, rue St-Hubert bureau: 2
Montréal, Qc H2L 3Z6

Louise Houle
psychothérapie analytique
approche psycho-corporelle
Tél.: (514) 523-5339

---

911 av Pratt
Outremont, H2V 2T9 bureau: 737-7699

Monique Panaccio
PSYCHOLOGUE

psychothérapie et psychanalyse

Psychothérapie individuelle
Problèmes liés à l'homosexualité

HÉLÈNE GOSSELIN
Psychologue

831, avenue Rockland, Outremont 651-9963

Andrée Hébert b.ph.
psychothérapeute
thérapie individuelle
et de couple

(514) 526-7842

Marie-France Ouimet

- PSYCHOLOGUE
- PSYCHOTHÉRAPEUTE

4534, rue Earnscliffe
Montréal H3X 2P2 Tél.: 488-5473

Thérapie individuelle et de groupe
4581 Fabre H2J 3V7
Métro Mont-Royal
524-3289

marie cabana
psychologue

BEST-SELLER

TÉLÉ QUATRE SAISONS: OUI ET NON

Que font 99% des Québécoises durant, en moyenne, 28 heures par semaine et plus longtemps encore de novembre à février? Elles regardent la télévision. Presque cinq heures de plus que les hommes et plus que les autres Canadiennes, la consommation québécoise de télé étant parmi les plus élevées au pays.

Pourtant, les téléspectatrices ne doivent pas se reconnaître bien souvent au petit écran. Une étude commandée l'an dernier par le Conseil de la radiodiffusion et des télécommunications canadiennes (CRTC) était catégorique: les femmes sont peu présentes à la télé et, lorsqu'elles le sont, c'est de manière stéréotypée[1].

Il faut dire que les artisan-e-s de la télévision sont rarement des femmes. À Radio-Canada, seulement 29% du personnel permanent; à Télé-Métropole, 30% des employé-e-s et à Radio-Québec, 35%[2]. Parmi elles, très peu de cadres, techniciennes ou réalisatrices.

C'est pourquoi Quatre Saisons, la nouvelle télévision montréalaise, me paraît bienvenue. On a fait un effort évident jusqu'à maintenant pour recruter plus de femmes que les télévisions traditionnelles : 44% des employé-e-s permanent-e-s. Un départ prometteur.

Ces femmes sont majoritaires à la salle des nouvelles: 63% des effectifs (y compris ces jeunes reporters-camerawomen dont on a tant parlé). Autre fait intéressant, elles sont là où on ne compte d'habitude que des hommes: 34% dans les services techniques et 16% chez les cadres.

Les émissions n'en seront pas forcément meilleures ou différentes, très rapidement. Mais qui sait si la présence de plus de femmes au sein même des équipes qui conçoivent la télévision n'aura pas, pour l'avenir, d'importantes répercussions? Et pourquoi la politique apparemment non discriminatoire de Quatre Saisons n'aurait-elle pas un effet d'entraînement? Radio-Canada, Radio-Québec (d'autant plus que ce sont des télévisions publiques) et Télé-Métropole gagneraient à en suivre l'exemple.

CHRISTINE EDDIE

1. Etude citée dans **La vie en Rose**, «les stéréotypes dans les médias», juillet 1985.
2. Chiffres fournis à l'auteure par les stations elles-mêmes.

Renouvelée, branchée, sympathique... la télévision de l'année!» À cause du battage publicitaire, des têtes d'affiche et surtout de la promesse d'accorder plus de place aux jeunes et aux femmes, je m'attendais à quelque chose d'époustouflant de Quatre Saisons. Je suis vite retombée sur terre.

Un nouveau visage, Madeleine Roy, Caméra 86





Louise Deschâtelets, moins féministe que dans Peau de banane?

Passons sur le manque de professionnalisme du *Grand Journal,* sur l'insipidité de *Premières* et de *Claude, Albert et les autres,* et, en général, sur le risque d'amateurisme d'une télévision trop systématiquement décontractée. Arrivons à la place des femmes là-dedans: exceptionnelle?

Bien sûr, il y a des lectrices et des camerawomen au *Grand Journal* mais, caméra en moins, il y en a aussi à Radio-Canada et à TM. Alors? Quant aux animatrices d'émissions, j'ai vu Madeleine Roy, à *Caméra 86,* présenter bien classiquement des reportages et, à *Jolis à croquer,* une Chantal Jolis décevante, jouant à la petite fille écervelée qui n'écoute pas beaucoup ses invité-e-s.

Mais deux émissions m'ont vraiment désappointée. D'abord *Les Carnets de Louise* (Deschâtelets): les différentes rubriques, Clin d'oeil, Décoration chez soi, Sel et poivre, ne sont que prétextes à faire parler l'invité-e de sa vie personnelle et de ses goûts en matière de décoration, d'alimentation ou de mode. Des sujets tout ce qu'il y a de plus «féminin», quoi!

Mais c'est l'émission de Marie-Josée Longchamps qui remporte la palme. Du lundi au vendredi à 14 h 30, *De toute beauté* est une véritable... horreur! Chaque jour a son thème: alimentation, beauté, harmonie, touche-à-tout, spécialistes... Madame Longchamps reçoit dans sa cuisine (n'est-ce pas la place des femmes?) des invité-e-s qui viennent nous dire ce qu'il faut manger, comment s'habiller... On se croirait revenues au début des années 60, lorsque nos mères collectionnaient les fascicules de l'*Encyclopédie de la femme canadienne-française* (de Michèle Tisseyre).

L'émission du 24 septembre, sur les maladies transmises sexuellement (MTS), m'a littéralement soufflée! Après avoir posé quelques questions très générales (et très biaisées) à son invitée, madame Longchamps lui a demandé des conseils préventifs. La spécialiste a proposé condoms et dépistage une fois l'an, ou plus selon le nombre de partenaires sexuels. Et madame Longchamps, militante anti-avortement de longue date, de résumer: selon qu'on mène une vie «morale» (traduisez: un seul partenaire) ou une vie de «célibataire», on doit se soumettre à un ou plusieurs examens... Cette inter-

Chantal Jolis sur toute les affiches



prétation moralisatrice m'a laissée bouche bée.

Si c'est cela, donner plus de place aux femmes à TQS, voilà un beau recul! Le grand chef indien Guy Fournier devra réajuster son tir sinon la télévision de l'année sera vite déconnectée!

DANIELLE FISET

Vous aurez compris que le titre est un clin d'oeil. C'est vrai: ce sont des filles qui ont du «coffre», une voix et elles veulent chanter pour dire quelque chose. Pour dire des vies et des passions de femmes, des éclats de rire, de l'enfance, des points sur les i, un goût infini pour l'amour, et par conséquent, une quête qui ne s'achèvera jamais. Et elles le savent.

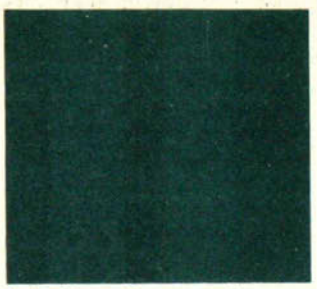
Le seul mensonge contenu dans le titre, c'est «retour». Elles ne reviennent pas: elles n'ont jamais cessé d'être là. Elles ont plusieurs choses en commun et toutes, quelque chose d'outrancier: Geneviève Paris joue trop bien de la guitare pour être une chanteuse; Louise Forestier rit trop fort;

LE RETOUR DES CHAN À COFFRE ET À CONTENU

Marie-Claire Séguin est trop grande et forte; Sylvie Tremblay est trop délinquante. Toutes les quatre composent la plupart leurs musiques, écrivent presque tous leurs textes. Ce sont des auteures-compositeures-interprètes.

Voici leurs fiches signalétiques et leurs propos, jaillis des classeurs de ma très objective (!) mémoire et d'entrevues récentes.

HÉLÈNE PEDNEAULT



Louise Forestier: un acte d'abandon

Comédienne sortie de l'École nationale de Théâtre. Plus de 20 ans de carrière. 12 disques. 42 ans. Lion ascendant Balance. «Retour» très remarqué en 83, après cinq ans d'absence. S'apprête à «revenir» avec un show titré **La Passion selon Louise**, au Spectrum à la mi-novembre. Signes particuliers: nombreux. Sa voix est un scalpel chaud qui taille les textes comme de la chair pour en faire sortir le sens. Très grande interprète. Joue du piano. Un peu de saxophone aussi. N'a pas froid aux yeux. L'Europe? N'y songe pas pour le moment. Risqueuse. Bagarreuse. Rêve d'être une grande écrivaine. Veut faire de la mise en scène. Vidéo-clip et 45 tours **Il m'appelle je t'aime** sortis le mois dernier. Elle a signé des chefs-d'oeuvre: **La Ballade en sac d'école, La Saisie, Le Cantique du Titanic**, entre autres. À retenir: son intelligence. Quelque chose à dire.

Mais qu'est-ce que ça fait d'avoir toujours l'impression de recommencer à zéro? «Quand une romancière présente un nouveau livre, elle recommence à zéro. Un peintre aussi, après chaque exposition. C'est la même chose pour une artiste qui monte un autre show. Maintenant je comprends ça. Mais j'ai toujours fait mon métier d'une manière un peu bizarre... comme avec des tendances suicidaires! On m'a même persuadée que j'avais peur du succès. Pourtant, même si j'avais été plus sûre de moi, plus solide, j'aurais fait le même parcours, la culpabilité en moins. Maintenant, je ne suis plus tiraillée.

«J'ai besoin de beaucoup de temps pour recharger mes batteries. Quand on a 20 ans, on fait des chansons, les unes après les autres, sans réfléchir parce qu'on est en train de monter son collier de perles. Après 40 ans, quand le collier a trois ou quatre rangs, il faut en enlever si on ne veut pas avoir l'air ridicule. On cherche davantage l'élégance. On apprend encore, mais avec moins d'éléments nouveaux; il faut plus de mûrissement. Il ne faut pas monter sur une scène uniquement par besoin d'être aimée.

«J'ai toujours écrit... mais j'écris de plus en plus mes textes. C'est souvent difficile de trouver une auteure qui colle à soi. Quand Francine Ruel m'a écrit des chansons, c'était fabuleux. Auteure ou interprète... ce n'est pas le nom du métier qui fait le champ plus large ou plus étroit: c'est ce qu'on a à donner.

«En 1983, avec **Rendez-vous**, je voulais concevoir un show qui réunirait théâtre et chanson. Et prouver aussi que ma pulsion n'était pas hermétique. Si ça n'avait pas marché, j'aurais su qui blâmer:

PHOTOS: SUZANNE LANGEVIN


GENEVIEVE PARIS


LOUISE FORESTIER

TEUSES


MARIE-CLAIRE SEGUIN


SYLVIE TREMBLAY



j'en étais entièrement responsable. Mais ça a marché, et ça m'a donné confiance. Les suites, par contre, ont été décevantes... J'avais pensé que tout me tomberait du ciel. C'était irréaliste. J'ai fait un succès de grande qualité, mais pas un succès monétaire: j'ai payé tout mon monde et personnellement, j'ai fait 64 $ par show... même à guichet fermé. C'est comme ça dans un petit pays!

«À la radio, par exemple, les artistes québécois-es ne tourneront jamais autant que Madonna. C'est ça, le business! Ce n'est pas un problème nouveau. Dans les années 50, Sinatra tournait plus que n'importe quel Québécois ou Français. Certains artistes le prennent mal. Ils se ramassent très amers après 20 ans de métier. Je ne les blâme pas. Mais je ne peux pas me permettre la même amertume parce que je ne pourrais plus créer. Je ne mets pas la faute sur le dos des médias électroniques, même si je sais qu'ils sont putains depuis toujours et qu'ils le resteront.

«J'ai un fils de 15 ans et je le regarde évoluer en musique avec sa gang. Ils ont eu des préjugés défavorables envers les artistes québécois-es: on s'est engueulés, Alexis et moi, à s'arracher les cheveux. Mais une génération a le droit de cracher sur la précédente, c'est exactement ce qu'on a fait en 68 avec l'**Ostidshow**. Je suis persuadée que les jeunes vont se créer leurs vedettes maison, francophones. Il faut laisser du temps pour le passage des générations. Et puis je trouve très sain de ne plus en rajouter pour s'affirmer comme Québécois, de vouloir s'internationaliser.

«J'aime vieillir, et qu'il y ait des jeunes autour de moi. Je reste critique envers eux, mais quand je vois quelqu'un de 20 ans qui éclate de talent, ça me fait pleurer. Quand j'ai vu Renaud, la première fois, son talent m'a bouleversée.

«Dans mon spectacle de novembre, je vais pousser plus loin le procédé scénique de 83: il y aura cette fois une intrigue greffée sur les chansons. C'est un spectacle plus théâtral, avec unité de temps, de lieu et d'action; un début, un milieu, une fin. Beaucoup de nouvelles chansons, 10 sur 22: de moi (2 musiques et 7 textes), de Pierre Flynn, de Daniel Deshaime. Des surprises aussi, des grands hits que je garde encore secrets. Quand aux anciennes, je ne retourne pas plus loin que **Prince-Arthur** et **La Saisie**.

«Ça s'appelle **La Passion selon Louise**. La passion amoureuse, bien sûr. Je n'en dis pas plus. Je pense que j'ai trouvé l'actrice et la chanteuse en moi. Ce sera un show aussi intimiste que le précédent. Pourquoi je n'ai pas appelé ça **La Passion selon Forestier?** Parce que je trouvais ça trop prétentieux! Il y a beaucoup plus de Louises que de Forestier... Même si c'est ma propre vie que je transpose en action musicale et théâtrale. Comment une artiste peut-elle faire autrement? Bien sûr on élague, on épure, on peut descendre au 12e degré si on veut. Si j'ai choisi de parler de la passion, c'est que j'ai un vieux compte à régler avec elle. Je lave mon linge sale devant le monde, sauf que ce ne sont pas de vieilles guenilles: je transpose, oui, mais avec grâce et élégance!

«Ça ne veut pas dire que la passion est rayée de ma vie. Mais, en la travaillant, je vais peut-être découvrir au-delà une autre sorte de passion. Je ne la vis pas dans ma vie amoureuse actuelle, il faut bien que je l'invente! À 25 ans, je cherchais la passion dans les relations amoureuses uniquement, et non pas dans une démarche artistique. C'est trop gros, la passion. À 42 ans, je n'ai plus autant d'occasions de "flyer" dans ma vie. Alors je prends ma revanche sur scène. Dans la vie ou sur scène, il faut que je vive des choses déraisonnables.

«La déraison, c'est me laisser emporter par un instinct créateur tellement fort que ce n'est plus moi qui tiens les guides. Après toutes ces années, je suis forcée d'être lucide et de connaître par coeur l'ABC d'un spectacle. J'élabore toujours mes shows très "classiquement", très rationnellement. Mais c'est l'interprète — et non l'auteure — qui monte sur scène, qui déverse des émotions, des sensations, du trouble, avec un instinct d'autant plus sûr que les bases sont solides. On peut se permettre de perdre la tête...

«Et puis, je ne monte plus sur scène pour les mêmes raisons. Ce que je voulais entendre du public, il me l'a amplement dit à l'autre spectacle. Je sais qu'il m'aime, qu'il me suivra. Je ne suis plus "insécure". De là mon calme. Je prépare un acte d'abandon, pour aller plus loin.»



Geneviève Paris: la liberté d'abord

Toujours française, mais aurait dû être québécoise. Hasard de naissance. Ici depuis quatre ans, avec des visites fréquentes à sa mère à Paris. Chante dans les cafés à 15 ans. À 19 ans, premier disque solo et première tournée professionnelle comme guitariste avec Maxime LeForestier. Ensuite avec Julien Clerc. 15 ans de carrière. Vient d'avoir 30 ans. Prépare en ce moment un 5e disque, et un spectacle avec Sylvie Tremblay. D'abord musicienne ou chanteuse? Qui sait. Signes particuliers: nombreux. Sa voix est une multiple splendeur aux variations inquantifiables. Libre. L'utilise, je trouve, comme une guitare. En fait, elles sont plusieurs sur scène même quand elle est seule. Magie? À vérifier. Vierge ascendant Scorpion. À retenir: sa virtuosité. Quelque chose à dire.

À 15 ans, on chante à Paris, en anglais, des chansons de Crosby, Stills, Nash and Young et de Joni Mitchell, et regardez où ça finit: au Québec, en 1986, auteure-compositeure-interprète. L'histoire de Geneviève Paris est typique des années 70. Sa première chanson, **Je voudrais bien avoir des ailes**, à 14 ans, indiquait déjà le choix de liberté qu'elle refait chaque jour en signant une musique, un arrangement ou un texte.

«C'est multiplier par dix le travail, mais c'est voulu: on n'est jamais si bien servie que par soi-même. Sur mes trois premiers disques, j'avais signé presque tous les textes et sur le quatrième, aucun. J'avais arrêté d'écrire parce que je déménageais au Québec et que ma vie prenait un tournant plutôt raide. Mais je signerai tous les textes de mon prochain disque. J'ai beaucoup progressé dans l'écriture, je commence même à avoir un plaisir fou. Je ne sais raconter que ce qui vient directement de ma vie. J'extrapole, bien sûr, mais ce sont toujours des histoires d'amour. Je n'ai pas envie de partir de thèmes extérieurs à moi.

«Musicalement, j'essaie de faire mieux que la dernière fois. C'est mon seul objectif. J'ai commencé à jouer des synthétiseurs: créer un seul son peut me prendre une journée, une semaine. Je suis un

PHOTOS: SUZANNE LANGEVIN

peu maniaque. En bonne Vierge! J'ai bien peur de savoir trop bien ce que je veux. Avec ça, me vient une ténacité à toute épreuve. Mais pour moi la fin dépend des moyens: jamais je ne marcherai sur quelqu'un pour arriver où je veux. Ce n'est pas nécessaire, et ce n'est pas mon style. Je suis pacifique.»

Car il y a un style Geneviève Paris, une manière de chanter, de faire des mélodies, de jouer de la guitare. Au Québec, on l'a aimée, on l'a reconnue tout de suite. «Mon plus beau souvenir de métier, c'est mon premier show à Montréal, en 78, à l'Hôtel Nelson. J'avais un trac immense, et tout à coup, j'arrivais devant des gens qui m'aimaient déjà beaucoup, qui m'attendaient. C'était magique. C'est peut-être ce qui m'a incitée à m'installer au Québec, quand j'ai eu besoin de m'éloigner de Paris, de ce monde de stars où je vivais depuis cinq ans, ce monde surfait. L'amour aidant, j'ai fait mes valises. Je croyais rester deux mois, me voilà immigrante reçue! Et depuis mon dernier voyage à Paris, en plein dans les bombes, j'ai décidé de demander ma citoyenneté, comme Chantal Jolis, comme Marie Cardinal. Même si je suis obligée de retourner souvent à Paris pour le métier, c'est ici que je veux vivre.»

Manière de fêter ses 30 ans. La dernière fois que je l'ai vue sur scène, elle parlait beaucoup de ces 30 ans qui s'en venaient. «J'y pense depuis longtemps. À 15 ans, avec les copines, on se disait: quand j'aurai 30 ans, tout ira très bien. Et ça se vérifie. Je vais enregistrer mon prochain disque à Paris, pour le printemps 87. Et je prépare des shows avec Sylvie Tremblay. J'aime beaucoup Sylvie. Sur scène, nous deux, c'est noir et blanc, les deux extrêmes, ne serait-ce qu'au niveau des voix: elle est soprano et je suis plutôt alto. Tellement à l'opposé qu'on ne peut avoir que du plaisir, sans compétition possible. Et le public sent aussi quelque chose de très fort. En tout cas, celle qui jouera le plus de guitare, c'est moi, et celle qui portera le plus de robes, c'est elle!»

Après 15 ans de carrière et cinq disques, que lui reste-t-il à rêver? «Je ne suis pas une rêveuse. Je ne rêve que de choses que je sais réalisables. Je rêve d'écrire de plus en plus, parce que je suis une créatrice. Je rêve de plaire à de plus en plus de gens, d'être reconnue de mon vivant tout en restant fidèle à ce que je fais. Je rêve d'aller plus loin, et de vivre une réelle progression dans mon art. Et c'est vrai, j'ai de plus en plus de plaisir et d'habileté. Pour moi, le résultat est toujours proportionnel au plaisir éprouvé.»

Je ne la pensais pas aussi drôle, aussi légère. Je la croyais timide (elle l'est), sérieuse comme une passe de guitare délicate où il faut une concentration à tout crin ou 25 doigts. «Je suis singe en astrologie chinoise. C'est peut-être ce côté qui commence à sortir en public. Dans la vie, plus la situation est sérieuse, plus je cherche les côtés drôles. J'aime le recul de sécurité que l'humour apporte; il permet de dire plein de choses impossibles à dire autrement. J'adore rire.»

Mais elle fait ce métier très sérieusement. Il faut la voir répéter, donner ses indications aux musiciens, recommencer. C'est une fignoleuse qui ne laisse rien au hasard. «Je n'ai jamais pensé faire ce métier, c'est comme si je le faisais de naissance. Ce n'est pas un métier, c'est moi. Je ne suis pas une fille très angoissée même si je me pose de multiples questions. J'essaie de ne pas tomber dans le panneau de l'angoisse. C'est peut-être pour ça que j'ai commencé à chanter à 15 ans: le premier amour se passe mal, alors dépression? Non. Chanson...»

Marie-Claire Séguin: sortir des conventions

Partie des concours d'opéra entre couvents, elle est arrivée sur scène à 15 ans et, depuis, refuse obstinément d'en sortir. Deux disques avec le groupe très électrique la Nouvelle Frontière au début des années 70. Quatre disques avec son frère Richard: les Séguin deviennent à leur insu les chefs de file du «peace and love» québécois. Trois disques solo, 19 ans de carrière à 34 ans. Toujours jumelle. Vient de faire un «retour» sur disque après sept ans et revient sur scène à Montréal, au Club Soda, à la fin novembre. Signes particuliers: nombreux. Sa voix est passée de l'ange à la femme, mais les qualificatifs pour la décrire manquent toujours au dictionnaire. Têtue. Chercheuse. Très grande chanteuse. Chante comme elle respire autant sur la rue qu'au cinéma en même temps que Barbra Streisand, à gêner ses amies. Passionnée d'ésotérisme et d'astrologie. Bélier ascendant Poisson. Joue du piano et des claviers. Rêve de comédies musicales. A emprunté à la banque pour avoir un mini-studio chez elle. De plus en plus indépendante musicalement. A signé des musiques pour les cinéastes Diane Beaudry et Diane Poitras. À retenir: sa générosité débordante. Quelque chose à dire.

Minuit et 1/4 : son troisième disque solo. Minuit est passé. C'est l'heure de l'après-transformation, en route vers l'aube, vers un soleil qui accepte encore de se lever. Destination lumière, le voyage continue. «En voyage, hors de ses schèmes habituels, on est plus vulnérable, forcément plus attentive, plus reliée et dépendante de ce qui se passe autour de soi. Moi je me porte mieux quand je réussis à me sentir en voyage, même dans le quotidien. Anne Sylvestre m'écrivait récemment: "Que la vie t'étonne..." C'est le plus beau souhait. La vie nous tient debout tous les matins à coups de promesses. Mais l'ironie là-dedans, c'est qu'on est à la fois piégée et maintenue en vie par son désir.»



Du Marie-Claire Séguin tout craché. Je la vois se bagarrer avec elle-même depuis 12 ans, se raffiner, sortir de ses gonds, recommencer, excessive dans l'exubérance comme dans la timidité. Je lui ai longtemps dit qu'elle était une montagne qui se prenait pour une souris. Image à peine exagérée. En 1986, la souris est morte et la montagne se porte à merveille, proche de sa puissance.

«Les Séguin ont donné leur dernier show il y a 10 ans. J'ai vécu alors une grande cassure dans ma vie personnelle comme dans ma vie d'artiste. Je passais du succès, des salles archipleines, au vide. Je suis retournée à l'école des petites boîtes, seule avec un pianiste. C'est dur pour l'ego, mais ça ramène à l'essentiel! Et c'est finalement toujours le public qui donne un sens à une carrière. On a tendance à ne "voir" les artistes que sous de gros *spots,* de préférence à Montréal. Mais toutes ces années, je n'ai jamais arrêté: plus de 300 spectacles, entre autres au Mexique et au Maroc! Créer, c'est rencontrer ses limites. Tant qu'on ne les a pas touchées, on est dans le vide. J'ai attendu sept ans entre le deuxième et le troisième disque, et je ne suis pourtant pas une fille patiente. Mais j'intègre lentement. Pour moi, il y a deux façons de grandir: en se spécialisant, ou en prenant de l'envergure. Je préfère la deuxième. Mais ça signifie élargir sa base: la voix, le piano, la technique, le mouvement».

Minuit et 1/4 parle pour elle. Il y est question d'amour, de solitude, des risques qui se prennent ou se fuient. «Il faut risquer autant dans la création que dans les relations ▷ 52

Allez vous promener ou... envoyez promener quelqu'un-e!

Voici votre billet d'avion

pour Miami, Paris, Los Angeles, Londres, Calgary, Singapour... ou toute autre destination Air Canada. Si vous avez jeté par mégarde le carton réponse, VITE! récupérez-le ou allez acheter une autre copie du magazine.

Abonnez-vous à la Vie en Rose ou abonnez quelqu'un-e que vous aimez bien et courez la chance de gagner 2 billets d'Air Canada pour la destination de votre choix.

C'est simple comme tout: abonnez-vous en remplissant et en nous postant le carton-réponse. Vous recevrez la Vie en Rose chez vous et serez assurée de ne jamais manquer un numéro. De plus, vous pouvez économiser usqu'à 45% sur le prix du magazine en kiosque.

Ou encore, abonnez quelqu'un-e que vous aimez bien. Vous offrirez ainsi un cadeau qui fera plaisir toute une année ou plus.

Mais le plus beau, c'est que dans tous les cas, la nouvelle abonnée et la personne qui nous envoie son nom courent chacune la chance de gagner deux billets d'Air Canada pour le bout du monde!

Alors profitez de cette occasion unique et abonnez plusieurs personnes. Vous augmenterez vos chances d'aller vous promener ou d'envoyer promener quelqu'un-e!

RÈGLEMENT

Les deux billets sont valides pour n'importe quelle destination du réseau Air Canada, pour une période de deux semaines.

Les dates de départ sont liées à certaines conditions.

Hébergement, repas, transport terrestre et assurances non compris. Taxes incluses.

Sont éligibles au tirage tous les cartons postés avant midi le 31 décembre 1986.

Le tirage aura lieu le 9 janvier 1987, à midi.

Les billets seront émis entre le 15 janvier 1987 et le 31 décembre 1987. (Valeur jusqu'à 2,500$).

Le règlement complet du tirage est affiché dans les bureaux de la Vie en Rose, 3963, rue St-Denis, Montréal.

AIR CANADA

amoureuses. On est imbibées de conventions, tout en se pensant bien originales. Pourtant, on a la chance en ce moment de pouvoir redéfinir certaines choses vitales qui ont "éclaté": le couple, la famille, le sacré, tout.

«Dans ce disque, je parle souvent des amours de passage. Comment se sortir, entre autres, d'une attitude cynique face aux amours passagères vécues chaque fois comme des échecs? Je ne parle pas des aventures du **Déclin de l'empire américain**, sans contact réel, sans soif. Les rencontres instantanées sont de l'amour aussi. Souvent même plus que l'amour-assurance-vie de certains couples. Deux êtres humains qui se rencontrent: il y a, pour moi, quelque chose de sacré là-dedans.

«Mais je vise aussi l'engagement amoureux. Moi je prends position, même si j'ai peur. Je demande à l'homme en face de moi de faire la même chose, pour que quelque chose soit possible. C'est aux hommes à se grouiller maintenant. On est prêtes à les recevoir... Ça veut dire plusieurs sortes d'émotions, comme dans la chanson **Passez messieurs**: le détachement de la fille au-dessus de ses affaires, qui les regarde passer du bout des yeux; la rage, devant leur absence, et à comprendre les *patterns* vécus avec eux; la tendresse (*It takes two to tango...*), le besoin de leur feedback; la tristesse aussi, parce que nous sommes aussi perdues qu'eux.

«Cela dit, mes attentes amoureuses ne sont plus les mêmes. Je me suis donné de la substance, mais ça ne fait qu'augmenter ma solitude. C'est normal: aussitôt qu'on sort du champ des conventions, on trouve la solitude.»

Comme Forestier, Paris et Tremblay, Séguin la chanteuse a choisi la «vérité longue» plutôt que le fugitif. «Aussitôt qu'un chanteur ou une chanteuse arrive avec un contenu, les diffuseurs ont peur et élèvent un mur entre cet-te artiste et le public. La «couche opaque» des intermédiaires du business ne mise que sur l'instantané, la vente et surtout, l'imitation. Mais c'est le temps qui parle et qui gagne. Ça ne me dérange pas de ne pas être dans l'instantané. "Le temps ne respecte pas ce que l'on fait sans lui", a dit quelqu'un. Un jour, ça devient évident et ce n'est même pas négociable. Les artistes que j'ai aimé-e-s étaient comme ça: Brel, Piaf, Signoret, Ferré, Vigneault, Leclerc... des personnes entières. Moi, je choisis d'être de cette lignée.»



Sylvie Tremblay: au-delà des mots

Est tombée dans la voix et la musique quand elle était petite, et cet accident majeur l'a empêchée de faire autre chose. Plus de huit ans de carrière. Deux disques. 33 ans. Piano-bars à Chicoutimi. Commence sa carrière professionnelle à Québec. Débarque à Montréal en 81. Ses spectacles au Transit, au Club Soda et au cinéma Outremont ont fait défaillir d'émotion les critiques et le public. Vient de sortir son deuxième 33 tours, **Parfums d'orage**, après trois ans de «silence». Chante comme elle respire, elle aussi. Drôle. Curieuse. Hilarante parfois. Née un 30 juin, «coiffée», c'est-à-dire la tête recouverte par la pellicule transparente du placenta, comme un bas de nylon. Un cas sur un million. Signe de chance selon le médecin-accoucheur: «Elle sera une grande star.» Signes particuliers: nombreux. Sa voix est un oiseau migrateur qui n'a de pays que son propre plaisir (et le nôtre). En avril prochain, incarnera la célèbre Carmen. Suspense: réussira-t-elle un jour à être assez commerciale? (Cette question vaut pour les quatre). Effrontée, timide. Se fout complètement du *star system*, aime l'underground. Aurait pu être chanteuse d'opéra. A signé plusieurs musiques de vidéos. Joue du piano. Veut lire avant publication toutes les entrevues de fond qu'elle accorde (depuis celle de **Châtelaine**). Cancer ascendant Gémeaux, probablement. Ou Taureau. À retenir: génie de l'improvisation musicale et verbale. Quelque chose à dire.

Mais qu'a-t-elle fait depuis son spectacle à l'Outremont, en 1983? «J'ai rencontré beaucoup de gens... c'est important car mes chansons sont faites des gens qui me touchent, me traversent, me donnent des images et parfois des paroles. J'ai retrouvé l'underground de mes débuts, il y a dix ans, à Québec. J'ai composé des musiques de films pour Vidéo-Femmes, j'ai fait des shows-bénéfices, seule ou avec d'autres. Finalement, c'est une période qui a été très profitable.

«C'est vrai, il n'y a pas eu de suivi commercial après l'Outremont, même si les critiques ont toutes été excellentes. On m'a même dit que c'était trop. Mais non: le spectacle était bon, les chansons aussi, et personne ne pouvait dire que la voix était plate... Évidemment, il aurait fallu un suivi. Quand les gens ne nous voient pas dans la presse, ils s'imaginent qu'on est en sabbatique. Je n'ai pas arrêté, mais j'ai fait des choses moins *flashantes*. Jusqu'à ce nouveau 33 tours, **Parfums d'orage**.

«C'est un disque de travail et de doux doute, avec des chansons plus commerciales, mais souvent longues. J'aime le son: c'est un heureux mélange de son contemporain, de machines qu'on apprivoise tranquillement et de musiciens en chair et en os. Il y a équilibre. J'en suis très contente. C'est un produit que j'ai suivi et contrôlé avec Marc Pérusse, le coproducteur. Je prends dans ce disque une direction beaucoup plus définie que dans le premier.

«J'ai beaucoup de mal à parler de ce que j'écris. En fait, on écrit une chanson pour tous les mots qu'on n'a pas dits, et on chante pour tous les mots qu'on n'a pas écrits. Je n'écris pas de romans, j'écris des chansons où il faut qu'une image passe en quatre ou cinq minutes. Même si je parle de souvenirs qui datent de 12 ans ou d'événements qui ont duré trois ans. Je souhaite que d'autres aussi s'y reconnaissent. J'essaie de rejoindre ma famille, en fait... Mais j'aimerais fouiller plus l'universel, le social. Écrire *la* chanson qui va arrêter la guerre, mais je n'ai pas ce pouvoir, ce talent. Mon métier c'est aussi d'accepter tous les mots que je n'aurai pas pu écrire.»

Sylvie Tremblay sait catalyser des énergies; elle provoque les choses par sa seule présence, et laisse le hasard et l'intuition faire le reste. Par exemple, elle ne décide pas qu'elle doit faire une chanson ou un show avec Geneviève Paris. Non. Un soir, elles se retrouvent chez des amies autour d'un même piano, et ça finit par faire une chanson. Après, ça s'organise. Elle invite Geneviève à chanter sur son disque, elles aiment travailler ensemble et ça finit sur scène. C'est organique et organisé.

«Le plus gros de mon travail, c'est d'écouter ce que les gens disent. C'est ma matière brute: elle fait autant partie de moi que mes propres souvenirs. Je me perds facilement dans la beauté des mots, même si je prétends qu'on devrait pouvoir s'en passer pour se comprendre. Mais je l'avoue: j'ai un plaisir fou à jouer avec les mots. Je m'en défendais avant parce que je croyais que c'était de la fumisterie... Quand je pars dans mes délires verbaux-poétiques, je n'ai pas l'impres-

PHOTO: SUZANNE LANGEVIN

sion d'être en train de travailler; c'est quelque chose qui vient de plus loin que moi. J'accepte mieux cette sensibilité maintenant. J'ai le fond, il me faut la forme. C'est là qu'est le travail.»

Elle semble aimer ausi le talent des autres. Ne se sent-elle jamais en compétition? «Jamais. J'aime et j'ai besoin du talent des autres, d'être dans leur "giron". Geneviève Paris, par exemple, est une femme que j'admire, et je ne ressens pas du tout d'envie face à elle. C'est sain comme complicité. Elle aime ce que je fais, j'aime ce qu'elle fait, et je ne comprends pas qu'elle ne soit pas une plus grande vedette. J'ai du plaisir aussi avec elle en dehors de la musique. J'ai besoin d'un rapport humain fort, et de gens qui vont plus loin que la surface, qui ne s'attardent pas indéfiniment sur les comportements un peu bizarres.»

La vie intime de cette «grande amoureuse» interfère-t-elle dans sa vie professionnelle? «En période de travail, jamais. Mais si mon spleen est vraiment fort, il n'y a pas de quotidien qui puisse le régler. Alors mon chum doit comprendre que mes crises ne s'adressent pas à lui. L'amour-passion, chez moi, contient une bonne partie d'autodestruction.

«J'avoue que j'ai bien souvent des désirs "malsains": arriver chez nous et que le ménage soit fait, mon bain coulé, le repas prêt. Mon chum le fait assez souvent, mais parfois j'aurais envie de recréer l'archétype familial à l'envers: être l'homme et que l'autre prenne soin du quotidien...»

Sur la pochette de **Parfums d'orage**, elle est assise sur un lit où un homme est couché, qui semble l'attendre. Elle a la tête haute, des vêtements de grande soirée, dans une atmosphère surréaliste à la Salvador Dali. Il y a une valise sur le lit: arrive-t-elle ou est-elle en train de partir? On ne sait pas. Il y a eu un orage, mais lequel? Elle en revient, et le mouvement de son corps semble dire qu'elle a vaincu quelque chose. C'est une image fière, baveuse diront certains. Superbe.

A-t-elle la même attitude dans son métier que sur cette pochette? Est-elle toujours prête à repartir? «Je me laisse bien des portes ouvertes en tout cas. L'année qui vient est chargée: la promotion du disque, les shows avec Geneviève ou toute seule, et au printemps, **Pour en finir une fois pour toutes avec Carmen**, de Robert Lepage, pour lequel je dois apprendre à danser le flamenco! Plus tard, j'aimerais faire du cinéma, réaliser, ou encore "coacher" des chanteurs et des chanteuses plus jeunes. De toute façon, je serai toujours dans la création.»

J'ai choisi des femmes avec plusieurs années de métier, qui écrivent depuis toujours, et que j'aime. Quatre créatrices qui ont trouvé leur puissance, leur style, leur autonomie. D'autres s'en viennent qu'il faudra surveiller avec intérêt. On en reparlera.

D'ici là, il est un fait: on entend beaucoup de voix de femmes à la radio, mais peu de paroles de femmes. Certain-e-s me rétorqueront que c'est normal, qu'il y avait, jusqu'à présent, beaucoup moins de femmes auteures-compositeures. C'était vrai. Pour une Barbara, une Suzanne Jacob, une Anne Sylvestre, il y avait 20 hommes. Moi, je prétends que, toutes proportions gardées, on fait moins tourner la parole des femmes. J'aimerais avoir des chiffres. Je lance une invitation au Conseil du statut de la femme ou à tout autre organisme prêt à faire une enquête sérieuse. Je gagerais un dix là-dessus. Qui sont les auteurs des paroles que les voix de femmes chantent? On verra. Je ne demande qu'à me tromper.

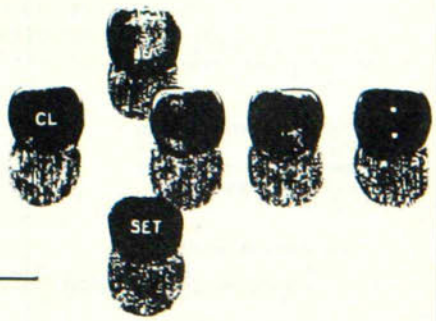
En attendant, on ne sait pas trop où l'on s'en va comme peuple parlant français dans cette marée anglo-saxone. On parle de rétablir l'affichage bilingue et d'enseigner l'anglais dès la première année d'école. De plus en plus de jeunes francophones se mettent à chanter uniquement en anglais. Il est clair que, hommes ou femmes, nous avons affaire à forte partie. Chanter en français sera-t-il bientôt de l'ordre du folklore? Alors la parole des femmes là-dedans, on a beau exiger de l'entendre, on se demande à quelle heure on aura le temps de s'en préoccuper, à travers tous les problèmes de survie, économiques et culturels.

Marie-Claire Séguin m'a rappelé une phrase de Vigneault: «Quand un petit peuple s'éteint, c'est une vision du monde qui s'éteint et ça, c'est impardonnable.» C'est vrai pour toutes les minorités mais c'est vrai aussi pour une majorité, celles des femmes. Mon dieu que j'ai l'air ancien! C'est ancien maintenant de se préoccuper du sort de la langue française. Comme la passion est ancienne, selon madame Badinter. Alors oui. Je serai une *has been* de la langue française et une passionnée plus que jamais. Je sais même le dire en anglais. Et je fonderai un club de *has been* de la passion et on rigolera comme des vieilles folles.

Et puis, si on se met à acheter massivement des (bons) disques de femmes, les diffuseurs seront bien obligés d'en imprimer d'autres. Acheter quelque chose créé par une femme n'est pas encore (malheureusement) un acte de consommation comme les autres. Moi, je dis qu'il faut créer nos propres stars, les imposer, les exiger à la radio. En commençant — pourquoi pas? — par les quatre femmes qui viennent de parler. ◇

INSTALLATIONS/FICTIONS

23 artistes, 23 écrivains/écrivaines



GALERIE GRAFF

Une exposition

Exposition du 4 au 24 décembre 1986

Ouvrage disponible chez Graff
963, rue Rachel Est
Montréal
(514) 526-2616

ÉDITIONS *NBJ*

Un livre
«installations/fictions»
180 pages, 130 illustrations
papiers spéciaux, pliages,
interventions d'artistes dans
chaque exemplaire: un livre
d'art à coût modique: 29 $.

Diffusion en librairie:
Dimédia (514) 336-3941

UNE GESTION *au féminin?*

NOUVELLES RÉALITÉS

- Les femmes d'affaires doivent-elles encore affronter des problèmes différents des hommes d'affaires lorsqu'elles se retrouvent dans l'entreprise?
- Existe-t-il une "gestion au féminin" qui soit différente d'une "gestion au masculin", ou une saine gestion tout court?

Tels sont quelques-uns des sujets ou thèmes abordés par les femmes d'affaires interviewées dans le livre. On y trouve aussi des témoignages extrêmement riches sur les rapports que ces femmes entretiennent avec leur environnement personnel et professionnel.

Une préface de **Mme. Louise Roy**, président-directrice générale de la S.T.C.U.M. et 24 entrevues parmi lesquelles:

Madame Ginette Gadoury
Président, directeur général
DécorMag

Madame Céline Hervieux-Payette
Directeur
Développement de l'entreprise
Finances et Développement
Groupe SNC

Madame Henriette Lanctôt
Présidente
Association des Femmes d'Affaires du Québec

Madame Suzanne Leclair
Présidente, fondatrice
Les Fourgons Transit Inc.

Madame Pauline Marois
ex-ministre
Gouvenement du Québec

Madame Louise Piché
Vice-présidente
Équité en matière d'emplois
Canadien National, Ressources humaines

Les auteurs, tous deux professeurs à l'UQAM sont: ***Gilbert Tarrab,*** chroniqueur à La Presse et au Devoir, et ***Carolle Simard*** qui s'intéresse particulièrement à l'évolution des rapports hommes-femmes dans l'entreprise.

Éditions G. Vermette inc.

C.P. 85, Boucherville (Québec)
Canada J4B 5E6
(514) 641-1334

CLÉMENCE, PÉRIODE ROSE-BLEU-VERT

J'haïs écrire!: C'est le titre du dernier livre de Clémence Desrochers, lancé ce mois-ci au «Cabinet des Merveilles» des Éditions Trois. Et comme le nom de la collection l'indique, Clémence en a l'air tout émerveillée. C'est pourtant son septième recueil, mais depuis *Le monde aime mieux...* (1977), elle n'avait plus publié. *J'haïs écrire* comprend les textes de ses trois derniers shows: *Les Retrouvailles de Clémence, Plus folle que jamais,* et *Le Derrière d'une étoile.* Et ses dessins, surtout, n'oublions pas ses dessins!

Car Clémence, l'oeil blond et la fossette ravie, s'extasie: «Ce sera un beau livre plein de couleurs! Je dessine de plus en plus et j'y prends beaucoup plus de plaisir qu'à écrire: je suis moins usée par cette aventure que par celle des spectacles. Comme les miens se basent chaque fois sur ce que je suis, sur ce que je vis, j'ai vraiment l'impression de ne pas me renouveler assez vite. Par contre, j'essaie de diversifier mes shows, de les faire bouger, alors il y a un conflit entre moi, qui ne change pas assez vite, et cette impression de me répéter...»

N'est-il pas contradictoire de publier les textes de ses spectacles quand on les pense répétitifs? «Si je fais du show, rétorque-t-elle, c'est d'abord parce que j'écris. Je suis un écrivain (sic) qui parle, un écrivain public. En lisant mes textes on me donnera un rôle que je n'ai pas assez joué, celui d'une fille qui écrit. Et puis, je veux rendre justice à mes textes, qu'ils soient sur du papier. Parce que fille d'écrivain, j'aime les livres. *J'haïs écrire* — parce que c'est difficile de ne pas être déçue par ce qu'on écrit, parce que je suis paresseuse, parce que j'aime tellement mieux être dehors, aller en chaloupe, couper du bois, ramasser des feuilles — mais je me considère comme une littéraire: tout ce que je vis devient *écrit,* passe par les mots. J'aime l'écriture quand, comme le désir, elle est "tellement là" et tellement forte qu'on ne peut lui échapper. Quand j'ai un sujet qui me passionne, j'écris avec intensité. Je fais tout avec intensité d'ailleurs,... mais rarement! Ça me flatte, aussi, de penser que mes textes, une fois publiés, pourront me survivre, être joués par d'autres. Et, comme, justement, je ne veux plus faire de shows...»

PHOTOS: ANDRÉ CORNELLIER



Est-elle sérieuse, cette fois? Ne veut-elle plus jamais monter sur scène? «Je dis ça après chaque show, je le sais. Mais je mène cette sorte de vie publique depuis plus de 25 ans et toutes les contraintes entourant un spectacle, c'est trop pour une fille indépendante comme moi! Pourtant j'ai une grande liberté pour exprimer ce que je veux: l'humour et l'amour permettent de "faire passer" beaucoup de choses. Faire rire est un pouvoir: j'aime mieux celui-là qu'un autre, mais en même temps j'en suis lasse. Je préfère dessiner.»

Elle pousse vers moi une petite feuille d'écolière, le dessin d'un pot de fleurs légèrement de guingois, et me lit — timidement, croirait-on — les phrases qui voltigent autour: «Ah! que j'aime les crayons de couleur, les craies de cire, les feutres! Si je m'écoutais, j'achèterais des tonnes de plumes, de stylos, de tablettes à dessiner. Mais mon talent est mince et accidentel. (...) Si je m'écoutais, je n'écrirais plus, parce que les roses, les bleus, les verts, les rouges sont tellement moins arides que les noms de l'encre sur la feuille blanche!»

Et elle enchaîne: «Oui, ce sera un livre plein de dessins de couleur, et il sera lancé en novembre, le mois de ma fête. Les dessins s'inspirent de ces albums de famille où il y a des photos d'enfants un peu figées, comme on en prenait dans le temps, au chalet, au bord de l'eau, ou dans un champ de marguerites, l'été...» Puis, d'un ton mi-désolé, mi-pensif: «Mais tout ce que je dessine prend un petit côté caricatural... Bien sûr, ce sont des dessins naïfs, et je ne sais pas si ça tient à mon manque de formation, à mes limites, ou à mon caractère...»



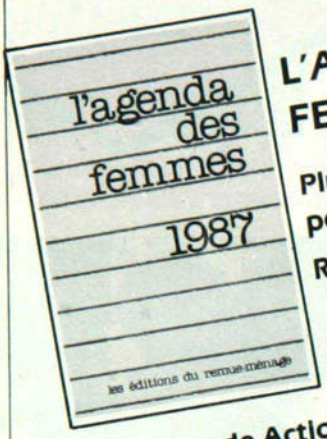
Entre un dessin d'écolière et la photo des parents adorés.

Et si ça tenait à un besoin de se défendre, comme par l'humour des monologues, contre la sentimentalité? «Oui, sans doute, admet-elle. Je ne veux pas faire des petits dessins *cute.* Alors je rajoute des titres drôles. J'ai beau "être née d'une mère fatiguée et d'un poète déçu", comme je l'ai écrit quelque part, je suis une fille très joyeuse. Et heureuse. J'adore vivre. De plus en plus. L'avantage de vieillir, c'est qu'on se détache davantage de soi pour s'intéresser à tout ce qui se passe alentour.

«Si on continue à être le nombril du monde, on s'étouffe. C'est pourquoi, aussi, je ne tiens plus à faire des spectacles. Je vais continuer d'écrire... mais pour les autres. Yvon Deschamps m'a demandé des textes pour son émission *Samedi de rire,* Robert Charlebois en voudrait aussi. Ces expériences de travail en équipe m'intéressent beaucoup et me permettront, je pense, d'évoluer plus rapidement, de me renouveler...»

Pourvu que cela nous la ramène plus vite sur scène! Eh bien, lisons-là, en attendant...

GLORIA ESCOMEL



L'AGENDA DES FEMMES 1987

Plus de 10 ans de travail pour les femmes

Résultat: des victoires!

9,95 $
ISBN 2 89091 064 4

Des textes de Action Travail des femmes, des Folles alliées, du «Y» des femmes, du Centre de santé des femmes de Montréal, du Regroupement provincial des maisons d'hébergement et de transition pour femmes victimes de violence, de Hélène Paré.

Pour se remonter le moral et se serrer les coudes!



Q.E.D.

GERTRUDE STEIN
traduit par
Michèle Causse

14,95 $
ISBN 2 89091 066 0

1903: première œuvre achevée de Gertrude Stein. Dans ce récit autobiographique à peine voilé, Gertrude Stein décrit avec lucidité et rigueur ses réactions et son évolution face au sentiment amoureux.

***Q.E.D.* ou «Les choses comme elles sont», entre Adèle, Helen, Mable: traduit pour la première fois en français et publié conjointement par les Éditions Viasta (France) et les Éditions du remue-ménage.**



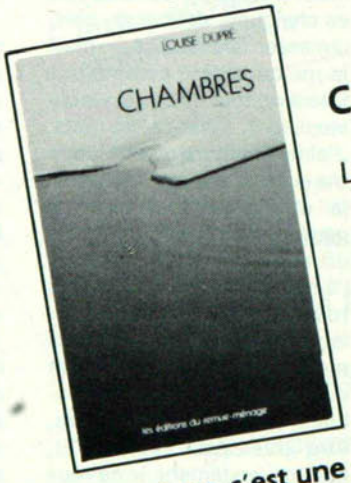
FEMMES ET MATHÉMATIQUE

LOUISE LAFORTUNE, coordonnatrice

13,95$
ISBN 2 89091 065 2

D'où vient l'idée que les femmes ne peuvent réussir aussi bien que les hommes en mathématique? Pourquoi la mathématique est-elle si difficile d'accès aux femmes? Connaissez-vous des mathématiciennes passées à l'histoire?

Issu du colloque «Femmes et mathématique» (Montréal, juin 1986) ce livre marque le début d'un mouvement irréversible vers la conquête de l'espace des femmes en mathématique.



CHAMBRES

LOUISE DUPRÉ

9,95$
ISBN 2 89091 063 6

Chambres, c'est une atmosphère, un climat, une intimité où les mots et les corps se lient, où le calme laisse transparaître le sentiment d'urgence face à la vie et à la mort.

Auteure de *La Peau familière* (Éditions du remue-ménage) et de *Ou* (Éditions NBJ)

les éditions du remue-ménage

EN VENTE DANS TOUTES LES LIBRAIRIES
distribution en librairie DIFFUSION DIMEDIA

LES MONSTRES DE LA PORNO



Ni le dépanneur Jacques Drolet ni le grossiste en porno Yvan Cauchon n'ont peur des féministes comme Nicole Morin.

Vous le pensiez mort? Le théâtre «engagé» est pourtant bien vivant. Celui du Parminou, en tout cas. Avec plus de 60 créations collectives derrière elle, la troupe de Victoriaville présente jusqu'au 16 novembre, à l'espace Go à Montréal, sa dixième pièce sur la condition féminine: *Ça crève les yeux, ça crève le coeur* aborde la question ô combien actuelle de la pornographie.

Créé en 1973, défini comme une «troupe nationale de tournée», le Parminou pratique un théâtre d'intervention destiné au public populaire ...«du plus petit au plus éloigné des villages en passant par toutes les grandes et moyennes villes du Québec». Autrement dit, cherche à éduquer les masses? Maureen Martineau, comédienne, est membre de la troupe depuis sept ans: «Peut-être au début; on avait des convictions arrêtées, on cherchait à les inculquer à d'autres.»

Et en effet, le théâtre politique «à pancartes» des années 70 était teinté d'une analyse marxiste pas toujours très subtile, du genre: Le-gros-méchant-capitaliste versus Les-gentils-zouvriers... Mais beaucoup d'eau a coulé sous le pont du Parminou depuis *Ô travail*, en 1978! «On a développé un théâtre de réflexion, qui affirme moins directement des vérités.» Depuis 1981 et *Ben voyons bébé... y'a rien là*, traitant du harcèlement sexuel, le Parminou cherche surtout à sensibiliser et à questionner, en privilégiant l'échange avec le public avant, pendant et après la représentation.

Et le Parminou continue de croire à la création collective. Mais comment écrire à plusieurs sur un sujet aussi délicat que la porno? On a formé un collectif de six personnes et commencé par une recherche assez exhaustive: visionnement de vidéos, films, diaporamas, recontres avec des épiciers vendeurs de revues pornographiques et des distributeurs de vidéos. L'équipe en est sortie profondément troublée. «C'est comme si tu avançais dans une forêt sans savoir qu'il y a des monstres dedans. À un moment donné, tu te retrouves dans un film d'horreur», explique Maureen Martineau qui, au départ, s'estimait bien documentée; elle avait même vu le troublant *C'est surtout pas de l'amour* de Bonnie Klein. «Mais mon information datait de cinq ou dix ans. (...) Les scénarios utilisés aujourd'hui dans les revues et les vidéos sont d'une violence effrayante. C'est de la torture, l'équivalent de la torture sud-américaine.»

Dans un deuxième temps, les trois femmes et les trois hommes ont questionné leurs propres sexualité et fantasmes. Ce qui devait se révéler aussi très bouleversant. «Tu vois que tu as intégré très jeune des modèles érotiques insidieusement pornographiques. Alors ton univers érotique s'écroule, tu te retrouves un peu face au vide, parce que sans autres modèles, sans références, sans autres bases pour en inventer.»

Les gars de l'équipe réagissaient-ils différemment? «Ils étaient mal à l'aise d'être associés à la porno, alors que les femmes ne se sentaient pas attaquées a priori.» Le spectacle, finalement, traduit bien l'état d'esprit du collectif lors de la création, «un peu dur mais en même temps très comique». Le Parminou a d'ailleurs toujours cru en l'humour.

Maureen Martineau, elle, est contente que la pièce ait évité le débat pornographie versus érotisme, le piège de la pornographie-en-tant-que-liberté-d'expression ou même en tant qu'érotisme: «Je trouve que c'est mal poser la question. La vraie question, c'est l'attaque faite aux femmes par la pornographie, dans leur être le plus global, le plus profond.»

Ça crève les yeux, ça crève le coeur a déjà été joué une quarantaine de fois en région. En général, le spectacle est bien accepté. Les gens sont surpris, ils s'aperçoivent qu'ils ne sont pas informés, que c'est beaucoup plus grave qu'ils et elles ne le pensaient. C'est un spectacle qui choque et qui émeut. Et, surprise agréable, les gens restent pour la discussion. Discussion souvent pleine de contradictions: par exemple, plusieurs se disent contre la pornographie mais aussi... contre l'éducation sexuelle dans les écoles!

En jouant au Théâtre expérimental des femmes, le Parminou espère rejoindre un public plus large encore. Mais en quoi leur théâtre est-il expérimental? «Il l'est dans sa diffusion, dans sa méthode de création et dans son rapport avec le public», répond Maureen Martineau. Elle ajoute que faire du théâtre populaire n'empêche pas la recherche formelle et qu'il y a un avenir pour le théâtre d'intervention même si certain-e-s le croient dépassé, et malgré la concurrence croissante des vidéos éducatifs. «Nous, on joue au moins 300 fois par année, invités et payés par 300 organismes. On fait vivre une troupe de 18 personnes à temps plein, soit deux équipes de tournée. Ça, c'est une réalité, ne serait-ce qu'économique.»

LUCIE VILLENEUVE

PHOTO: JEAN-FRANCOIS GRATTON

THÉÂTRE

Asinamali!

de Mbongeni Ngema par le Market Theatre d'Afrique du Sud, au Centaur, à Montréal, du 7 octobre au 1er novembre.

Acclamé à la Quinzaine de théâtre de Québec en juin, **Asinamali** vient d'entreprendre une tournée canadienne réussie, à en juger par l'enthousiasme de la critique.

Ce n'était pas le cas du Centaur, pourtant plein à craquer, un soir d'octobre. On sentait l'ennui, sinon le malaise, et les applaudissements de la fin étaient motivés par la conscience politique de certain-e-s plutôt que par la satisfaction de plusieurs. Moi, je me demandais si je devais applaudir, point.

Une pièce qui dénonce le racisme le plus scandaleux des 20 dernières années, l'apartheid, mais en même temps épouvantablement sexiste, doit-elle être applaudie? Il y a un tel mépris pour les femmes dans **Asinamali**! Elles en sont physiquement absentes puisque l'action a lieu dans une prison où quatre détenus originaires du Zululand, un bantastu sud-africain, racontent leurs mésaventures. Mais les allusions abondent: un prisonnier avoue le sourire aux lèvres, avoir tué sa blonde parce qu'elle voulait se débarrasser de l'enfant qu'elle portait (de lui); un autre, s'empoignant les couilles, chante: «Here is the source of power!»

Asinamali a d'autres défauts. Bien que chants et danses soient magnifiquement intégrés à l'ensemble, le contenu laisse à désirer. Une personne peu familière avec l'Afrique du Sud n'en sait guère plus en sortant. De plus, **Asinamali** donne la désagréable impression de vouloir d'abord intimider, en extorquant du public l'aveu de son propre racisme. Si l'accusation a sa raison d'être, c'est un procédé (politique ou artistique) douteux, la culpabilité n'ayant jamais rien fait avancer...

FRANCINE PELLETIER



ASA 86

INSTALLATIONS PHOTOGRAPHIQUES à Montréal, au 1245, rue Saint-Urbain, à Montréal, du 1er octobre au 16 novembre

Huit artistes, dont trois femmes, ont envahi, au 1245, Saint-Urbain, un étage de 10 000 pieds carrés dans lequel ils et elles ont monté des installations photographiques. Aucun thème particulier, sinon la volonté d'intégrer la matière photographique à la pratique de l'installation. L'affiche de l'événement est originale, d'autant plus que sur place, il est possible d'en acheter une avec griffe (collage de photos, inscriptions, etc.) d'un-e artiste.



Installation de Johanne Chagnon au vernissage d'ASA 86.

PHOTO: GUY L'HEUREUX

«For now we see through a glass, darkly, but then face to face...»; ce texte introduit à une série de douze photos d'Angela Granerholz sur la dernière guerre: tank, rassemblement militaire, maisons incendiées, désaffectées, camp de soldat. Le thème n'est pas neuf mais, dans le climat actuel, toujours percutant. Daniel Dion a également choisi le témoignage socio-critique en exposant des moments de la vie des Karens, peuple vivant sur la frontière entre la Thaïlande et la Birmanie et obligé de lutter pour survivre, indépendant. Johanne Chagnon, pour sa part, avec de très beaux spécimens de murs de brique reproduits fidèlement par moulage au polymer, porte sur le chantier qu'est souvent Montréal un regard acerbe.

D'autres ont préféré l'introspection: Lise Bégin avec **Pas de la vis eaux champs brillants je marche lestée,** photo-collage, film et sentier de sable. René Désilet avec **Je n'aurai pas voulu poser la croix sur le clocher d'une cathédrale,** photo d'un personnage angoissé dans une architecture de cubes de bois. Jacques Charbonneau invite à contempler activement le vol migratoire d'un oiseau, Cerj à une mise en situation (un peu cliché) de l'art de l'installation, Claude Lamarche à une reconstitution impressionnante (soufflet géant, miroir, chandelles, mannequin fantômatique) de l'acte photographique à ses débuts.

Alors que la mode est toujours aux expositions collectives de style **Cent jours de l'art contemporain, Asa** témoigne de la détermination d'artistes de générations différentes qui se sont trouvé un lieu de fortune pour sensibiliser le public à l'art.

LINE McMURRAY

FLASHES

EXPO

Je Tu Elle, Galerie Powerhouse, 27 septembre au 18 octobre 1986.



Matéria 1986, oeuvre de Janice Gurney et Elizabeth MacKenzie

À la galerie Powerhouse, trois artistes de Toronto, Janice Gurney, Elizabeth Mackensie, Arlène Stamp, ont présenté le résultat d'une année et demie de collaboration. À retenir surtout, la démarche de «désidentification» des artistes, chacune intervenant dans le travail de l'autre. L'effet produit? La confusion: on ne sait plus à qui attribuer telle ou telle oeuvre, ce qui oblige à circuler et à rechercher les traces du passage de l'une dans le tableau de l'autre. Quoique l'exposition en gros m'ait déçue, le projet de cohabitation de trois imaginaires m'est apparu intéressant. Il s'est concrétisé avec succès, par exemple, dans un dessin au graphite représentant les trois artistes, dessin signé Mackensie mais retouché par Stamp et Gurney, dessin qui se veut d'ailleurs éphémère puisque réalisé directement sur le mur du fond de la galerie. De quoi dérouter et donner à l'exposition la nature d'un happening! *LINE McMURRAY*

CINÉMA

Les Terribles Vivantes

Dorothée Hénault, ONF, 1986.

Elles se nomment Louky Bersianik, Jovette Marchessault, Nicole Brossard. Vous les connaissez, bien sûr, mais jamais autant qu'après avoir vu le film de Dorothée Hénault, **Les Terribles Vivantes,** montré en primeur au Festival du nouveau cinéma en octobre. À tour de rôle, les trois écrivaines — dont la vision et l'originalité ne font plus de doute — racontent leur oeuvre, leurs préoccupations, leur vie. L'exercice aurait pu être académique, il ne l'est jamais; c'est le tour de force du film. Chacune ayant été filmée chez elle — dans sa cuisine, son salon ou son jardin — le film nous permet d'accéder à la face cachée de l'écriture, c'est-à-dire à sa quotidienneté. De plus, des extraits de **L'Euguélionne** (Bersianik) et des **Vaches de nuit** (Marchessault), interprétés par Pol Pelletier, ajoutent une certaine fantaisie au film.

Hommage à trois femmes qui ont laissé leur empreinte sur la scène littéraire et féministe au Québec, **Les Terribles Vivantes** constitue un document cinématographique important dans les annales de l'histoire des femmes. En salle en décembre: à l'Outremont le 4, à L'Autre cinéma du 5 au 11 (Montréal), et à Québec, au Cinéma Cartier, le 18 décembre.

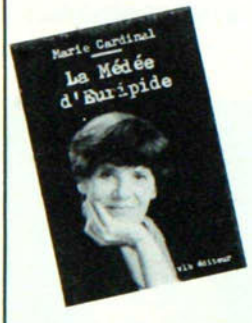
FRANCINE PELLETIER



Dorothée Hénault

PHOTO: LOIS SIEGEL





Marie Cardinal

LA MÉDÉE D'EURIPIDE

Une histoire merveilleuse, celle de deux femmes qui ont connu l'exil et la différence. Un livre nécessaire pour comprendre l'histoire des femmes et son rapport à l'histoire de l'Humanité. «Le féminisme était et devrait rester un humanisme», car la cause des femmes est la cause des gens et, en général, de tous ceux qui sont exploités.

68 pages — 8,95$



Guylène Saucier

MOTEL PLAGE SAINT-MICHEL

Un petit village, un motel banal perdu au milieu de la campagne, au début de l'été. Une étrange histoire de meurtre vient troubler la douce monotonie estivale: crime passionnel? drame familial? meurtre crapuleux? Trois niveaux de récits, trois façons de raconter le même drame, trois témoins qui donnent leur propre version des faits.

128 pages — 10,95$

VLB ÉDITEUR la petite maison de la grande littérature

LIVRES

LA CHAMBRE OUVERTE

France Huser, Éd. du Seuil, Paris, 1986, 248 pages.

«Antoine maintient ses cuisses écartées, la traitant en poupée disloquée. Il s'agit de déformer et de remodeler Louise. Le plaisir ne viendra que de surcroît.» Brutale et souvent même violente, telle est l'essence de la relation passionnelle que vivent Louise et Antoine. Par des descriptions détaillées, les premiers chapitres de **La Chambre ouverte** en témoignent de façon percutante. L'attente est créée, on plonge impatiemment dans la suite. Et l'on peut en ressortir déçu-e, car loin d'explorer les sentiments profonds et actuels de Louise face à cette relation, France Huser emprunte plutôt les voies détournées du souvenir d'enfance et d'un personnage qui deviendra le double de Louise.

Voulant en quelque sorte exorciser son désir pour Antoine, Louise utilisera Sabine, une femme rencontrée à la bibliothèque de l'université, en faisant dévier vers Antoine la passion que Sabine ressent pour elle. À travers cette femme, Louise pourra non seulement épier «les différentes phases de son amour — le progrès du mal», mais aussi s'approcher d'Antoine. Lorsque Louise fait l'amour avec Sabine, c'est pour découvrir «la sensation que lui, Antoine, éprouvait quand il aimait Sabine». Triangle amoureux? Pas vraiment, car plus Sabine subit l'emprise d'Antoine, plus Louise se dégage et se demande si «la seule douceur, la seule chaleur ne réside(nt) pas dans ce corps de femme». Jusque-là, Louise semble en effet n'avoir vécu du rapport physique que la cruauté et la violence, une violence qu'elle est d'ailleurs venue à accepter et même à solliciter. Ici, **La Chambre ouverte** débouche sur de multiples avenues psychanalytiques: jeux et terreurs d'enfant, absence du père, rapports avec une mère qui, pour ses amants, était «comme un sol qui (leur) appartenait».

Dans ses deux précédents romans, **La Maison du désir et Aurélia**, France Huser, critique d'art au **Nouvel Observateur**, nous a habitué-e-s à une structure narrative découpée en tableaux. Ici, le procédé est le même, mais le résultat moins efficace. Le récit se perd parfois dans une écriture certes recherchée mais peut-être justement *trop littéraire* et soucieuse de ses effets. La fragmentation et le morcellement semblent mal servir cette narration qui aurait mérité un approfondissement soutenu.

HÉLÈNE DORION

LE GRAND CAHIER

Agota Kristof, Éd. du Seuil, Paris, 1986.

Le Grand Cahier d'Agota Kristof: une cruauté exemplaire.

«Pour décider si c'est "Bien" ou "Pas bien", nous avons une règle très simple: la composition doit être vraie (...) Par exemple, il est interdit d'écrire: "Grand-Mère ressemble à une sorcière"; mais il est permis d'écrire: "Les gens appellent Grand-Mère la Sorcière." (...) Nous écrivons: "Nous mangeons beaucoup de noix", et non pas: "Nous aimons les noix", car le mot "aimer" n'est pas un mot sûr, il manque de précision et d'objectivité. "Aimer les noix" et "aimer notre Mère", cela ne peut pas vouloir dire la même chose. La première formule désigne un goût agréable dans la bouche, et la deuxième un sentiment. Les mots qui définissent les sentiments sont très vagues, il vaut mieux éviter leur emploi et s'en tenir à la description des objets, des êtres humains et de soi-même, c'est-à-dire à la description fidèle des faits.» (pp 33-34)

Deux frères jumeaux écrivent le Grand Cahier. Au dé-

part, ils ont huit ou neuf ans. C'est la guerre. Ils sont emmenés de la Grande Ville où ils portaient «chemises blanches et souliers laqués», où ils étaient embrassés par leur Mère, à la Petite Ville où ils vivront sales et nu-pieds comme la redoutable Grand-Mère qui les accueille en les traitant de «fils de chienne».

La règle de composition du Grand Cahier, celle de la vérité, est aussi la règle de vie de chaque seconde de ce premier roman d'Agota Kristof. La règle de vérité est si parfaitement pratiquée et exercée par les jumeaux comme par l'auteure du livre, qu'à la fin du récit, on est saisie de vertige à l'idée de croiser dans la rue ces deux jumeaux-là: la violence du vertige ressenti peut nous donner une idée de la distance qui nous sépare de notre propre vérité. Ici, aucune excuse, aucune explication n'est accordée à personne: seuls les actes parlent. Un roman féroce que toutes devraient lire avant d'aller donner du temps à SOS Suicide.

SUZANNE JACOB

ELVIS & MOI

Priscilla Beaulieu Presley avec Sandra Harmon, Éd. Ramsay, 1986, ill. 227 p. texte français de François Jouffa.

Elvis & Moi aussi. Remarquez qu'en laissant tomber une mèche de mes cheveux noirs, en relevant mon sourcil et le coin droit de ma lèvre supérieure, *je lui ressemble*. Elvis, admettons-le, aurait pu être mon frère. Jumeau. Quoi de plus flatteur pour une fan inconditionnelle que de ressembler à son idole. J'avais douze ans, une partie de chambre tapissée des photos du King (mon frère réel le détestait et m'empêchait de souiller sa partie de chambre à lui avec mes posters), j'avais tous ses disques que j'écoutais tant qu'aujourd'hui ils sont éraillés. J'ai naturellement vu et revu tous ses films et le jour même de mon accident je retournais voir **Blue Hawaii** avec des amies. J'ajouterais que, lorsque j'ai repris conscience dans la voiture écrabouillée, j'ai cru que je me trouvais dans le film et qu'Elvis ne tarderait pas à arriver. C'est vous dire.

Mes douze ans sont bien loin mais n'empêche! J'ai été ▷



«Toi ton papa c'est qui?»

Qui ne connaît pas aujourd'hui une femme seule avec des enfants? Qui n'a pas entendu parler d'un homme qui a la garde des siens, ou d'une famille «reconstituée», c'est-à-dire composée de plusieurs enfants issus d'unions antérieures?

Le livre *Les nouvelles familles*, en plus d'examiner ces nouvelles structures, étudie les mutations qu'elles entraînent dans la vie des adultes et des enfants.
UN OUVRAGE D'ACTUALITÉ.
14,95$



La maternité aujourd'hui est-elle uniquement programmée, sur mesure, coupable, domestiquée? Et si elle était autre, subversive? Des femmes de renommée internationale, historiennes, économistes, écrivaines, psychanalystes... nous la présentent sous un nouveau jour.

19,95$

EDITIONS SAINT-MARTIN
4073, rue Saint-Hubert, suite 201
Montréal (Québec) H2L 4A7
(514) 525-4346

849-1095
Hôtel Méridien
Complexe Desjardins

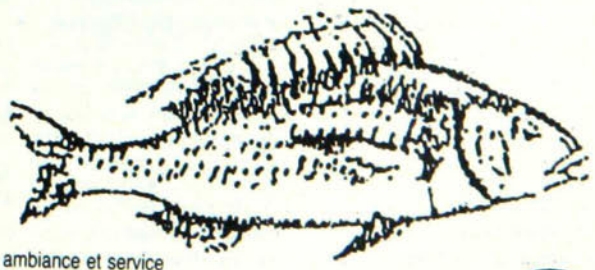
Nicole Bériault
André Sarrasin

MASSAGE
MASSOTHÉRAPEUTES DIPLÔMÉS

Accès au vestiaire et au sauna gratuit.
Certificat cadeau disponible

LES 4 ATOUTS DU SYMPOSIUM

VARIÉTÉ
la marée du jour à votre table **FRAÎCHEUR**



ambiance et service
CHALEUREUX

rapport qualité/prix
AVANTAGEUX

À VOUS DE JOUER!

PHAROTAVERNE DU SYMPOSIUM
4293 ST-DENIS
MONTRÉAL QUÉBEC
842-0867

assez curieuse pour me laisser tenter par une biographie de mon sosie écrite par mon ex-rivale, son ex-femme, Priscilla Beaulieu Presley.

Et lire m'a rendue aveugle. Elvis Presley était un monstre mais pas toujours sacré et son déséquilibre mental n'avait d'égal que son talent. Angoissé, colérique, bagarreur, paranoïaque, égocentrique et généreux, Elvis vivait en roi et maître absolu dans un domaine construit à la mesure de sa folie et de ses phantasmes.

C'est en Allemagne, pendant qu'il faisait son service militaire, qu'il rencontra Priscilla, une fillette de quatorze ans, qu'il réussira à modeler à son image. Vivant chez lui, couchant nue dans son lit, jouant à des jeux érotiques et les filmant, Priscilla devient la petite poupée grimée, poudrée, peignée par le maître. Il lui «donnera du plaisir» écrit-elle, candide (!), mais ne lui fera l'amour qu'après l'avoir épousée, sept ans plus tard. La femme doit rester vierge jusqu'à sa nuit de noces, et Presley ne manquait jamais de le vérifier (il n' est pas dit comment) à ses retours de tournée.

Elvis & Moi est un livre pathétique qui rend compte avec précision de la folie douce mais combien menaçante du roi des rois. Il y a de quoi devenir inconoclaste!

ANNE-MARIE ALONZO

INDEX DES ANNONCEUR·E·S

AFEAS	16
Agence du livre	32
Air Canada	7
Alcan	67
Annuaire des femmes	16
Beauchamp, Guylaine	43
Bell Canada	29
Bertrand, Luce	44
Blacks	22
Bottin des femmes	42
Cabana, Marie	44
CSN (secteur des Communications)	68
Diffusion Dimédia	41
Diffusion du Mont-Royal	65
Dufresne, Denise	42
Éditions Albert Saint-Martin	60
Éditions de la Pleine Lune	26
Éditions du Remue-ménage	56
Éditions Flammarion	33
Édi-Presse	63
Edward, Pauline	43
Elles-Toiles	64
Filtronique	25
Foulards Caméléon	11
Futonia	32
Futonnerie	63
Girard, Diane	44
Gosselin, Hélène	44
Hébert, Andrée	44
Highlands Inn	40
Houle, Louise	44
Hydro-Québec	37
IQRC	17
Jobin, Bernadette	43
Lapointe, Sylvie	43
La Ricane	64
La Sauvegarde	19
Méthot, Danièle	43
Ministère de l'Agriculture	2
Noël, Denise	42
Nouvelle Barre du Jour	53
Ouimet, Marie-France	44
Panaccio, Monique	44
Parizeau, De Lagrave, Croteau	43
Pelletier, Louise	42
Ponton, Lise	42
Québec-Livres	36
Reeves, Nicole	42
Rolland, Louise	43
Sarrazin, André	61
Symposium	61
Taillefer, Pauline	43
Théâtre Parminou	60
Tremblay, Danièle	42
Tremblay, Pierrette	42
Université de Montréal (Les Belles Soirées)	18
Vermette Éditeur	54
Vie ouvrière	Encart
VLB Éditeur	61

L'ANTI-FATIGUE

Geneviève Doucet et Marie-Françoise Padioleau, Éd. Philippe Lebaud, Paris, 1985, 253 p.

«Être en forme n'est pas si facile.» Que non! Nous passons notre vie à dire que nous sommes fatigué-e-s, vanné-e-s, épuisé-e-s, sur le point d'être hospitalisé-e-s pour surmenage et/ou *burn-out*... Nous nous bourrons donc de vitamines «miracles», de capsules de ginseng, d'oranges et de bananes et nous tombons, toujours ahuri-e-s de fatigue, sur nos lits défaits. Signe des temps ou mode de vie nord-américain? Peu importe, *nous sommes toujours fatigué-e-s.*

Deux auteures françaises nous proposent donc *L'Anti-fatigue,* un livre-recette pour combattre l'ennemi et le tuer dans l'oeuf. Pas de produits, de régimes, ou de solutions magiques dans ce livre mais plutôt des techniques et des conseils fort pratiques de re-mise en forme. Connaissez-vous les aliments (viandes, légumes, poissons), les vitamines, les breuvages, les médecines douces, l'homéopathie, les jeûnes, etc., qui peuvent vous aider à garder la forme et à éviter de vous écrouler de fatigue? Bien que conçu pour les Français-es, ce livre peut donner une idée de base. À nous de faire le reste!

ANNE-MARIE ALONZO

Histoire de la maison qui brûle

France Daigle, Éd. d'Acadie, Moncton, 1985, 107 pages.

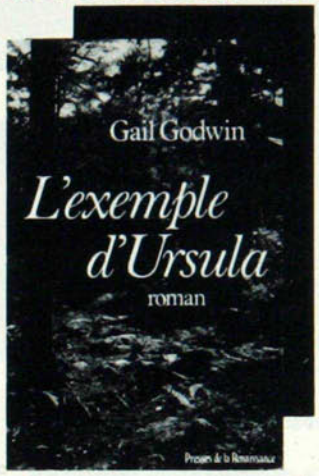
Histoire de la maison qui brûle est une suite de textes en prose qui oscillent entre le récit et la poésie. On y trouve une trame narrative: un homme regarde une femme qui «est assise par terre, les jambes croisées, le dos droit, les yeux fermés», totalement immobile. Cette femme habitait une maison qui a été détruite par le feu. Depuis cet incendie dont elle fut témoin, elle reste dans un «état de suspension constant» créé par l'image obsédante d'«une charpente (qui) veut céder». À un certain moment, des peintres d'immeuble déposent près d'elle des toiles de travail, pour ainsi figurer une sculpture qui représenterait «une certaine condition de l'art en même temps qu'une certaine condition de la femme», c'est-à-dire «quelque chose devant quoi, un jour ou l'autre, on est plus ou moins obligé de s'arrêter».

Il n'est pas facile de reconstituer cette histoire aux éléments disparates, ni d'en dégager la véritable portée. En outre, la symbolique de l'Orient y revient par le mantra «OM» perçu comme «flamme de la recherche» et relié à «l'expression de neutralité» du visage de la femme au moment de l'incendie. À tout cela s'ajoute une interrogation implicite sur l'utilité de l'art et la «rentabilité» de l'artiste dans la société. Mais l'univers de cette **Histoire de la maison qui brûle** est avant tout poétique. Et si l'on excepte certaines faiblesses de l'écriture et des clins d'oeil aux lectrices — «on ne s'attendait plus à des livres épais aux pages bien remplies» ou «le livre se lisait vite» — ce récit poétique de France Daigle est d'une originalité qu'il fait bon rencontrer.

HÉLÈNE DORION

belfond ACROPOLE
Presses de la Renaissance

À LIRE ABSOLUMENT



«L'EXEMPLE D'URSULE»

UN ROMAN SIGNÉ
GAIL GODWIN
l'auteure du célèbre
«UNE MÈRE ET SES DEUX FILLES»

19,95 $

EN VENTE PARTOUT

édipresse
(1983) INC

5198, rue St-Hubert
Montréal, H2J 2Y3

VISITEZ NOTRE ATELIER BOUTIQUE

- FUTONS EXCLUSIFS
- BASES
- HOUSSES
- OREILLERS

VENTE DE *duvets*

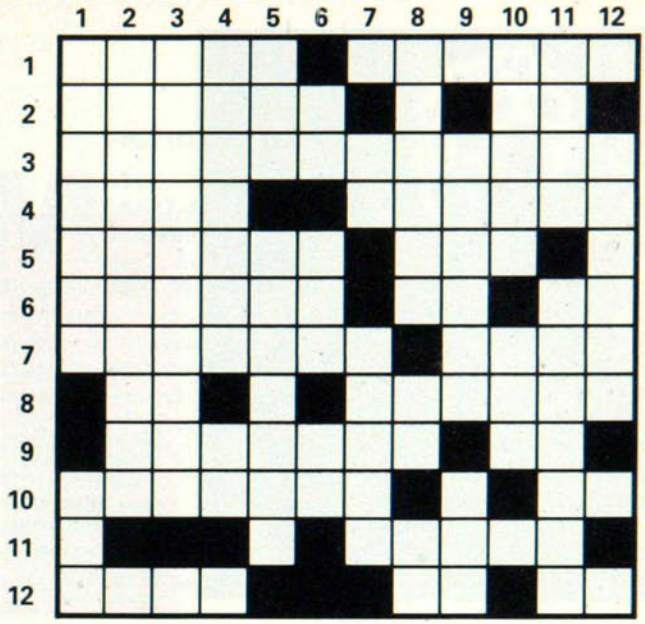
- DRAPS 100% COTON

3476 St-Dominique
(près de Sherbrooke)
844-6210



La Futonnerie

LES CASES DE TANTE LUCIE



HORIZONTALEMENT

1. Cette femme de lettres anglaise prit le nom de George pour publier. / Comme Marc, Pierre ou Paul, les femmes en ont écrit plus d'une.
2. Elles longent une colonne! / Paresseux.
3. Éponges des mers du Sud.
4. La Sagouine le fit toute sa vie, même au théâtre. / Comme son amie George, elle écrivait sous un pseudonyme masculin, tout en élevant sa petite Cosima.
5. Donne le goût de dormir. / Participe passé pluriel.
6. Celui des femmes s'internationnalise de plus en plus. / Religieuse raccourcie! / Inf.
7. Célèbre danseuse autrichienne, dite Fanny. / La lutte des femmes le fait, même si elle n'en garde pas toujours la ligne.
8. Aux. / Chacun-e, femme ou homme, y a séjourné au moins une fois dans sa vie.
9. Aussi encombrant à donner qu'à recevoir. / Héroïne anglaise fusillée par les Allemands sous son vrai nom: Cavell.
10. Les femmes la subissent partout, les artistes s'y heurtent aussi, imaginez une femme artiste! / Signe qu'on a laissé tomber la gêne.
11. Elle a écrit *La Case de l'oncle Tom* en 1850.
12. Elle aussi prit un prénom masculin pour publier: Hugo, Proust, Verlaine ou Tolstoï auraient-ils même songé à signer Georgette? / Espagnol ou arabe. / Entre deux pertuis.

VERTICALEMENT

1. Elle a inspiré Eschyle, Sophocle, Euripide, Giraudoux et Marie Savard. / Nous en sommes toutes un!
2. Surnommée la Belle Cordière, on lui reconnut beaucoup plus de talent comme courtisane que comme poète et pourtant! (Nom et prénom).
3. Pour les humains, elle peut être bonne ou mauvaise; pour *La Vie en rose*, elle doit toujours être parfaite.
4. Tombées dans la misère, ces nobles dames se retrouvaient au couvent. / Liés à coutumes.
5. Support que les sportives connaissent bien. / Loi des Francs excluant les femmes de la succession à la terre, de façon à les évincer de la couronne de France.
6. Corps simple, numéro atomique 21. / Aux. / Anc. ville de Mésopotamie.
7. Possession. / Les nôtres s'orientent plutôt vers l'argent que vers l'or.
8. La vie en est pleine, les mots croisés aussi. / Jumelles. / Familièrement.
9. L'eau l'est... parfois. / Nos grands-mères le renversaient de temps en temps sur la tête de leurs mâles!
10. Pied bot. / Au Moyen Âge, lui aussi mourait grillé.
11. Battu, capturé, pendu par les Anglais. / Ce qu'ils font quand ils crient, boxeurs ou non, des injures aux féministes.
12. Même à Venise, les voyeurs les préfèrent ouverts.

LUCIE GODBOUT

À SUIVRE



Les aveux d'une chanteuse allemande: Éva, dans **BERLIN, NUIT REBELLE**, *au Club Soda, du 10 au 16 novembre.*

MUSIQUE

LOUISE FORESTIER présente son nouveau spectacle, **La Passion selon Louise**, à Montréal, au Spectrum, du 12 au 15 novembre et ensuite, à Québec, à l'Institut canadien, les 20, 21 et 22 novembre. Suivra un disque **live**, un premier vidéo-clip sur la pièce **Il m'appelle je t'aime** et une tournée en février et mars. Réservations au Spectrum: (514) 861-5851.

Du 17 au 22 novembre, **MARIE-CLAIRE SÉGUIN** revient sur scène à Montréal, au Club Soda. Comme dans son récent disque **Minuit et 1/4**, elle chante l'amour, les risques, la solitude. Rés.: (514) 270-7848.

LES POULES, Joane Hétu, Diane Labrosse et Danielle Roger, trois musiciennes montréalaises, membres du groupe Wondeur Brass, ont produit un nouveau microsillon, **Les Contes de l'amère loi**, recueil naïf et méchant. Disponible chez tous les bons disquaires de musiques nouvelles ou aux Productions Super-mémé, C.P. 323, Succ. Delorimier, Montréal, Qué H2H 2N7, tél.: (514) 274-4998 ou à Ambiances magnétiques, C.P. 263, Succ. E, Montréal H2T 3A7

THÉÂTRE

Les 7 et 8 novembre, à Lévis, **LES FOLLES ALLIÉES** représentent leur populaire création **Mademoiselle Autobody**. Chansons, danses, émotions, toujours servies avec humour. À l'Anglicane, 33, rue Wolfe, Lévis, à 20 h 30. Info: (418) 833-8831.

Du 5 novembre au 20 décembre, au **THÉÂTRE DU CAFÉ DE LA PLACE**, Simone de Beauvoir et Jean-Paul Sartre célèbrent en **Tête-à-Tête**, à la veille de la mort de ce dernier, le cinquantième anniversaire de leur union. Monique Mercure et Gabriel Gascon incarnent le célèbre couple, d'après l'oeuvre de l'auteur montréalais Ralph Burdman, traduite et mise en scène par Jean-Louis Roux. Du mardi au samedi, à 20 h. Rés.: (514) 842-2112.

Au **THÉÂTRE EXPÉRIMENTAL DES FEMMES**, jusqu'au 16 novembre, **Ça crève les yeux, ça crève le coeur**, production du Théâtre Parminou, du mercredi au dimanche à 20 h 30. Et à partir du 20 novembre, **La Condition des soies**, d'Annie Zadek, du mardi au samedi, à 20 h 30. Au 5066, rue Clark, Montréal. Rés.: (514) 271-5381.

Du 18 novembre au 13 décembre, le **THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE** présente **La Médée d'Euripide**, de Marie Cardinal, à 20 h sur semaine, à 16 h et 21 h le samedi. Rés.: (514) 861-0563.

EXPOSITIONS

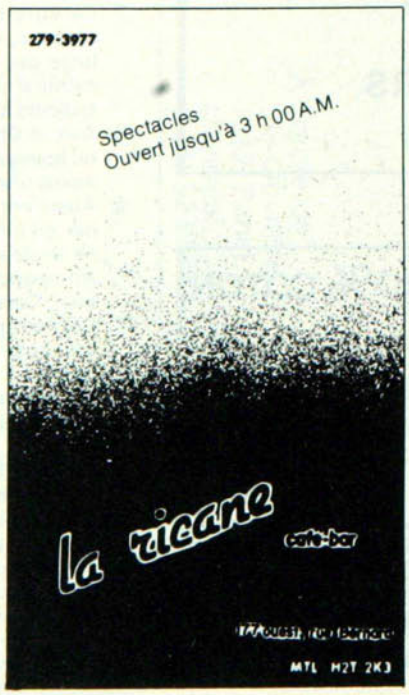
Jusqu'au 14 novembre, **ART DIFFUSION INTERNATIONAL** présente **À propos de...**, regroupant cinq artistes à la fine pointe de la peinture contemporaine, dont Christiane Ainsley, Mary-Ann Cuff et Céline Surprenant. Au 1428, rue Overdale, Montréal. Info: (514) 272-0452.

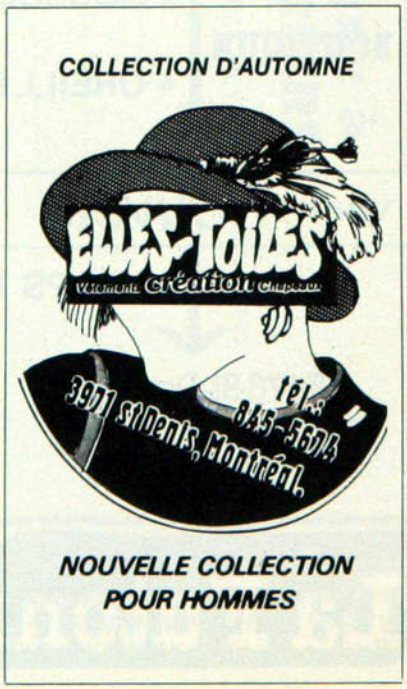
Jusqu'au 16 novembre, **ASA 86** réunit huit artistes travaillant la matière photographique à l'intérieur de la pratique de l'installation. Au 1245, rue Saint-Urbain, Montréal, du mercredi au dimanche, de 12 h à 18 h. Info: (514) 878-3494.

CINÉMA

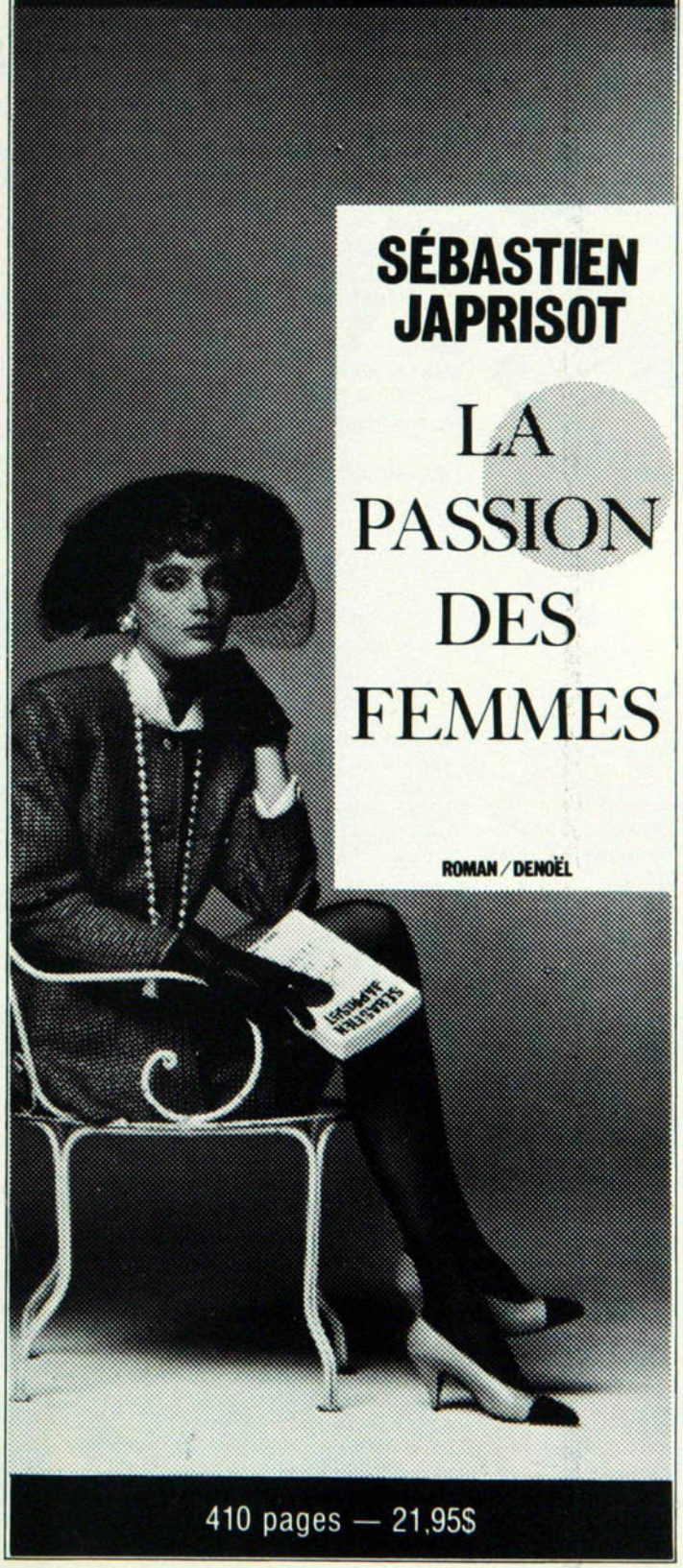
VIDÉO-FEMMES présente les mercredis 12, 19 et 26 novembre, au cinéma ONF (complexe Guy-Favreau), le dernier vidéo d'Hélène Roy, **Demain la cinquantaine**, sur la ménopause, suivi de **Table for one** (s.t. français), de Doris Chase et d'une discussion. Rendez-vous à 20 h 30. Également à Québec, le mercredi 19 novembre, à 20 h 30, à l'auditorium de la bibliothèque Gabrielle-Roy. Info: (418) 692-3090 ou (514) 276-1901.

CINÉMAMA présente du 21 novembre au 7 décembre la troisième série **Visionnements et symposia, films et vidéos de femmes**. Thèmes discutés: amour et langage, stratégie documentaire, auteures et scénaristes; rétrospective de la cinéaste allemande Jutta Brükner. Au cinéma ONF, à la Cinémathèque québécoise et à l'UQAM. C.P. 1429, Succ. Desjardins, Montréal H5B 1H3. Tél.: (514) 526-6060. Info: Cinémama





Le nouveau roman de Sébastien
JAPRISOT



410 pages — 21,95$

FICTION

MOTEL, PLAGE SAINT-MICHEL, Guylène Saucier, Éd. VLB, Montréal, 1986, 68 p.
Un meurtre étrange vient troubler la quiétude d'un groupe de vacanciers installés dans un petit motel banal perdu au milieu de la campagne. Un roman noir à succès d'une jeune écrivaine à ses premières armes.

LA DANSEUSE DE CORDE, Ewa Pokas, Éd. Mercure de France, Paris, 1985, 202 p.
Un roman attachant et sauvage, très bien accueilli par l'avant-garde intellectuelle et artistique polonaise mais très mal par les milieux officiels. C'est tout dire. L'auteure, une actrice très connue à Varsovie, vit en France depuis trois ans.

L'ENVOLEUR DE CHEVAUX ET AUTRES CONTES, Marie-José Thériault, Éd. Boréal, Montréal, 1986, 180 p.
L'auteure semble avoir traversé et les ans et les continents pour nous livrer une partie de son univers magique, insolite et fabuleux. Son écriture est portée par un rythme qui se transforme selon que la fiction proposée est fantastique, onirique ou tout simplement tirée du vraisemblable.

L'HOMME DE HONG KONG, Hélène Rioux, Éd. Québec-Amérique, Montréal, 1986, 130 p.
Dix nouvelles dont l'unité d'inspiration est l'incommunicabilité entre des êtres en quête d'absolu.

SEPT NOUVELLES, Madeleine Bourdouxhe, Éd. Tierce, Paris, 1986, 107 p.
Sept nouvelles, sept femmes silencieuses: la violence, nous dit-on, suit les contours du quotidien. Saluée par la critique depuis 1937, l'oeuvre de Bourdouxhe garde toute sa vigueur/rigueur, toute sa force. Elle parle/sait parler du silence!

L'ÉTÉ AVANT LA MORT, France Daigle et Hélène Harbec, Éd. du Remue-ménage, Montréal, 1986, 77 p.
Deux femmes écrivent, tiennent une sorte de journal, y parlent de mort/amour/maladie/mort; d'un côté la poésie ardente de France Daigle, les mot justes, ciselés, précis et de l'autre la prose toute poétique d'Hélène Harbec, plus près du vécu, quotidien, une certaine attention aux détails, aux nuances... un livre touchant.

PORTRAIT DE DORA et LA PRISE DE L'ÉCOLE DE MADHUBAÏ, Hélène Cixous, Éd. des femmes, Paris, 1986, 102 p.
Deux pièces de théâtre dont les textes sont d'une étonnante beauté. **PORTRAIT DE DORA,** une réédition, a été jouée ici il y a quelques années. Dans **LA PRISE DE L'ÉCOLE,** une jeune rebelle exilée se cache des autorités indiennes avant de pouvoir retrouver ses camarades de lutte.

TEXTES ET ESSAIS

JE ME DEMANDE JAMAIS, Natalia Ginzburg, Éd. Denoël, Paris, 1985, 225 p.
Des années durant, Natalia Ginzburg a publié dans le journal italien **LA STAMPA** des textes dont elle choisissait seule le sujet. Ni journal, ni fiction, ce livre offre des récits personnels touchant à tous les grands thèmes. Par une des écrivaines italiennes les plus intéressantes.

POUR L'AMOUR DE MARIE SALAT, Régine Desforges, Éd. Albin Michel, Paris, 1986, 154 p.
Des lettres d'amour d'une femme à une autre, échangées entre 1903 et 1904, retrouvées et romancées par Régine Desforges.

L'OEUVRE ROMANESQUE DE MARIE-CLAIRE BLAIS, Françoise Laurent, Éd. Fidès, Montréal, 1986, 247 p.
L'auteure nous convie à une relecture de la production romanesque, riche et profonde, de Marie-Claire Blais.

COUP DE FOUDRE

LA MÉDÉE D'EURIPIDE, Marie Cardinal, Éd. VLB, Montréal, 1986.

C'est simple, dès qu'il est question de Médée, je me pâme. Ça me précipite hors de moi, c'est-à-dire dans l'univers mythique d'une passion excessive et pourtant tellement ancrée dans la vie des femmes qu'il est impossible de ne pas subir son effet. L'effet de ce mythe? Rappeler la vieille mais toujours actuelle opposition entre l'émotion des femmes et la raison des hommes.

Et comment ne pas se sentir émue par Médée, cette femme qui a tout fait pour l'amour de Jason — en passant par l'assassinat du frère et la confrontation du dragon et du taureau — mais qui se retrouve humiliée, car Jason finira par s'éprendre d'une nouvelle femme, la fille du roi Créon. Voilà donc Médée, cette barbare en civilisation grecque, laissée pour compte avec ses trois enfants qu'elle va d'ailleurs assassiner en guise de vengeance. Belle histoire de famille! Belle histoire de femme portée par la passion, capable de s'exiler pour un homme mais se retrouvant avec rien et criant au désespoir: «J'étais assez folle de toi pour tout perdre!... Par amour, j'ai fait le vide autour de moi. Le vide absolu!... C'est lui, c'est le Grec que je punis, c'est les enfants du Grec que je tue! Je suis faite d'excès, de tous les excès. Je ne peux qu'adorer ou haïr. Je suis démesurée, j'appartiens à la gloire!»



Médée

Cette histoire intemporelle a inspiré des cinéastes — Pasolini, en 1969, avec sa *Médée* jouée par Maria Callas, Jules Dassin, en 1978, avec *Cris de femmes* — et des écrivains, d'Euripide à Marie Cardinal en passant par Sénèque, Corneille, Anouilh. D'une version à l'autre, le mythe s'est légèrement modifié; Corneille, par exemple, donne un Jason suicidaire et Anouilh, une Médée prostituée. Marie Cardinal, elle, renoue avec la version originale d'Euripide tout en mettant le doigt sur l'aspect contemporain du mythe: depuis des décennies, souligne-t-elle, les femmes font l'histoire des émotions mais en vain, la civilisation occidentale préférant éliminer la subjectivité.

Ce constat, on le connaît. Mais il me semble que les femmes, de plus en plus, canalisent leurs émotions ailleurs que dans l'amour. Dans le travail ou la création, par exemple. Comme si elles n'autorisaient plus les hommes à les rendre malheureuses... C'est l'ultime réflexion que m'a inspirée la superbe Médée de Marie Cardinal.

LINE MC MURRAY

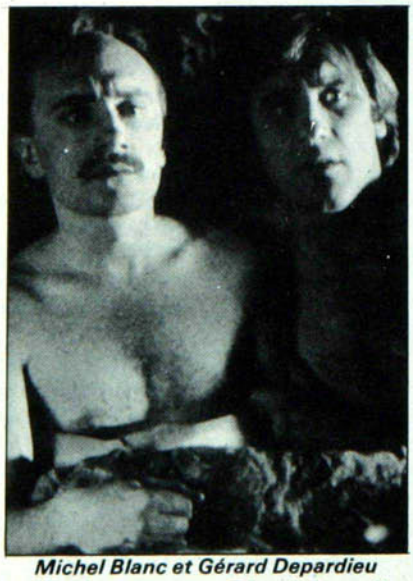
COUP DE POING

TENUE DE SOIRÉE, un film de Bertrand Blier, avec Miou-Miou, Gérard Depardieu et Michel Blanc, France, 1986.

Quand Serge Gainsbourg s'amène à la télévision en tenant sa nouvelle blonde au bout d'une laisse, on se dit qu'il doit être au 36e degré de la subtilité. On lui donne le bénéfice du doute. Mais moi, personnellement, j'ai fini de prêter des intentions intelligentes aux gens dont les actes ou les paroles sont, au premier degré, des aberrations mentales.

Alors ne venez pas me faire le coup du 36e degré avec le dernier film de Bertrand Blier, *Tenue de soirée*. Je ne marche pas. On a encensé ce film, on l'a couronné à Cannes; je m'en soucie aussi peu que de ma première robe. Ce film ne m'a même pas choquée, il m'a ennuyée. Il prétend, avec un grand P. Il prétend choquer, il prétend savoir traiter de sujets difficiles, il prétend soulever le jupon d'une situation corsée, il prétend à l'humour.

Les dix premières minutes donnent pourtant un ton de fantaisie et un rythme magnifique qui mettent dans les meilleures dispositions. Après, ça tombe dans le vaudeville «post-libération sexuelle». Miou-Miou se retrouve cocufiée à cause d'un homme qu'elle admire en même temps. Cet homme finit par l'éjecter du trio forcé en la remettant entre les mains d'un proxénète qui l'attire avec un château en Espagne. Naïve, elle devient évidemment une femme battue, putain, prisonnière. Comme de raison, le sang fini par couler. Scène finale: les trois héros arpentent le même trottoir à la recherche de clients, les deux hommes en travestis, quelques années plus tard. Comme il est vaguement question d'un enfant à prendre à l'école, on présume que Miou-Miou est revenue vivre avec les deux hommes et qu'elle a fait un p'tit avec son ancien chum, Michel Blanc. N'importe quoi.



Michel Blanc et Gérard Depardieu

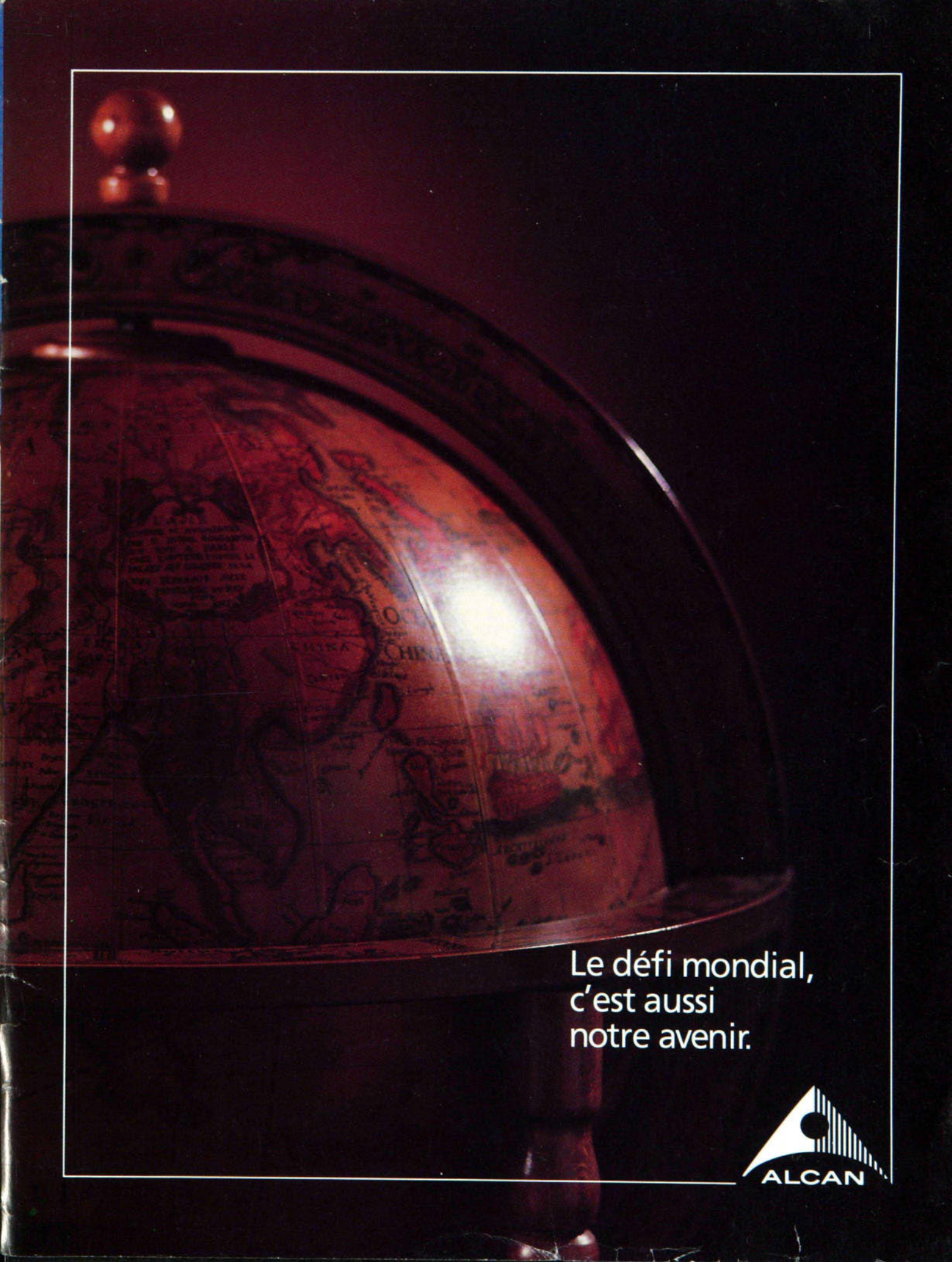
PHOTO: ACTION FILM

Je n'aime pas «n'importe quoi». Blier avait un magnifique sujet; il a réussi à le vider de toute substance en voulant choquer avant tout. Souvenez-vous des *Valseuses* où le personnage de Jeanne Moreau finit, vieille et putain, avec une balle dans le vagin. Pour moi, choquer devrait être le résultat et non, comme ici, l'intention première.

Quant à la complexité des rapports entre les personnages, elle est fabriquée de toutes pièces, à coups d'ellipses dans les images et dans l'histoire. Pour faire profond? Ça sonne creux. Depardieu, par exemple, ne croit pas lui-même à son personnage. Pourquoi y croirais-je?

Les défenseurs du film diront assurément que je n'ai rien compris et surtout, que je manque d'humour. Ça se peut. Tout se peut: même aimer *Tenue de soirée* pour de bonnes raisons. Même faire des films inutiles. Il y en a plein les salles. Moi, j'ai besoin d'émotions vraies. Je me passe facilement des rires nerveux que suscite un Gérard Depardieu en mini-slip léopard en train d'embrasser un homme.

HÉLÈNE PEDNEAULT


Le défi mondial,
c'est aussi
notre avenir.
ALCAN

006606 1000 000 99/12
BIBLIO NAT DU QUEBEC
1700 ST DENIS
MTL
PQ
H2X 3K6



AMÉLIORER LE QUOTIDIEN

Le quotidien des services publics. Celui des femmes qui y travaillent, celui des temps partiel, des malades, des vieillards et des étudiant-e-s. Améliorer notre quotidien !

CSN